Mohand Akli
HADDADOU

Introduction à la littérature berbère

suivi d'une

Introduction à la littérature kabyle

Haut Commissariat à l'Amazighité
2009

M.A HADDADOU

Introduction
à la littérature berbère

suivi d'une

Introduction
à la littérature kabyle

Haut Commissariat à l'Amazighité
2009

I Nğğima At Uxeddal, yemma (1922-1984)
I Muḥend-Ameqqran At Uxeddal, baba (1915-1988)
I Faṭima U Gana, setti (1903-1991)

A ma mère, à mon père et à ma grand-mère
in memoriam

Introduction
à la littérature berbère

La littérature berbère est aujourd'hui, encore, en dépit des centaines de recueils de textes et des dizaines d'études qui lui sont consacrées, mal connue du public. Elle n'est pas enseignée dans les écoles et seuls les départements de berbère de Tizi Ouzou et de Béjaïa, lui consacrent des modules. La littérature berbère, qu'elle soit écrite en berbère ou dans d'autres langues, fait pourtant partie du patrimoine national maghrébin et certains de ses auteurs ont acquis, par leurs œuvres, une dimension universelle.
Il convient, cependant, de faire une distinction entre littérature écrite en berbère et littérature produite par les Berbères : la première, comme c'est indiqué, est produite dans la langue berbère, l'autre est le fait de Berbères qui ont écrit dans d'autres langues. Les Berbères qui possèdent pourtant l'un des plus vieux systèmes d'écriture du monde, ont très peu écrit dans leur langue. En tout cas les œuvres les plus marquantes, celles qui font partie de ce que l'on appelle aujourd'hui le «patrimoine universel» ont été écrites dans d'autres langues.

Un alphabet très ancien mais pas d'œuvre littéraire marquante écrite dans cet alphabet

Selon les estimations les plus crédibles, l'alphabet berbère - appelé libyque dans l'antiquité- remonterait au moins au 7ème siècle avant JC. Des symboles identiques aux caractères berbères figurent même dans les peintures rupestres de la préhistoire mais on ignore s'il s'agit de graphèmes ou d'éléments décoratifs. Quoi qu'il en soit, les Berbères ont possédé très tôt un système d'écriture mais la seule littérature qu'ils nous aient léguée se résume à des inscriptions, principalement des inscriptions funéraires. Les textes les plus longs, comme celui qui figure sur le mausolée de Massinissa à Thouga (Dougga en Tunisie) n'excèdent guère quelques lignes et le plus souvent ils comportent surtout des noms propres et des formules stéréotypées, relatives notamment à la filiation des

personnages. On ignore si des textes longs ont été rédigés mais tout laisse croire qu'il n'y en a pas eu. Aujourd'hui, on est certain que le fameux ouvrage de Juba II, *Lybica*, dans lesquel la plupart des auteurs grecs et romains de l'antiquité ont puisé l'essentiel de leur information sur le Maghreb, a été écrit en punique. Et, de nos jours, les Touaregs, seul groupe berbérophone à avoir conservé l'usage de l'écriture, ne possèdent pas non plus de «texte long» et chez eux, l'écriture se limite à la rédaction de courts messages. Faut-il croire que c'était là -et que c'est là, pour ce qui est des Touaregs- la fonction essentielle de l'écriture : communiquer de la façon la plus économique qui soit ?

Cette fonction limitative commence à être battue en brèche aujourd'hui : des ouvrages, il est vrai encore rares, des bulletins en tifinagh sont édités par les Touaregs du Niger et du Mali où, rappelons-le, le berbère est reconnu comme l'une des langues officielles de ces pays.

Parmi les productions modernes, citons le livre d'al Hadj Ahmed et Ag Ashref, *Assegfer et teneqqa ed tesiway d inhitan n mehwan*, *Grenier de poèsies, légendes, maximes d'autrefois*, publié à Paris en 1970, avec une traduction partielle en français, *Tihaliwin*, d'al Housein, publié en 1996, *Imeccan n timakaten, buveurs de braises*, publié par Hawad et Claudot-Hawad etc. Signalons que l'Evangile a été publié en touareg et en caractères tifinagh, ainsi qu'une traduction du *Petit Prince* de Saint Exupéry. Signalons aussi une traduction kabyle du Coran, en caractère latins et en tifinagh. Mais même dans les pays touaregs où l'écriture est encore en usage, il semble que l'on s'achemine vers des transcriptions à base latine.

Le Moyen âge nous a légué des bribes d'une littérature berbère, rédigée en caractères berbères : elle provient dans sa quasi totalité des groupes schismatiques ibadhites, notamment du Djebel Néfoussa, du Mzab et de l'Oued Righ, qui ont rédigé des traités de droit ou des professions de foi en berbère. Cette tradition d'écriture en berbère de textes religieux ne s'est pas perpétuée : au Mzab comme ailleurs, on écrit directement en arabe. Les quelques textes en berbère que l'on rencontre aujourd'hui, sont des textes profanes.

Ceci dit, il existe, dans toutes les régions du monde berbère, de riches littératures orales, dont certaines, notamment en Kabylie

et en pays chleuh, ont été transcrites, en caractères arabes ou latins, et sont donc disponibles sous formes de fascicules et d'ouvrages. Il faut ajouter, à ces œuvres, la riche littérature ethnographique, description de la vie quotidienne, rites, récits divers, recueillie à l'occasion d'études linguistiques et sociologiques. On citera, entre autre, les *Textes touaregs en prose*, de Charles de Faucauld, *Mots et choses berbères* d'Emile Laoust, pour les dialectes chleuhs du Maroc, les *Textes chaouias* d'André Basset etc.

Une riche littérature orale, aujourd'hui en grande partie transcrite

Dans son histoire des Berbères, Ibn Khaldoun écrit que les Berbères racontent tellement d'histoire qu'on pourrait en remplir des livres entiers. Contes, légendes, mythes sont en effet nombreux, ainsi que les poésies, les proverbes, les devinettes, connus pour être des genres littéraires oraux par excellence.

Il y a aussi les œuvres religieuses, généralement des récits sapientiaux ou des poèmes moraux, composés directement en berbère ou alors traduits de l'arabe. C'est le cas de la célèbre pièce d'Al Busrî, la *Burda* ou Manteau du Prophète, déclamé à l'occasion des veillées funèbres. Il existe aussi des compositions en berbère chez les communautés juives du Maroc : la plus connue est la *Haggadah de Pessah*, poème sur la pâque juive, recueilli, transcrit, traduit et annoté par P. Galand-Pernet et H. Zafrani et publié, il y a quelques décénies.

Dans le domaine kabyle on citera les contes recueillis, transcrits et traduits en allemand par L. Frobenius, *Volksmärchen der Kabylen*, réédité depuis en kabyle et en version française, *L'Essai de contes kabyles* de Leblanc et Prébois, récits provenant la région des Ath Abbas, en Petite Kabylie, les *Fourberies de Si Djeha,* anecdotes recueillies par Moulièras et rééditées en 1987, *Les légendes et contes merveilleux de Grande Kabylie* du même auteur, recueillis chez les Ath Djennad n Lbh'ar.

Le Fichier de Documentation berbère, fondé à Fort National (aujourd'hui Larbaa Nath Iraten), au début des années 1940 par les Pères Blancs, a publié, jusqu'en 1975, date de sa

suspension par les autorités algériennes d'alors, des dizaines de contes de toutes les régions de Kabylie : les auteurs les plus prolifiques sont incontestablement J.M. Dallet (par ailleurs, auteur du Dictionnaire kabyle-français) et J. L. Degezelle. On note aussi la contribution d'auteurs algériens dans cette œuvre de collecte, comme B. Zellal, auteur d'un *Roman de Chacal* (sur le modèle du *Roman de Renard*), fables recueillies dans la région des Ouadhia et publiées en version originale et en traduction française.
Dans d'autres dialectes berbères algériens, on note quelques recueils de contes mais il s'agit, le plus souvent de textes isolés, de quelques pages, insérés dans des études linguistiques ou ethnographiques : ainsi des fables et des légendes chaouias figurent dans *Le Chaouia de l'Aurès* de Mercier, des fables chenouies sont annexées à l'Etude de la zénatia de l'Ouarsenis de R. Basset, textes transcrits en caractères arabes et latins, avec une traduction française, des contes mozabites sont cités dans la *Zénatia du M'zab et de l'oued Righ* etc. Notons tout de même qu'on dispose d'un important recueil de contes ouarglis, *Contes et légendes berbères de Ouargla*, publiés en 1989 par J. Delheure, auteur par ailleurs, de deux dictionnaires, mozabite-français et ouargli-français.
Au Maroc aussi, on dispose d'un important corpus de contes et de récits, pour la plupart en version originale et en traduction française ou espagnole (notamment pour ce qui est du Rif). Ici aussi, on a des recueils anciens, comme les *Märchen der Sluh' von Tazerwalt*, de Stumme (1895), textes chleuhs transcrits en caractères latins et traduits en allemand. Mais les recueils les plus importants ont été publiés ces dernières décennies : c'est le cas des contes berbères de l'Atlas de Marrakech de A. Leguil, des *Contes berbères du Grand Atlas* du même auteur et des *Récits, contes et légendes berbères en tachelhait* de A. Roux, ce dernier étant en version berbère seulement. Il faut citer aussi l'important receuil de *Contes berbères du Maroc* de E. Laoust, avec notamment des contes du Maroc central (domaine de la tamazight). Comme pour d'autres dialectes, beaucoup de textes sont éparpillés dans des études linguistiques et ethnographiques. On pense, pour le rifain, à l'ouvrage de Renisio, *Etude sur les dialectes berbères des Beni Iznacen et des Senhadja de Srair*, avec, en annexe, des contes, des fables et des

poèsies, transcrits en caractères latins et traduits en français, et pour le Maroc central au livre de S. Boulifa, *Textes berbères en dialectes marocains*.
Après le conte, c'est la poèsie qui a bénéficié le plus de cette œuvre de collecte et de transcription. Les grands poètes kabyles, chleuhs et amazighs ont ainsi vu leurs œuvres, ou, du moins une partie de leurs œuvres, fixée par l'écriture et donc à jamais sauvées de l'oubli.
En kabyle émerge l'œuvre de sauvegarde de Mouloud Mammeri qui a ainsi publié *les Isefra*, poèmes *de Si Mohand Ou Mhand*, en 1978, et *les poèmes kabyles anciens*, en 1979, avec les œuvres de plusieurs poètes, comme Youcef Oukaci, Ali Ouyoucef ou Sidi Kala.
Auparavant, Mouloud Ferraoun a publié un receuil de poèmes de Si Mohand Ou Mhand, celui de Mammeri devait vite l'éclipser. Plus recemment, K. Bouamara, qui enseigne au département de langue et culture amazighe de Béjaïa, a recueilli, dans le cadre de son magistère, puis de son doctorat, les poèmes de Si Lbachir Amellah, très connu dans la région de Béjaïa. Au début du vingtième siècle, déjà, Si Saïd Boulifa a édité un recueil de poèsies kabyles. En réalité l'œuvre de collecte avait commencé dès le milieu du dix-neuvième siècle, avec les *Poèsies populaires de la Kabylie du djurdjura*, de A. Hanoteau (1867). Signalons que des poémes et des chants sur l'Insurrection de 1871 ont été publiés quelques années après les événements par L. Rinn (1887) et R. Basset (1899). Des textes d'une grande veine nationaliste, annonçant les hymnes de la guerre d'algérie.
En Kabylie, c'est la personnalité de Si Moh Ou Mhand qui a longtemps dominée la poésie kabyle et qui continue à l'influencer. Né entre 1843 et 1850, à Icheraouine, dans la tribu es Nat Iraten, il a vécu le drame de la conquête française : expulsé de son village que l'armée d'occupation rase, il assiste à l'exécution de son père, accusé d'avoir participé à l'insurrection de 1871. La vie de poète errant commenve alors pour Mohand. Il passe son temps à voyager, allant jusqu'en Tunisie où son frère aîné s'était réfugié. Il vit d'expédients, dépensant tout l'argent auprès des filles de joie et dans les cafés où il consommait de grandes quantités de vin et d'opium. C'est d'ailleurs dans les cafés qu'il a exercé le plus souvent son art :

un plaisir fort, l'ivresse ou tout simplement un verre ou une pipe, lui inspiraient des poèmes. Un auditoire nombreux l'entourait l'adulait. Sa poèsie était non seulement belle mais elle traitait aussi de thèmes très populaires en kabyle : l'exil, l'amour du pays natal, le destin… Mohand racontait ses expériences malheureuses, mais à travers le destin individuel, c'est le destin collectif qui était évoqué.

Sentant sa fin venir, Mohand décide de faire un dernier voyage à Tunis pour voir ses parents. C'est sans doute au retour de ce long voyage qu'il tombe malade. La vie de bohème et les excès l'ont épuisé et vieilli prématurément. Il dépérit très vite et meurt à l'hôpital des Sœurs Blanches de Michelet (1906). Si Mohand n'a jamais écrit ou essayé de transcrire ses poèmes (il était pourtant lettré en arabe), il ne les répétait pas non plus. Tous les textes que l'on connaît de lui ont donc été recueillis oralement, ce qui explique l'existence de nombreuses variantes pour chaque texte.

Au Maroc, des textes encore plus anciens (17 et 18ème siècles) ont été publiés : textes de Sidi Hammou, dont le fameux *Fadhma Tagurramt*, transcrit et traduit par R.C.N Johnston, en 1907, *L'océan des pleurs,* d'Al azwali, transcrit et traduit par B.H Sticken etc.

Sidi Hammu est le poète chleuh le plus célèbre de la période ancienne. Surnommé *bab n umerg*, le maître de la poèsie, la tradition lui attribue un grand nombre de pièces, aujourd'hui encore récitées. Il faisait non seulement des poèmes mais il parlait aussi en vers, ainsi que l'attestent les nombreux bouts rimés que l'on conserve de lui. On connaît mal sa vie, envahie par les légendes, voire les faits miraculeux. Comme les *imedyazen*, les poètes ambulants des temps modernes, il allait de village en village, récitant ses pièces. Beaucoup de poèmes ont été composés au cours de ses pérégrinations : ils traitent souvent de faits et d'anecdotes vécues par le poète. L'aire chleuhe étant très vaste, la langue connaissant une grande variété : Sidi Hammu devait s'exprimer dans une sorte de berbère moyen, compris de tous.

On rapporte qu'il est entré en rivalité avec un poète noir du Draâ à propos d'une jeune fille prénommée Fadhma et dont chacun voulait obtenir les faveurs. Le poète a composé une pièce de vers satiriques, insultant copieusement son rival et le

calomniant. La jeune fille pencherait bien pour Sidi Hammu, mais elle était subjuguée par le poète du Draâ, qui manipulait si bien le verbe.
Selon la tradition, Sidi Hammu n'était pas encore poète et souffrait de ne pas se défendre par le même moyen que son rival. Il se rend sur le tombeau d'un saint local, Sidi Brahim, et le supplie de lui accorder le don de poèsie. Le saint se montre sensible à sa demande et exauce son vœu. Sidi Hammu convoque alors le poète et lui demande de se mesurer avec lui dans une joute poètique à laquelle devait assister des connaisseurs. Le poète du Drâa récite alors une poèsie, qui était très belle, mais celle qu'a composé Sidi Hammu l'était encore plus. Son adversaire, reconnaissant sa supériorité se retire. Le poème composé à cette occasion, nous est parvenu sous le titre de *Fadhma Tagurramt*. Il est plein d'images et de symboles, suggérant la beauté de la jeune femme et la violence des sentiments qui secouent le poète.
De nombreux recueils de textes anonymes, poèmes et chansons ont été éditées en chleuh, en tamazight et en rifain. Les titres étants abondants, nous n'en retiendrons que quelques uns : *Recueil de poèmes chleuhs*, de Galand Pernet, *Poèmes chleuhs recueillis dans le Sous* de Justinard, *Poèsies du Moyen Atlas marocain* de Peyron etc.
Les recueils de proverbes et de devinettes sont moins nombreux que les ouvrages de contes et de poèsies, mais là aussi on dispose de corpus.

Vers un renouveau des littératures berbères

On assiste depuis quelques années à un renouveau des littératures berbères, avec notamment, l'introduction de genre nouveaux comme le roman, la nouvelle et le théâtre.
Ici encore, la Kabylie se taille la part du lion dans la production: on note près d'une dizaine de romans, plusieurs pièces de théâtres, traduites ou originales, sans compter les nombreux manuscrits en quête d'éditeurs !
Bélaïd Aït Ali a ouvert la voie au milieu des années quarante en composant une série de contes et de nouvelles, publiées en 1963 par le *Fichier de documentation berbère* sous le titre *Les cahiers de Bélaïd ou la Kabylie d'antan*. Bélaïd innove, non

seulement par les thématiques qu'il aborde, mais aussi par un style, à la fois souple et harmonieux, annonçant la naissance d'une écriture, plus adaptée que le style traditionnel, à l'écriture et à la communication moderne. L'œuvre de renouveau sera poursuivie par ceux qu'on appelle aujourd'hui les «romanciers» : c'est *Faffa* de R. Alliche (1986), *Iḍ d wass* de A. Mezdad (1990), *Aḍar iteddu s aẓar* de M. Chemine (1991), *Askuti* de S. Sadi (1991), *Si tedyant ɣer tayeḍ* de Uhemza (1994), *Si tillas ar tafrara* de S. Zenia (1994)... La production serait plus abondante si la littérature berbère ne se heurtait à l'épineux problème de l'édition : les auteurs sont contraints de financer eux-mêmes leur production. Notons tout de même que le Haut Commissariat à l'Amazighté (HCA) a pris en charge la publication de plusieurs textes, dont recemment la traduction du Fils du pauvre de Mouloud Faraoun et d'études littéraires (genres poétiques kabyles de M'hammed Djelaoui) et de glossaires littéraires (Mohand-Akli Salhi et Kamal Bouamara).

Monuments universels de la littérature berbère

Si la littérature orale des Berbères est d'une grande richesse, c'est leur littérature écrite qui a fait leur célébrité et a fourni au monde des noms prestigieux : Térence, Apulée, Augustin, pour la période antique, Ibn Rachiq, Ibn Battouta pour la période médiévale, Amrouche, Mammeri, Kateb, Kheir-eddine pour la période moderne. Ces écrivains ont écrit en latin (certains d'entre eux en punique, la langue de Carthage), d'autres en arabe, d'autres encore en français… Langues d'occupants mais pour la plupart des auteurs, simple instrument de communication dans lequel s'est épanoui le génie berbère.

La littérature antique

On pense que des Berbères, notamment ceux qui vivaient à Carthage ou subissaient son influence culturelle, ont écrit en punique. Mais ces œuvres, ainsi que les œuvres carthaginoises dans l'ensemble, ont disparu dans la destruction de la cité

punique. En revanche, la littérature de langue latine a survécu aux siècles et nous est parvenu presque entièrement.
Quel a été le rapport de sécrivains berbères -on disait alors africains- à la langue latine.
«*L'Etat romain qui sait commander, écrit Saint Augustin, a imposé aux peuples domptés non seulement son joug mais aussi sa langue ».* Si certains auteurs berbères se sont acculturés dans cette langue, oubliant leur langue maternelle, d'autre se sont comportés en étranger à son égard (et à l'égard de Rome). Le latin, comme plus tard le français pour les écrivains maghrébins, n'est qu'un instrument de communication.

Période païenne

Deux grands écrivains se sont illustrés durant cette période : Térence pour l'art dramatique et Apulée pour l'apologie et le récit. Publius Terentius Afer, le plus grand poète comique de langue latine, est né vers 185 avant JC et il est mort vers 159. Capturé en Afrique, alors qu'il était jeune encore, conduit à Rome, il a été vendu comme esclave au sénateur Publius Lucanus, qui l'a affranchi et lui a donné son nom. Mais son surnom, Afer, l'Africain, trahit son origine berbère et le portrait que fait de lui son biographe, Suétone, fait songer à un jeune Numide : «Il était de taille moyenne, le corps frêle, le teint brun». Son maître lui a fait donner une éducation classique, incluant l'étude des auteurs grecs et latins, et, Térence, doué d'une intelligence brillante, se met à écrire à un âge précoce. Il est mort prématurément à l'âge de vingt-six ans. L'œuvre de Térence comprend six pièces que l'on donne dans un ordre qui serait celui de leur composition : *Andria*, *Ennuchus* (l'Eunuque), *Hecyra* (la belle mère), l'*Heautontimoroumenos*, (le bourreau de soi-même), *Phormio et Adelphi* (les deux frères).
Même s'il recourt aux mêmes formules scéniques, aux mêmes personnages et aux mêmes situations que les auteurs grecs, Térence n'est pas moins un auteur original, illustrant les idées de son temps et les préoccupations de son public, notamment la jeunesse. Il a su transformer les intrigues des pièces grecques et il a donné plus d'épaisseur psychologique aux personnages,

s'efforçant de faire ressortir la complexité de leurs caractères et de leurs sentiments. Son œuvre a été lue et abondamment commentée au cours des siècles. Elle a exercé aussi une grande influence sur les auteurs européens de la période classique comme Molière, La Fontaine et Diderot en France, Congreve et Sheridan en Angleterre.

Le second écrivain est Apulée. Il est né à Madaure (l'actuelle M'daourouch, au nord de Tebessa, en Algérie) en 125 après J.C et il est mort après 170, date à laquelle on perd sa trace. Il a écrit toute son œuvre en latin mais il se considérait avant tout comme un Africain et vantait ses origines gétules et numides. Il devait parler le libyque puisqu'on sait qu'au début de ses études, il s'exprimait avec un fort accent, que ses contemporains qualifiaient d'africain.

Après des études dan sa ville natale, il se rend à Carthage puis à Athènes où il se passionne pour la philosophie, plus particulièrement le néo-platonicisme dont il devient un ardent partisan. Il visite la Grèce ainsi que l'Asie mineure et probablement l'Egypte. Il séjourne à Oéa (Tripoli) où, accusé d'user de magie, il a eu affaire à la justice. Apulée plaide lui-même sa cause et il est acquitté. Mais il est obligé de quitter Oéa et de retourner à Carthage. Son prestige demeure mais il va garder la réputation de magicien et même de thaumaturge que vont lui reprocher les auteurs chrétiens des 4ème et 5ème siècles.

Apulée est l'auteur d'une œuvre considérable, comportant des dizaines d'opuscules philosophiques, des ouvrages scientifiques ou de vulgarisation sur la médecine, l'astronomie, la musique, des recueils de proverbes et de vers. Beaucoup d'écrits ont disparu mais ceux que nous conservons sont vraisemblablement les meilleurs.

Parmi les œuvres oratoires, genre dans lequel il a excellé Apulée, il faut citer l'*Apologie*, qui contient essentiellement sa plaidoirie lors du procès d'Oéa, et les *Florides*, qui réunit les meilleures de ses conférences. L'œuvre maîtresse est *Les Métamorphoses* ou *L'âne d'or* qui donne à la littérature de langue latine son premier roman en prose. C'est l'histoire d'un homme, Lucius, que l'ingestion accidentelle d'un produit magique transforme en âne. C'est un sujet classique dans la littérature grecque, mais Apulée va donner au thème une

nouvelle vie, en enrichissant son texte d'histoires variées, faisant des Métamorphoses un précurseur des romans picaresques. C'est, certes une œuvre de distraction mais c'est aussi une œuvre philosophique qui appelle à la réflexion sur la condition de l'homme que les instincts et les turpitudes ravalent au rang de bête.

Période chrétienne

On peur dire, sans risque d'être contredit, que la littérature chrétienne de langue latine a pris son essor au Maghreb. S'il y a des auteurs romains, les auteurs les plus connus sont d'origine berbère. Certains, comme Arnobe ou Minicus Felix, se sont faits les chantres d'un «nationalisme africain», opposé à la présence romaine.
Tertullien est sans doute le plus ancien auteur chrétien de langue latine. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort mais on sait qu'il a vécu au début du 3ème siècle, sous les règnes des empereurs romains, Septime Sévère et de Caracalla. Il est né et a vécu toute sa vie à Carthage. On relève chez lui un fort patriotisme africain qui s'exprime par un grand attachement à son pays, à son histoire et à ses mœurs.
Il était païen et se moquait des chrétiens dont il trouvait les croyances ridicules. Mais frappé par la constance des chrétiens dans les persécutions et sans doute, également attiré par les mystères de la religion chrétienne, faits pour séduire son âme portée vers le mysticisme, il s'est converti, entre 190 et 195, peu avant la composition de sa grande œuvre, l'*Apologétique*. C'est un néophyte zélé, qui va mettre toute son énergie au service de sa nouvelle foi. Il ridiculise les païens, leurs croyances et leurs dieux. Il s'élève aussi contre les autres adversaires de l'Eglise catholique, les Juifs et les hérétiques contre lesquels il rédige des pamphlets célèbres. Mais après s'être opposé aux ennemis de l'Eglise, Tertullien se retourne contre les chefs de cette même Eglise accusés de se montrer trop complaisants avec les autorités et surtout de ne pas pousser les fidèles à la révolte. Il se rapproche ainsi de la secte des montanistes qui défendaient une morale intransigeante et prônaient un retour aux principes de l'Eglise primitive. En 213, à la suite de la condamnation des idées montaniste, Tertullien

rompt avec l'Eglise. Il va consacrer désormais son temps et son énergie à combattre les catholiques et le pape. A partir de 220, on perd sa trace. Il aurait fondé sa propre communauté, les tertullianistes, qu'il aurait commandée jusqu'à sa mort.
Tertullien est l'auteur d'une œuvre abondante, qui comprend des traités de théologie, de morale, ainsi que des opuscules sur la discipline de l'Eglise. Le traité le plus célèbre est l'*Apolégétique* (*Apolegeticum*), rédigé peu après sa conversion et destiné à montrer la supériorité du christianisme sur le paganisme. A ce genre appartiennent aussi des écrits comme les *Livres aux Nations* (*Ad Nationes*), *Aux Martyrs* (*Ad Martyrum*), La *Lettre à Scapule* et divers opuscules sur les aspects de la société païenne et des moyens de la combattre. Les écrits les plus virulents sont *les Epîtres* où il appelle les jeunes chrétiens à déserter l'armée romaine et à ne pas participer aux cérémonies païennes. Les écrits théologiques portent sur la prière (*De Oratione*), le baptême (*De baptismo*), la pénitence (*De paenitentia*) la patience (*De patientia*) etc.
Minucius Félix est un auteur de 3ème siècle. Les seuls renseignements dont nous disposons proviennent de son ouvrage, *Octavius*. Il n'était pas chrétien de naissance et il ne s'est converti que quelques années avant la composition de son ouvrage. Il n'a pas exercé de fonction publique bien qu'il en ait eu les moyens, car il pensait qu'un chrétien devant refuser les honneurs et surtout ne pas servir dans une administration qui comportait de nombreux rituels païens.
Minucius Felix ne dit rien de ses origines mais son africanité ne fait pas de doute. En effet, il évoque abondamment l'Afrique dans son ouvrage, citant ses divinités, ses mœurs et ses anciens souverains dont il glorifie les exploits Il cite également les auteurs africains et les personnages qu'il met en scène sont des Africains. Leurs noms paraissent fictifs mais, en fait, ils sont attestés sur des stèles découvertes à Theveste (Tebessa), Cirta (Constantine) et Saldae (Béjaïa). Enfin, Minucius parle en étranger de Rome. «*Dépouiller les voisins, détruire leurs cités, leurs temples et leurs autels, emmener des captifs, s'agrandir par la ruine des autres et par les crimes, telle a été la politique de Romulus, de tous les autres rois et chefs qui ont suivi. Ainsi, tout ce que les Romains tiennent, adorent, possèdent n'est que le butin conquis par leur audace*» (Octavius, 25, 4-5)

L'unique ouvrage que nous connaissons de lui, l'Octavius, est une apologie de la religion chrétienne. Le texte, sous la forme d'une promenade-causerie, est construit de sorte à préparer la victoire finale du christianisme, présenté comme supérieur au paganisme. Comme l'apologie de Minucius Felix présente une analogie frappante avec celle de Tertullien, des auteurs ont pensé que Tertullien, donné comme postérieur à Minicius, a paraphrasé celui-ci. Mais des spécialistes de l'Afrique chrétienne, comme Monceaux, auteur d'une Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne, pensent qu'il faut plutôt envisager le contraire.
Un autre représentant de la littérature africaine est Arnobe, originaire de Sicca Veneria (El Kef, en Tunisie), et qui a vécu au 3ème-4ème siècle de l'ère chrétienne. Il aurait été un violent adversaire du christianisme jusqu'à ce que des rêves l'incitent à se convertir à cette religion. Mais l'évêque à qui il s'est adressé lui a refusé le baptême, en lui disant qu'il ne pouvait embrasser une religion qu'il avait farouchement combattue sans prouver sa sincérité. C'est alors qu'Arnobe entreprend, pour prouver sa foi, d'écrire des livres contre les païens. Ces livres plaisent à l'évêque qui les trouve très utiles pour combattre le paganisme. Il accepte donc sa conversion et le baptise.
Arnobe rédige sept livres qu'il intitule *Aduersus Nationes*, *Contre les païens*. Il critique avec véhémence l'incohérence du paganisme et s'en prend à sa philosophie et à ses mythes qui défient, selon lui, le bon sens. A l'inverse, il vante le christianisme, ses dogmes et sa morale et montre sa supériorité sur la religion romaine.
On a écrit que le christianisme d'Arnobe n'était pas tout à fait orthodoxe et qu'il était entaché d'idées païennes et hermétistes. Mais si on peut remettre en cause son orthodoxie, on ne peut douter de son profond attachement à ses origines, à son peuple et à son pays. Contrairement à la plupart des écrivains africains de langue latine, il proclame son amour pour son pays et insiste sur ses réalités. Il parle aussi de Rome mais toujours en étranger. Il critique sa politique impérialiste et condamne sa domination qu'il compare à un torrent violent qui a déferlé sur le monde, emportant tout sur son passage. L'ouvrage d'Arnobe, *Contre les païens*, a été édité en 1875 à Vienne par A. Reifferscheid. Une nouvelle édition a été publiée

à Tunis, en 1953, par Marchesi, *Arnobii Aduersus nationaes*, libri VII et, à Paris, en 1982, par H Le Bonniec, livre I, Editions les Belles Lettres.

Augustin est assurément l'écrivain chrétien d'origine berbère le plus célèbre de l'antiquité. Né en 354 à Thagaste, aujourd'hui Souk Ahras, au nord-ouest de l'Algérie, il est mort en 430 à Hippone, aujourd'hui Annaba. Son père, Patricius, petit propriétaire foncier, était païen, sa mère, Monique était chrétienne. Celle-ci aurait bien voulu que son fils embrasse sa religion mais Augustin, pétri de culture païenne, ne voulait pas d'une foi qui prêche la soumission à la volonté d'un dieu et le renoncement aux plaisirs du monde.

Après ses première études dans sa ville natale, il se rend à Madaure (aujourd'hui M'daourouch), puis à Carthage pour suivre des cours de rhétorique. En 374, il commence une brillante carrière d'enseignant, à Thagaste d'abord puis à Carthage. Il prend une concubine dont il ne révéle pas le nom et a d'elle son seul enfant. Il est séduit par la philosophie manichéenne qui lui inspire son premier ouvrage, *De pulcho et apto*, *Le beau et le convenable*. Mais la rencontre de Faustus de Milev, le principal représentant du courant manichéen en Afrique, le déçoit et l'éloigne de la doctrine. D'ailleurs, il a décidé de quitter l'Afrique pour changer d'horizon.

Il se rend d'abord à Rome puis à Milan où il obtient une chaire de rhétorique. Il fait venir sa concubine et son fils. Monique qui a décidé de mettre un terme à la vie de débauche de son fils, en le mariant avec une fille de son pays, le rejoint. Sous son influence, il lit les Evangiles et, au mois d'août 386, il se convertit, ainsi qu'un de ses amis d'enfance, rencontré à Milan. A la pâque 387, il reçoit le baptême des mains d'Ambroise, l'évêque de Milan. De retour en Afrique, Monique, tombe malade, et meurt. Après un bref séjour à Carthage, Augustin décide de se fixer à Thagaste, sa ville natale et d'y mener, en compagnie de son fils et d'amis chrétiens, une vie monastique. La mort prématurée de son fils, le pousse à couper tout lien avec le passé et à se consacrer à la rédaction de son œuvre.

En 391, il est ordonné prêtre à Hippone et en 395, il est institué évêque de la même ville.

Sa première initiative est d'entreprendre la lutte contre les partisans de Donat dont le schisme avait alors gagné toute

l'Afrique. Il essaye de pourparler avec Honoratus, évêque donatiste d'un diocèse proche d'Hippone, puis avec Crispinus, évêque de Calama (Guelma) qui avait accepté de débattre avec lui mais par lettres. Mais Augustin ne parvient pas à convertir les donatistes. C'est dans une de ses épîtres qu'Augustin formule le redoutable principe de la «terreur utile», c'est à dire de la répression par les pouvoirs publics du schisme pour obliger les hérétiques à revenir à l'orthodoxie. C'est ainsi qu'après la guerre de Gildon, il soutient la répression qui s'est abattue sur les insurgés ainsi que sur les donatistes qui les avaient soutenus. Il va s'opposer aussi à l'édit impérial qui proclame, en 410, la liberté de culte dans tout l'Empire. Il obtient, avec d'autres évêques catholiques, que l'on retire le décret et que l'on condamne les hérétiques à la peine de mort ou au bannissement. On oblige les chefs hérétiques à se rendre à une assemblée de Carthage (411) pour une ultime confrontation. Mais l'assemblée se transforme en tribunal. Augustin fait le procès du schisme et obtient de l'arbitre de la conférence, qui était son ami, la condamnation définitive du schisme. Il rédige un résumé de son argumentation et le fit suivre d'une lettre, *Ad donatistas post conlationem*, qu'il fait lire dans tous les diocèses d'Afrique. Augustin meurt en 430, l'année même où les Vandales, conduits par Genséric, s'emparent de Carthage.

A côté de centaines de sermons et d'épîtres qu'il a rédigées, Augustin est l'auteur d'ouvrages théologiques qui comptent parmi les plus importants de la religion chrétienne. Le plus célèbre est la *Cité de Dieu* (*De civitate Dei*) où il réfute les arguments développés par les adversaires du christianisme qui lui imputaient les malheurs du monde. On y trouve, en plus d'une défense de la religion chrétienne, une critique sévère de l'Etat romain ; miné par les luttes intestines, il prend cependant sa défense et, pour éviter l'anarchie qu'occasionnerait sa chute, il recommande aux fidèles de lui obéir.

Un autre ouvrage célèbre d'Augustin est son autobiographie, *Les confessions*, qu'il écrit entre 397 et 398. Il y fait le récit de sa vie et de son œuvre épiscopale mais il y confesse aussi ses péchés et ses erreurs de jeunesse pour montrer que l'homme, livré à ses désirs et à ses instincts, ne peut se libérer du péché. Comme dans *La cité de Dieu* et les Epîtres, on retrouve cette

image de l'homme perdu par ses péchés et sauvé par la grâce. Sa théologie va exercer une forte influence sur la pensée occidentale et on en trouve des traces jusque dans l'existentialisme chrétien, illustré par des philosophes comme l'Allemand Karl Jaspers et le Français Gabriel Marcel.

La période médiévale

Comme ils ont adopté la langue latine pour s'exprimer, de nombreux écrivains berbères ont utilisés la langue arabe : théologiens, poètes, théoriciens de la littérature, chroniqueurs… Si certains n'ont eu qu'une audience locale, parfois maghrébines, d'autres ont marqué de leur empreinte la culture musulmane : c'est le cas de Makki, juriste et lecteur de Coran, Ibn Rashiq, poète et poéticien célèbre, Ibn Battouta, ancêtre des globe-trotters…
Makki ben Abi T'âlib ben Hammush ben Muh'ammad ben Mukhtâr al Qayrawânî al Andalusî est né en 965, à Kairouan, il est mort en 1045, à Cordoue. Il était d'ascendance berbère ainsi que le montre le nom de l'un de ses ancêtres, Hammush, une des formes berbères du nom de Mohammed. Quant à l'ethnonyme d'An Andalusî -l'Andalou- il le doit au long séjour qu'il à effectué en Espagne.
Encore jeune, il se rend au Caire où il apprend la science des lectures coraniques et l'orthoépie ou *tajwîd*, sous la direction de grands maîtres de l'époque.
Makkî retourne à Kairouan pour un séjour de trois années au cours desquelles il suit les cours des deux maîtres ifriqyens de l'époque, al Qâbisî et Ibn Abî Zayd. Il se rend ensuite à la Mecque où il demeure quelques temps. Il effectue le pélérinage, fréquente les savants de la ville et écrit son ouvrage sur les termes étranges du Coran, *kitâb mushkil ghara'îb al Qur'ân.* Il retourne à Kairouan, puis repart de nouveau, cette fois-ci pour se rendre en andalousie (1003).
Il se fixe à Cordoue où il enseigne les lectures coraniques. Il acquit une notoriété telle que l'émir al Mudhaffar 'Abd al Malîk Ibn 'Amîr le nomme *muqrî'* (lecteur) à la mosquée d'al Zahîa. La chute des amirides ne remet pas en question sa position : le nouveau maître, le calife Mohammed ben Hishâm al Mahdî, le charge des mêmes fonctions, cette fois-ci à la

grande mosquée de Cordoue dont il devint aussi l'imam et le prédicateur. Makkî devait assurer ces charges jusqu'à sa mort, survenue à Cordoue en 1045.
Makkî est un auteur fécond puisqu'on lui attribue plus de quatre vingt ouvrages, portant principalement sur le droit et les sciences coraniques, notamment l'orthoépie. La plupart de ses livres n'ont pas encore été retrouvés mais ceux qui nous sont parvenus témoignent de son érudition et de son ingéniosité.
Parmi les ouvrages les plus connus, on citera, ses deux traités de lecture coraniques (*qirâ'*) : le *Kitâb al Tabsia'*, introduction, à l'usage des débutants, développé plus tard, en version plus longue, sous le titre de *Kitâb al kashf 'ân wudjûb al qirâ'ât al sab'â*. Deux autres livres ont joué un grand rôle dans l'histoire de la science des lectures coraniques et de l'orthoépie : le *Kitâb al Ri'âya lî tadjwîd al qirâ'a wa lafdh al tilawa*, qui est aussi l'un des plus anciens traités d'orthoépie musulmane, et le *Kitâb sharh' kallâ wa balâ wa na'âm*, consacré à la rhétorique du Coran, vue à travers quelques particules grammaticales. Il faut citer aussi le très classique *Kitâb al ibâna fî ma'ânî al qirâ'ât* qui traite des différences entre les lectures et du kitâb *al idhâh' lî mâsikh al Qur'ân wa mansûkhihi* qui porte sur les versets abrogés du Coran. Makkî est aussi l'auteur d'une exégèse coranique appelée *al Hidaya* qui n'a pas été retrouvée.
Abû al Hasan Ibn Rachiq al Qayrawanî al Masîlî compte parmi les plus grands poètes de la période musulmane, c'est aussi un célèbre théoricien de la littérature. Il est né Mâsila-Mohammadiya (aujourd'hui M'sila) dans l'est algérien, en 1000 de l'ère chrétienne, et il est mort à Mazora en 1070. Son père, orfèvre de profession, aurait été un esclave affranchi d'origine chrétienne. Le mot employé pour le désigner, *rumî*, a fait croire qu'il était Byzantin, mais il aurait pu être également autochtone, des communautés chrétiennes berbères ayant subsisté jusqu'au 11ème siècle, au Maghreb, notamment en Ifriqya
Très jeune encore, Ibn Rashîq a manifesté de grands dons poètiques. Il a suivi ses études dans sa ville natale puis à Kairouan, capitale culturelle de l'Ifriqya, pour parfaire sa formation. Il a fréquenté les cours des grands maîtres de l'époque et a composé des poèmes délicats, ce qui l'a rapproché

de l'émir ziride al Mu'izz. Sa notoriétéest même parvenu jusqu'en Espagne et en Sicile. Il s'est mesuré à un autre poète de cour, Ibn Sharaf, qui était également doué : al Mu'izz attisait la rivalité des deux hommes, pour provoquer des joutes poètiques qui faisaient ses délices. Battu, Ibn Sharaf a fini par s'exiler en Sicile et laisser la place à son ennemi.

En 1057, Kairouan tombe aux mains des hordes arabes Banû Hillâl, lancées à la conquête du Maghreb. Al Mu'izz quitte la ville pour Mahdiyya, suivi par sa cour. Ibn Rashîq est à ses côtés et chante ses louanges et celles de son fils Tamîm, gouverneur de la ville. A la mort d'al Mu'izz (1066), il quitte le Maghreb pour la Sicile où il retrouve Ibn Sharaf, avec lequel il se réconcilie. L'émir de Séville, al Mu'tad'id invite les deux hommes à se rendre à sa cour. Mais Ibn Rashiq meurt quelques temps après.

Ibn Rashîq a été un poète très délicat, ainsi que le montre son *diwân* ou recueil de poèsie. Il n'y a pas de doute qu'il a été surtout un poète de cour, chantant les louanges de ses bienfaiteurs, mais il ne s'est pas limité au panégyrique. Il a composé d'autres pièces sur des sujets variés. L'une des plus belles et des plus connues aussi a pour thème la chute de Kairouan où il exprime, dans un style à la fois dépouillé et puissant, sa douleur. Mais ce qui fait la célébrité d'Ibn Rashîq, c'est son ouvrage de critique littéraire ou, pour employer un terme plus moderne, de poètique, le *Kitâb al 'Umda fî s'inâ'at al shi'r wa naqdih*, édité partiellement à Tunis en 1868, puis intégralement au Caire en 1907.

Selon la théorie d'Ibn Rashîq, la poèsie est un art (*s'ina'a*) comme les autres arts, qui se travaille selon des instruments et des règles bien précises. La qualité d'un poème se mesure à des paramètres qui sont le choix des mots (*al lafdh*), de la mesure (*al wazn*), de la rime (*al qâfiya*), de l'idée (*al ma'na*) ainsi que des connaissances et des références culturelles du poète. Un bon poète, qui connaît bien ces règles, est capable de passer, sans difficulté, d'un genre à un autre. Dans un autre ouvrage, *Qurâdat al dhahab fî naqd ashâ'r al 'Arab*, il revient, en traitant du plagiat (*al sariqa*) sur la création poètique et étudie les procédés employés par chaque poète. Un autre de ses ouvrages, où il met en pratique ses théorie de critique, *Unmûdhadj al zamân fî shu'arâ' al Qayrawân*, est perdu : mais

les ouvrages antérieurs en citent de larges extraits et des poètes prestigieux, comme Ibn al Abbâr, ne cachent pas de l'avoir imité. Ibn Rashîq est l'auteur de plusieurs autres ouvrages de poètique (comme le *Al unmûdhadj al mawshiyya fî shuâ'ra al Mahdiyya*, consacré à l'œuvre des poètes d'al Mahdia) ou de philologie, mais tous sont perdus.
Ibn Rashîq s'inspire des auteurs qui l'ont précédé, comme Ibn Sallâm, Qudama, al 'Amidî et al 'Askarî, mais son analyse reste largement personnelle. Sa *'umda* a été, et demeure aujourd'hui encore, dans une certaine mesure, la principale référence en matière de poètique arabe classique et on continue, au Maghreb, comme en Orient, à l'étudier.
Dans le domaine du récit de voyage (*Rihla*), les auteurs berbères se sont révélés prolifiques. De nombreux textes ont été rédigés, et certains publiés : on citera particulièrement al Ayyachi, écrivain marocain du 16ème siècle, auteur d'un récit de voyage, intitulé *Mâ' al mawâ'îd*, ou, al Wartilanî, auteur algérien du 18ème s, auteur de la fameuse *Rihla al wartilaniyya*, tous deux, récits de voyages à la Mecque. Mais l'ouvrage le plus célèbre, qui a fait date dans la littérature mondiale du voyage, est la *Rihla* d'Ibn Battouta.
Ibn Battuta, dont le nom est Shams al dîn Abu 'Abd Allah Muh'ammad ibn Yusuf, appartient à la tribu berbères des Lawât'a. Il est né en 1304 à Tanger, au Maroc -d'où le nom d'al Tanjî- et il est mort après 1368.
Attiré par les voyages et le désir de découvrir de nouveaux horizons, il prend la route, le jeudi 2 radjab 725 (14 juin 1325) ainsi qu'il le note dans son journal. Il voulait accomplir le pèlerinage, puis visiter l'Orient. C'est huit voyages qu'il va effectuer en près de trente ans. Il fera plusieurs centaines de milliers de kilomètre, visitant l'Afrique, l'Asie, l'Europe. Il séjourna dans plusieurs villes, se mêlant aux populations et poussera jusqu' en Chine, au port de Tsing King d'abord puis à Canton et, enfin, à Pékin. Sa huitième et dernière expédition, qui va durer deux années (de février 1352 à décembre 1353), il la réserve au Sahara. Il traverse le Tenéré, atteint le fleuve Niger, visité le Mali (Bilâd al Sudân), séjourné dans l'Aïr et le Hoggar, au pays des Touaregs.
De retour au Maroc, il s'installe à Fès où il va dicter ses mèmoires à son secrètaire Ibn Juzzay. Il vit encore une

vingtaine d'années mais on n'a pas d'informations sur cette dernière partie de sa vie.
Le journal de voyage, la *Rihla*, est connu depuis longtemps dans la littérature de langue arabe, mais il est surtout réservé au monde musulman oriental. Avec Ibn Battuta, il s'ouvre sur le reste sur les contrées les plus éloignées, voire les moins connues à l'époque. L'ouvrage où il raconte ses voyages, la *Rihla*, est un document saisissant sur les peuples et les cultures de son époque. Il témoigne aussi de la forte personnalité d'un homme qui défendit, certes, ses convictions religieuses de musulman sunnite, mais qui était plein de tolérance pour les autres croyances.
La *Rihla* d'Ibn Battuta, qui décrit tous les aspects de la vie des peuples, du milieu physique au système politique, en passant par la flore, la faune, l'habitat et la cuisine, annonce les grands ouvrages de l'ethnologie moderne.

L'époque moderne et contemporaine

La colonisation francaise, à partir du 19ème siècle, va entraîner non seulement l'adoption de la langue française par des écivains d'origine berbère mais aussi l'introduction de genres nouveaux, comme le roman, la nouvelle ou la pièce de théâtre. Ici aussi, le Maghreb a produit des écrivains de renommée internationale : Mohammed Dib, Mouloud Mammeri, Taos Amrouche (connue aussi pour son œuvre musicologique), Mouloud Feraoun, Mohammed Khayredine… Il faut noter aussi, qu'à côté de la littérature de langue française, des écrivains ont continué à produire des œuvres en langue arabe, comme le Tunisien Abû al Qasîm al-Shabi ou l'Algérien Mohammed Al'Aïd.
C'est après 1945 que les grands écrivains berbères de langue française vont s'affirmer. Pour la Kabylie, ce sera surtout les œuvres de Feraoun et de Mammeri.
Mouloud Feraoun (il s'appelle en réalité Ait Chaabane) est né en 1913 à Tizi Hibel, en Grande Kabylie et il est mort, assassiné par l'Oas, l'organisation terroriste française, le 15 mars 1962 à Alger. Il appartenait à une famille pauvre, mais il a réussi à faire des études primaires et à décrocher une bourse qui va lui permettre d'entrer au collège de Tizi Ouzou (1928), puis

d'accéder à l'Ecole Normale de Bouzaréah, à Alger. Il est nommé instituteur dans son village natal, puis directeur de cours complémentaire à Fort National (1952-57). C'est en 1934 que Feraoun s'est essayé à l'écriture, en composant son premier roman, *Le fils du pauvre*. Ce chef-d'œuvre de la littérature algérienne, rédigé sur un humble cahier d'écolier, est tenu secret pendant onze ans! L'auteur y raconte, dans un style à peine romancé, sa vie. Publié en 1950, à compte d'auteur, aux Cahiers du Nouvel Humanisme, le roman connaît immédiatement un grand succès. Le tirage, fixé à mille exemplaires, s'épuise vite et le livre, salué par la critique, obtient le grand prix de la ville d'Alger. Ce succès encourage Feraoun. Il correspond avec Albert Camus et, en 1953, il publie, aux Editions du Seuil, *La terre et le sang* qui obtient le prix populiste. Les éditions du Seuil republient *Le fils du pauvre*. La même année, il publie un troisième roman, *Les chemins qui montent*. Selon Feraoun, les trois ouvrages forment une sorte de trilogie, décrivant la situation des Algériens et annonçant les grands changements de la guerre.

Les événements de 1954 le surprennent mais, très vite, il se rend compte qu'il s'agit d'une véritable révolution qui allait entraîner de grands bouleversements. Il décide alors de tenir un journal et d'y consigner, non seulement les faits importants mais aussi ses réflexions sur les événements. Il était déchiré entre sa culture et ses amitiés françaises et son enracinement algérien mais il n'hésita pas à opter pour les revendications nationalistes : «*Car, enfin, ce pays s'appelle bien l'Algérie et ses habitants les algériens. Pourquoi tourner autour de l'évidence ? Etes-vous Algériens mes amis, votre place est à côté de ceux qui luttent. Dites aux français que le pays n'est pas à eux, qu'ils s'en sont emparé par la force. Tout le reste est mensonge, mauvaise foi »* (Journal, 3 février 1956)

En 1957, il est affecté à la direction de l'école Nador, au Clos Salembier, un quartier populaire d'Alger. En 1960, il est nommé inspecteur des services sociaux à El Biar. La même année paraîssait, aux Editions de Minuit, *Les Poèmes de Si Mohand*. Le 15 mars 1962, à quatre jours du cessez-le-feu et à quatre mois de l'indépendance, il est assassiné, ainsi que cinq de ses collègues, par un commando de l'Organisation armée secrète (OAS), l'organisation extrémiste des Français d'Algérie.

Son journal est publié quelques temps après, à titre posthume. En 1968, Emmanuel Roblès réunit *Les lettres à ses amis* et les publia et, en 1972, les Editions du Seuil font paraître *L'anniversaire*, roman inachevé, commencé en 1959.
Il faut citer aussi pour la Kabylie, les Amarouche, Jean et Marguerite-Taos. Jean est connu pour ses *Chants berbères* de Kabylie. Taos Amrouche est connu comme interprète, avec une œuvre musicale enregistrée qui comprend plusieurs titres. Comme écrivain, Taos Amrouche a été la première femme algérienne à publier, en 1947, un roman, *Jacinthe noire*. Son deuxième roman, *Rue des tambourins* (1969) et le troisième, *L'amant imaginaire* (1975) sont largement autobiographiques. Un quatrième roman, *Solitude ma mère*, a été publié, à titre posthume, en 1995. Son œuvre maîtresse, *Le grain magique* (1966) est un recueil de contes et de poèmes qu'elle tenait de sa mère.
Mouloud Mammeri passe aujourd'hui, en Algérie, comme au Maghreb, pour être le chantre de la langue et de la culture berbère. Né en 1913, il fait ses études dans son village natal, puis à Rabat, à Alger et à Paris. Durant la seconde guerre mondiale, il est mobilisé et participe aux campagnes d'Italie, de France et d'Allemagne. A la fin de la guerre, il prépare à Paris le concours de professorat de Lettres puis rentre en Algérie (1947) et exerce à Médéa avant d'être affecté à Alger, au lycée de Ben Aknoun. Il participe à la guerre de libération nationale algérienne sous le nom de Si Bouakaz. C'est lui qui a rédigé, entre autre, le rapport adressé à l'ONU, sur la question algérienne. Recherché par la police française, il doit quitter le pays et se réfugier au Maroc, jusqu'à l'indépendance. De retour en Algérie, il enseigne à l'université. La chaine de berbère est supprimée depuis 1962, mais en 1965, le ministre de l'Education nationale du président Boumédienne, qui venait de prendre le pouvoir, lui confie un cours de berbère, au sein de la section d'ethnologie, cours qui allait disparaître quelques années après avec la réforme de l'Enseignement supérieur. Il ne forme pas moins, au cours de ces années, de nombreux étudiants, notamment Kabyles, dont certains allaient se spécialiser dans le domaine berbère.
En 1969, il est nommé directeur du Centre de Recherches Anthropoligiques Préhistoriques et Ethnographiques (CRAPE).

Mammeri va déployer toute son énergie pour revaloriser le domaine des études berbères ainsi que la culture algérienne en général. Il développe aussi la recherche en matière d'anthropologie, en lançant des projets consacrés à la littérature orale, la sociologie, l'ethnomusicologie… Il s'implique lui-même sur le terrain, en se déplaçant au Sahara, en recueillant auprès de populations berbérophones, notamment zénètes, des matériaux précieux pour l'étude de cultures jusque là négligées. Les autorités lui reprocheront de trop s'intéresser aux traditions et à la culture orale. Ces critiques s'inscrivaient dans la ligne idéologique du pouvoir d'alors qui, sous prétexte qu'elle avait été utilisée par le système colonial pour asseoir sa domination, condamnait l'ethnologie. L'expérience est brusquement arrêtée à la fin 1978 : Mammeri est mis à la retraite et un autre directeur est nommé à sa place.

Cette mise à l'écart à peine déguisée n'arrête pas les activités de Mammeri qui, au cours de la décennie qui lui restait à vivre, allait composer, pas moins de quatre ouvrages de littérature et de linguistique berbères, ainsi que des recueils de contes, des nouvelles, des récits et plusieurs articles.

Au printemps 1980, les autorités lui interdisent de donner à Tizi Ouzou, au cœur même de la Kabylie, une conférence sur la poésie kabyle : cet événement déclenche la colère de la population qui voit dans cette décision une énième agression contre la langue et la culture berbères. Des manifestations sont organisées et, pour la première fois depuis l'indépendance, les Kabyles revendiquent ouvertement la reconnaissance de leur langue. Le mouvement s'étend à toute la Kabylie qui connait plusieurs jours d'émeutes. Ces événements, connus sous le nom de printemps berbère, *tafsut imaziyen*, devaient radicaliser la revendication berbère et arracher, au cours des deux décennies qui vont suivre, des concessions importantes, dont l'introduction du berbère dans le système éducatif et sa reconnaissance comme langue nationale.

Le 25 février 1989, alors qu'il revenait d'un colloque à Oujda, au Maroc, il trouve la mort dans un accident de la circulation. La Kabylie toute entière le pleure et lui organise des funérailles grandioses, dans son village natal. Il allait devenir, notamment

pour les jeunes générations qui le découvraient, le défenseur de la langue berbère et le promoteur de son enseignement.

Figure emblématique de la berbérite, Mammeri est aussi un grand écrivain qui a marqué profondément la littérature maghrébine, qu'elle soit d'expression française ou berbère. Son œuvre en langue française, comporte des romans : *La colline oubliée*, publié en 1952 (et porté, il y a quelques années, à l'écran, dans une version kabyle), *Le sommeil du juste* (1955), *L'opium et le bâton* (1965), *La traversée* (1982), *Le banquet*, précédé d'un dossier sur *La mort absurde des Aztèques* (1973); une pièce de théâtre, *Le Foehn* (1982), des recueils de contes kabyles, *Machaho* et *Tellem chaho* (1980) ; une étude d'ethnologie berbère, *L'ahellil du Gourar* (1985) des nouvelles pubiées dans diverses revues etc. Quant aux articles qu'il a publié, sur la littérature, la culture ou la société, ils ont été réunis, en 1991, dans un ouvrage publié par l'association culturelle et scientifique Tala, à Alger, sous le titre *Culture savante, culture vécue, études, 1938-1989*.

L'œuvre en berbère comprend principalement des recueils de textes : *Les isefra*, poémes de Si Mohand Ou Mhand, 1969, avec traduction française, *Poèmes kabyles anciens* (1980), avec traduction également, *Yenna-yas Ccix Muḥend, Cheikh Mohand a dit* (1989), en version berbère uniquement. L'œuvre linguistique comprend un *Lexique français-touareg*, composé en collaboration avec J.M. Cortade (1967), une grammaire berbère (dialecte kabyle), *Tajerrumt n tmaziɣt*, (1976), premier ouvrage du genre, rédigé entièrement en berbère, et, en collaboration avec ses étudiants, un lexique néologique, *Amawal* (1980), dans lequel devaient puiser et continuent de puiser de nombreux auteurs, journalistes, enseignants, animateurs de la radio etc. Le cours de berbère donné à l'université d'Alger, en 1969, a été publié en 1986 sous le titre: *Précis de grammaire berbère (kabyle)*.

Un autre chantre de la langue et de la culture berbère en Algérie est Kateb Yacine. Né à Constantine, en 1929, il était issu de la tribu maraboutique des kbeltiya, une tribu berbère arabisée, localisée dans l'est algérien. Destructurée par les Français, celle-ci s'est éparpillée : la famille de Kateb fait partie des membres qui s'étaient installés dans les villes.

Après les études primaires, Kateb entre comme boursier au collège de Sétif. Il est surpris par les événements du 8 mai 1945. Comme il a participé aux manifestations, il est arrêté, malmené puis interné près de deux mois. Son séjour en prison lui a donné la mesure des aspirations de son peuple à l'indépendance : il allait, à son tour, se lancer dans le combat et mettre toute son énergie et sa plume au service de la cause nationale.

En 1947, il effectue son premier voyage en France, ce qui lui permet de faire connaissance avec des milieux politiques de l'émigration algérienne. De retour à Alger, il se fait recruter par le quotidien *Alger-Républicain* et rédigea, en compagnie de Mohammed Dib, la page littéraire. Le journal, d'obédience communiste, lui confie aussi des éditoriaux, des reportages et des articles de politique étrangère, notamment sur la guerre du Vietnam que Kateb dénonce avec rigueur. Ses enquêtes le mènent à la Mecque, au Soudan et en Union Soviétique. C'est à cette époque qu'il commença à écrire *Nedjma*. Il s'inscrit au Parti Communiste Algérien (PCA) mais son adhésion ne dure guère longtemps. Il ne supportait pas la discipline rigoureuse du parti et il a fini même par quitter la rédaction du journal. A la mort de son père, en 1950, il décide de retourner travailler en France. Il se fait recruter comme docker et collabore à quelques journaux. Grâce à ses amis de la revue *Esprit* et des Editions du Seuil, il parvint à achever *Le cadavre encerclé*, publié dans *Esprit*, en décembre 1954 et en janvier 1955 et *Nedjma* qui allait paraître en juillet 1956. Les deux œuvres expriment la quête d'identité du peuple algérien ainsi que la lutte pour l'indépendance. *Nedjma* surtout est accueilli comme un événement littéraire par la critique : l'ouvrage devait avoir un grand retentissement en France et dans le monde et faire de Kateb Yacine l'un des plus grands écrivains du Maghreb.

Après l'indépendance, Kateb rentre en Algérie, il reprend ses activités artistiques, animant un festival de poèsie au théâtre de Annaba. Mais très vite, il entre en opposition avec les autorités. On lui refuse de jouer ses pièces en arabe dialectal et en berbère et on l'empêche de s'exprimer sur les problèmes de la société algérienne. Il s'exile de nouveau. Mais l'amour du pays étant plus fort, il retourne en Algérie en 1970 pour se

consacrer à la rédaction et à la mise en scène de pièces en arabe dialectal. Kateb Yacine est mort à Grenoble, en 1989
Ecrivain de renom, chantre de la Révolution et de l'indépendance, Kateb Yacine a été également un défenseur de la langue berbère qu'il considérait comme l'un des fondements de la culture algérienne.
L'œuvre comprend plusieurs ouvrages : des romans, *Nedjma* (1956), *Le polygone étoilé* (1966), des recueils de poèsie, *Soliloques* (1946), *Poème de l'Algérie apprivoisée* (1948) *Cent milles vierges* (1956) etc. ainsi que plusieurs pièces de théâtre : *Le cadavre encerclé* (1953), *Le cercle de représailles* (avec *Le cadavre encerclé, La poudre d'intelligence et Les Ancêtres redoublent de férocité,* 1959), *L'homme aux sandales de caoutchouc* (1970), *La guerre de 2000 ans* (1974) etc.
Des écrivains marocains de langue française, Mohammed Khaïr-eddine est, assurément, le plus connu. Il est né en 1941 à Tafrawt, au sud du Maroc mais c'est à Casablanca, où son père était commerçant, qu'il a passé sa jeunesse. Certes, Casablanca offrait plus de possibilités pour un jeune homme que son village berbère, mais il devait vivre cet «exil» comme un arrachement et le souvenir des paysages du pays natal allait hanter son imaginaire toute sa vie et transparaître dans son œuvre.
Il a commencé à écrire dès l'adolescence, notamment des poèmes, et, en 1963, il a lancé avec Mostefa Nissabouri, le manifeste *Poèsie toute*, un mouvement engagé qui prônait la «guerilla linguistique». Il a publié lui même des nouvelles et un recueil de poèsie (*Nausée noire*, 1964) et a participé, avec Abdellatif Laabi, à la fondation de la revue *Souffle* qui a fait connaître de nombreux poètes marocains et maghrébins. Mais ses prises de positions, irritent les pouvoirs publics et, pour ne pas être arrêté, Kharyredine doit s'exile en France où il va vivre de 1965 à 1979. Ses conditions matérielles ont souvent été précaires mais elles ne l'empêchent pas de produire une œuvre littéraire abondante. Il a publié de nombreux textes dans des revues parisiennes telles *Les Lettres Nouvelles, Les Temps modernes* et *Présence africaine.* En 1967, il fait paraître sa première œuvre marquante : *Agadir*, à la fois reportage, roman et long poème, où il est question du séisme de 1960 mais aussi de tous les séismes qui secouaient, à l'époque, le Maroc :

tyrannie et corruption des gouvernants, crise d'identité, incapacité des traditions à exorciser la peur et à rétablir l'ordre.
La violence du style et du verbe se retrouve dans les œuvres suivantes : *Corps négatif*, suivi d'*Histoire d'un Bon Dieu* (1968), *Moi, l'aigre* (1970), *Le déterreur* (1973), *Une odeur de mantèque* (1976), *Une vie, un rêve, un peuple toujours errants* (1978).
Il a publié parallélement quelques recueils de poèsie : *Soleil arachnide* (1969) et *Ce Maroc !* (1975) où on retrouve le thème de l'être souffrant, bafoué dans ses sentiments et sa dignité, mais aussi l'amour de la terre maternelle, cette terre «sudique» qui le rattache à ses racines berbères. D'ailleurs, l'attirance du pays natal est telle qu'en 1979, il décide de rentrer au Maroc. Pour célébrer les retrouvailles avec la terre natale, il publie un recueil de poèmes, *Résurrection des fleurs sauvages (*1981) ainsi qu'un récit inspiré de la légende d'un bandit d'honneur, *Légende et vie d'Agouchiche*. Mais déjà, le désir de repartir le reprenait et, en 1989, il se retrouve de nouveau en France. Sa dernière œuvre, *Mémorial*, est un recueil de poèsie, publié en 1992. Il meurt prématurément en 1995.

Littérature kabyle

Proverbe, énigme, conte, récit bref

AVANT-PROPOS

Ce document est une introduction à la littérature kabyle. Il est suivi d'un recueil de textes qui se propose de fournir au lecteur, berbérophone et autre, un large éventail de textes, non seulement pour l'apprentissage de la langue mais aussi pour la connaissance de la culture et de la civilisation berbères. Il s'agit en quelque sorte d'une entrée dans la littérature par le document : entrée vivante et vécue qui ne pourra que compléter avantageusement les études savantes, beaucoup plus tournées vers la théorie ou l'analyse.

Nous avions prévu un vaste ouvrage qui embrasserait différents genres littéraires : le conte, la légende, le proverbe, l'énigme, la poésie, et pour les genres introduits récemment, le roman et la pièce de théâtre. Il était prévu également une présentation de chaque genre ainsi que des canevas d'exploitation pour l'école et une bibliographie destinée au lecteur intéressé par les genres et les œuvres marquantes de la littérature écrite (ou transcrite) qui s'y rattachent. L'ampleur de la tâche nous a contraint de fragmenter l'ouvrage en parties, réservée chacun à un ou deux genres.

La première partie est consacrée au proverbe, *lemtel* en kabyle et dans d'autres dialectes berbères, *anzi* dans la langue moderne, d'un mot touareg, *anhi*, de même sens.

La deuxième partie est consacrée à l'énigme *timseɛreqt*, *tamsefrut*… et au récit bref *taqsiṭ*, la troisième au conte *tamacahut*. Nous exposons les caractéristiques de chaque genre, avant de proposer au lecteur, un éventail de textes, issus d'un relevé personnel, notés d'abord en kabyle, puis traduits en français. Une traduction du corpus est prévue, en arabe, pour les lecteurs arabophones.

Dans le souci de servir la pédagogie de la langue berbère, nous avons prévu des canevas d'exploitation en classe. Enfin, une bibliographie, pour chaque genre, est donnée, pour servir de guide à tous ceux, enseignants, élèves ou lecteur curieux, qui voudraient approfondir leur information ou entreprendre des recherches sur les genres.

Le corpus -inédit- a été recueilli par nos soins chez les *At Waylis* de la vallée de la Soummam (wilaya de Béjaïa).

~ 1 ~

Le proverbe

Anzi

Introduction

Le proverbe est certainement le genre littéraire le plus ancien de l'humanité. Les Assyro-babyloniens prisaient les proverbes et nous ont laissé des recueils où ils notent, souvent avec beaucoup d'ironie mais aussi de bon sens, leurs observations sur la vie quotidienne.
L'Egypte antique excellait dans ce que l'on appelait les «sagesses», recueils d'enseignement, le plus souvent écrits pour un fils ou un disciple mais s'adressant aussi au commun des mortels, regorgeant de conseils et de maximes.
La Bible comporte des livres de la sagesse dont un *Livre des proverbes* qui regroupe, sous la forme de courtes sentences, la sagesse des prophètes. En fait, ce livre s'inspire largement des sagesses égyptiennes, notamment la *Sagesse d'Amenemopé* dont il copie à la fois la forme et le fond.
La Chine, l'Inde, le Japon ont également leurs vieux recueils de proverbes et de maximes, condensés de la sagesse populaire et reflets de l'expérience des hommes.
Les œuvres grecques et romaines sont émaillées de proverbes. Ces dernières, comme c'est le cas dans les œuvres attribuées à Esope, sont rattachées à d'autres genres littéraires, notamment la fable : le récit finit souvent par une formule qui résume l'histoire et énonce une moralité. La littérature savante, recueils d'art oratoire ou œuvres philosophiques, reprend les proverbes populaires, souvent en les remodelant, pour illustrer des idées ou des morales.
Les auteurs européens du Moyen âge vont aussi user (et très souvent abuser) dans le même sens du proverbe, mêlant, comme c'est le cas, chez Rabelais par exemple, les proverbes populaires et les proverbes fabriqués de toutes pièces par les auteurs.
Dans la littérature arabe, le mot *mathal* (voir plus loin l'origine de ce terme, emprunté par le kabyle) désigne aussi bien le proverbe que la locution proverbiale, le dicton, le gnome, la

maxime, la sentence, bref tout ce qui comporte une *ḥikma*, c'est à dire une morale ou une sagesse. Le *mathal* a d'abord été un genre oral avant d'intéresser les littérateurs et d'être consigné dans des ouvrages. Le plus ancien recueil est le *Kitâb al amthal* d'Abû 'Ubayd (9ème siècle) qui recense près de 1400 proverbes, de la période préislamique à la période abbasside. Ce recensement va s'enrichir au cours des siècles, au contact des autres pays musulmans qui, eux aussi, possèdent, dans leurs langues, leurs recueils de proverbes.
Le proverbe a dû tenir une place importante chez les Berbères mais il faut attendre l'époque moderne pour voir imprimer des recueils : c'est dire qu'un grand nombre de proverbes a été perdu et que ce qui a été publié n'épuise certainement pas ce qui reste encore.
Si dans les cultures occidentales modernes, le proverbe est parfois dénoncé comme le résidus d'une pensée archaïque, voire réactionnaire -c'est, en effet, l'une des caractéristiques du proverbe de communiquer des morales et de perpétuer des modes de pensée anciens- dans les pays où l'emprise de la culture orale est demeurée forte, le proverbe est un mode d'expression encore vivant : expression, par des formules brèves et souvent imagées, de la sagesse populaire et du sens commun mais aussi des expériences accumulées au cours des siècles.
Mais dans ces sociétés aussi, on note depuis un certain temps, un recul du proverbe. C'est le cas de la Kabylie où l'évolution sociale s'est souvent accompagnée d'une dépréciation de la culture traditionnelle : les jeunes générations, auxquelles l'école a inculqué des modes de pensées nouveaux, basés sur une culture écrite importée et qui s'expriment dans d'autres langues et avec d'autres références, se désintéressent des modes d'expressions traditionnels. La revendication berbère a quelque peu remis à l'honneur la culture traditionnelle mais les influences externes et les modes d'expression qui s'y rattachent sont trop forts pour être efficacement contrecarrés. Et puis, il faut reconnaître que la culture traditionnelle ne s'est pas suffisamment renouvelée pour répondre aux besoins des usagers.
Ce recueil a pour point de départ une collecte personnelle, réalisée aux *At Waylis*, dans la vallée de la Soummam, au cours

des années 1995-2000. Nous l'avons complétée par des proverbes de Grande Kabylie, relevés dans des recueils ou des ouvrages disponibles que nous signalons. Il faut dire qu'en dépit de divergences phonétiques et, plus rarement lexicales, les proverbes -fruit d'une longue tradition commune- sont les mêmes d'un point de la Kabylie à un autre.

Les aspects du proverbe kabyle

- Définition du proverbe

Le mot *anzi*, pour désigner le proverbe, est d'introduction récente en kabyle : il provient du touareg *anhi*, pluriel *anhan*, mot que l'on peut rattacher à une racine berbère commune NZY qui a le sens général de «venir avant» : de cette racine dérivent, par exemple, en kabyle, *enzu* «aborder en premier, venir en premier» et *amenzu* «premier». C'est exactement la même étymologie que le latin *proverbium*, littéralement «avant la parole», c'est à dire qui précède le discours.

Le kabyle, comme la plupart des dialectes berbères, emploie pour désigner le proverbe, le mot *lemtel*, pluriel *lemtul*, qui provient de l'arabe *mathal*. Ce mot dérive d'une racine *M TH L* qui comporte les idées de similitude, d'égalité et d'équivalence. L'idée d'équivalence se retrouve, en effet, dans la définition même que les auteurs arabes donnent du *mathal* : c'est un propos qui met en rapport, qui compare des situations que l'ont considère comme comparables. En plus de la comparaison, le proverbe doit satisfaire à deux autres conditions :

- La concision : c'est un propos généralement bref.
- L'usage qu'on en fait dans le discours : c'est un ensemble de signes linguistiques, véhicule de significations.

Un discours voilé

Beaucoup de proverbes peuvent fonctionner au plan de la dénotation, c'est à dire qu'ils sont immédiatement compréhensibles, ne nécessitant aucune explicitation. Ainsi :

Ma tbeddeḍ, medden akk inek, ma teɣliḍ, ḥedd ur k-yessin
Si tu es debout tout le monde marche avec toi, mais si tu viens à tomber, personne ne te connaît plus

ou :

Win yegnen di trakna yini-as ccetwa teḥma
Celui qui dort dans un tapis de haute lice a toujours le loisir de dire que l'hiver est bien chaud

Mais ce n'est qu'une apparence parce que le proverbe procède par implication : son contenu sémantique conduit le lecteur à comprendre qu'il y a, en plus du sens apparent, un autre sens à appréhender, sens qui n'apparaît pas tout de suite mais qui découle de ce qui a été dit. Ainsi, le premier proverbe veut dire que l'on cherche toujours à profiter de la position élevée de quelqu'un mais que dès qu'il tombe dans la disgrâce, on fait semblant de ne plus le connaître. Le deuxième fait référence à celui qui parle en méconnaissance de cause.
Avec le proverbe, il devient aisé de faire entendre des choses, de faire passer des idées qu'il est difficile de communiquer directement, à cause des tabous sociaux ou des règles de bienséance.
L'expression kabyle, *ihedder s lmetul*, «il s'exprime par proverbe», met en relief cette faculté du proverbe auquel on reproche parfois, à cause de cela, son inintelligibilité, voire sa duplicité. Il s'oppose au discours clair, direct, ne comportant aucun détour, donc franc et sincère, même s'il n'énonce pas toujours des vérités bonnes à connaître. Et n'est-ce pas le proverbe lui-même qui le dit :

Menyif tidet yesseqraḥen wala lekdeb yessefraḥen
Mieux vaut une vérité qui fait mal qu'un mensonge qui réjouit

Expression de la sagesse

Mais en dépit de cette duplicité qu'il peut receler, le proverbe reste l'expression d'une sagesse, déterminée par les expériences des générations passées : en kabyle, on fait souvent procéder les

proverbes de la formule *amek qqaren* «comme on dit» ou *amek qqaren, at zzman,* «comme disaient les Anciens. On lie parfois les expériences consignées dans les proverbes à des personnages ou à des faits précis mais ces expériences sont toujours étendues à tous les cas analogues qui se présentent. La sagesse d'un proverbe n'est pas toujours à interpréter dans le sens d'une moralité, c'est à dire d'une bonne conduite, ou ce que la société considère comme une bonne conduite, mais dans celui, plus général, d'une expérience, d'un savoir que l'on utilise dans les circonstances qu'il faut, utilisation qui n'est pas toujours conforme à la morale. Ainsi le proverbe suivant :

A win ijebbden amrar, ixf-is ata da yur-i
Ô toi qui tire la corde, c'est moi qui en tiens le bout

est toujours dit pour menacer de vengeance une personne qui, sur le moment, possède un avantage ou une suprématie, mais qui ne tardera pas à perdre cet avantage : l'idée de représailles, généralement considérée comme contraire aux valeurs de générosité et de pardon, prônées par exemple par la religion, est revendiquée comme un mode d'action et surtout de pression sur les autres.

Un type de discours particulier

Le proverbe ne saurait être reconnu proverbe si les mots qui le composent ne se présentent sous une forme précise : comme le *paroémia* des Grecs, il est une «mise en forme», une «manière d'être» qui le distingue des autres propos du langage : c'est, par exemple, l'insertion d'une ou plusieurs rimes, c'est l'usage de formules syntaxiques ou d'un vocabulaire archaïque, c'est encore l'usage de figures de styles comme la comparaison ou la métaphore, de rapprochements inattendus…
Une définition du proverbe kabyle, et d'une façon générale du proverbe berbère, retiendra principalement les traits suivants :
1- Propos court (à l'exception de certains proverbes qui font parler des personnages qui peuvent alors énoncer plusieurs vérités à la fois).
2- Mise en forme stéréotypée qui permet de reconnaître immédiatement qu'il s'agit d'un proverbe.

3- Expression d'une expérience que l'on élargit à toutes les situations analogues.
4- Expression d'une règle énoncée, soit pour stigmatiser un comportement, soit pour le guider.

Les couches diachroniques du proverbe kabyle

Les périodes du proverbe

La société kabyle est, comme la quasi-totalité des sociétés berbères, une société à tradition orale où les productions littéraires, faute d'être fixées par la graphie, sont confiées à la mémoire. Certes, l'usage d'un texte, surtout quand il est fréquent, comme c'est le cas pour le proverbe, lui assure une certaine conservation mais c'est une conservation qui n'est pas exempte de modifications, voire d'altérations. Le vocabulaire, sous l'influence des emprunts par exemple, peut changer et des structures syntaxiques, devenues trop archaïques, sont abandonnées. Cependant, il reste suffisamment d'indices linguistiques -formels et sémantiques- pour proposer une datation, du moins déterminer des couches diachroniques, pour le proverbe kabyle.

1- Couche ancienne

Les proverbes de la couche la plus ancienne doivent se perdre dans la nuit des temps. On ne les conserve sans doute pas dans leur forme originelle mais leur contenu est resté inchangé à travers les siècles. On les reconnaît principalement aux archaïsmes qu'ils contiennent au niveau du lexique et de la morphologie (nom sans préfixe d'Etat par exemple) mais surtout aux valeurs qu'ils véhiculent : valeurs paysannes, principalement marquées par le sens de l'honneur et la solidarité. Les références sociales, comme la grande famille élargie ou la fraternité consanguine, ne sont plus celles d'aujourd'hui mais les proverbes demeurent parce que les valeurs qu'ils exposent sont générales et donc généralisables à un grand nombre de situations. C'est le cas des «valeurs sociales» telle la solidarité, l'assistance aux démunis, la

camaraderie, ou les «valeurs morales» : l'honnêteté, la franchise, la bonté, la générosité, l'équité.
Il y a aussi l'attachement à la terre, la mère nourricière, source de richesse et de dignité, symbole de fécondité et de régénération. Dans la symbolique berbère, elle enfante les êtres (*nekker-d seg wakal* «nous provenons de la terre»), les nourrit et, à leur mort, les reçoit de nouveau dans son sein (*ad nuyal yer wakal* «nous retournons vers la terre»).
Dans la couche ancienne, figurent aussi les proverbes qui font référence à l'environnement : montagnes, cours d'eau, plantes, animaux…
Enfin, il y a les vieilles formules sapientielles (*awal uzemni* «les dits du sage»), véhicules de l'enseignement moral traditionnel (voir aussi thématique).
Au plan formel, les proverbes de cette période se caractérisent par des structures morphologiques et syntaxiques archaïques, comme les noms sans préfixe d'état ou des formules stéréotypées du genre : *menyif* ou *tif* «il vaut mieux, vaut mieux» et un vocabulaire tombé en désuétude (voir «la langue du proverbe»).

2- Couche moyenne

C'est celle qui date probablement de l'islamisation. Elle est marquée par des références à la religion musulmane et à ses préceptes et elle comporte une proportion plus ou moins élevée de vocabulaire arabe.
La morale et la philosophie enseignées sont celles de l'Islam : unicité, transcendance et supériorité absolues de Dieu, charité, récompense des bonnes actions et châtiment des mauvaises, devoirs à l'égard des proches etc.
Exemples :

Yenna-yas : win ur nezmir i leqḍa-s, yerwel seg lqaɛa-s !
(Dieu) a dit que celui qui ne veut pas subir sa Loi,
qu'il quitte sa terre !

Yetteldi Ṛebbi tiwwura, mebla tisura
Dieu ouvre les portes sans (utiliser) de clés

Iɛeffu iɣeffer i win yeccḍen iwexxer
(Dieu) pardonne et remet les péchés de celui qui a fauté puis fait retour (à lui)

3-couche plus ou moins récente

On peut y classer tous les proverbes qui mettent l'accent sur la dissolution des mœurs, la dislocation des rapports sociaux et familiaux, l'évolution négative de la société. Là aussi, des mots d'origine étrangère permettent de reconnaître les proverbes.
Exemples :

Yewwet-iyi urumi, ccektaɣ i gma-s
Le Français (ou le chrétien) m'a frappé, je me suis plaint à son frère

Keččč d lmir, nekk d lmir, mkul wa anda yettdemmir
Tu es maire, je suis maire, chacun pousse de son côté
(Le mot *lmir*, provenant du français *maire*, mais il peut s'agir aussi d'un emprunt arabe, issu de *amir*, chef, commandant)

Yir aɛbar, deg yir karṭuc, yir awal deg yir qemmuc
Mauvais coup de feu provenant d'une mauvaise cartouche, mauvais propos provenant d'une mauvaise bouche
(Le mot *karṭuc* emprunté au français *cartouche*)

Les référents du proverbe kabyle

Référents historiques et spatiaux

Enoncé d'une vérité générale, le proverbe est, en principe, dépouillé de toute contingence de temps et d'espace : son propre est d'être valable en tout temps et en tout lieu, puisqu'il est fondé sur le bon sens pratique et la morale universelle. Même quand le proverbe est inspiré par un fait véridique, il perd toujours sa dimension historique pour devenir l'exemple sur lequel se construit une vérité générale.
Ainsi, dans :

Axerraz yenya mmi-s
Le cellier a tué son fils

on ne sait de quel cellier il s'agit, ni quand ou comment il a tué son fils. C'est tout juste si on évoque l'histoire d'un cellier maladroit qui a piqué mortellement son fils qui se trouvait à ses côtés. Le plus important reste la leçon et on citera le proverbe pour demander à ceux qui manipulent des instruments dangereux de faire attention à leurs gestes.
Des noms sont cités mais on ne sait pas s'ils correspondent à des personnages qui ont existé. C'est les cas de Ɛli n Weɛli et de Waɛmara qui apparaissent dans le proverbe suivant :

A nnger-ik a Ɛli n Weɛli ma ad teddudִ d Weɛmara
Pauvre de toi, Ali fils de Waâli, peux-tu aller avec Waâmara

pour parler d'un adversaire trop fort pour qu'on prétende se mesurer à lui. En tout cas, beaucoup de noms sont choisis pour la rime, comme c'est le cas de Buzid, dans :

I wacu-t Buzid ? I waman d yiẓid !
A quoi sert Bouzid ? A transporter l'eau et le grain au moulin !

Il y a aussi des noms plaisants comme ce Bezzi, symbole de la bêtise et de l'ingratitude :

Yečča Beẓẓi, yerẓa qessul
Bezzi a mangé puis a cassé l'assiette

Certains proverbes accompagnent des fables. C'est le cas de tous ceux qui mettent en scène le chacal, prototype du personnage rusé et porté à faire le mal. Les propos qui lui sont attribués tournent souvent autour de la ruse et de la tromperie mais ils ont aussi du bon sens, comme l'exige après tout le proverbe. C'est le cas quand il déclare :

Tkellxeḍ-iyi abrid, inɛel baba-k !
ma tkellxeḍ-iyi wis sin inɛel baba !
Tu m'as trompé une fois, que ton père soit maudit ! Mais si tu me trompes une seconde fois, que mon père à moi soit maudit !

Autrement dit, si on ne sait pas tirer des leçons des expériences du passé, on mérite le sort que l'adversaire fait.
Certains proverbes s'accompagnent de courts récits, venus sans doute après coup, pour illustrer la moralité. Ainsi :

A Faḍma ɛass axxam, ay axxam ɛass Faḍma
Fadhma, garde la maison, maison garde Fadhma

est rapporté à une jeune fille niaise à laquelle ses parents ont laissé la garde de leur maison. Quand ils reviennent, ils trouvent tout sens dessus dessous. Désormais, en partant, ils prononcent la formule du proverbe, sous-entendant qu'ils ne font pas confiance à leur fille. *Axxam*, maison au sens propre, renvoie ici aux gardiens invisibles du foyer.
Des noms de lieux ou de tribus apparaissent parfois mais ils ne sont pas pris comme éléments de narration. Souvent on ne les cite que pour les caractéristiques ou les stéréotypes qui les accompagnent. Ainsi, ce proverbe connu dans toute la Kabylie :

Agawa yecbeḥ, fiḥel ma ikeḥḥel !
L'Agawa (de la tribu des Igawawen dans le Djurdjura) est naturellement beau, inutile qu'il se farde les yeux !

pour parler d'une personne qui n'a pas besoin d'artifice pour se mettre en valeur. Les Igawawen eux-même emploient ce proverbe pour se flatter. Les *At Waylis*, eux, s'encensent avec ce proverbe :

Ulac aɛeggun deg At Waylis
Il n'y a pas d'idiot chez les *At Waylis*

proverbe également cité pour mettre en garde contre toute tentative d'utiliser la naïveté, voire la délibilité, pour dégager sa responsabilité.
Un événement ou un personnage se rattache parfois à un lieu mais on ne dispose d'informations que ce que le proverbe laisse entendre. C'est le cas de ce malade d'*At bu Rraj* une tribu de la vallée de la Soummam, évoqué dans ce proverbe :

Amuḍin n At bu Rraj, yeččan sebɛa tbuɛjajin !
Tel le malade des *At Bu Rraj* qui a mangé sept crêpes !

pris comme exemple de malade imaginaire. Dans un autre proverbe, on cite la ville de Seddouk, toujours dans la vallée de la Soummam :

Iruḥ yer Sedduq ad yezzenz taxsayt
Il est allé à Seddouk pour vendre des citrouilles

Ici, il s'agit de vilipender la bêtise de ce marchand : Seddouk est connue, dans toute la Kabylie pour être le pays de la citrouille !
Dans quelques rares cas, on peut tirer de maigres informations historiques du proverbe. L'exemple le plus connu est celui relatif à Bordj Ménaïel, sur la route d'Alger à Tizi Ouzou :

Amzun d Burǧ Mnayel, sufella yecbeḥ yerqem,
daxel yeččur d zzwayel
Comme Bordj Ménaïel, beau à l'extérieur, dedans plein de bêtes de somme

La vérité énoncée ici est qu'il ne faut pas se fier aux apparences mais on apprend par la même occasion que Bordj Ménaïel était un relais à chevaux, le proverbe faisant sans doute allusion à la période turque. Ce proverbe éclaire aussi le toponyme : Bordj Ménaïel doit être lu : *lberǧ n yimnayen*, le fort aux cavaliers, Ménaïel étant la déformation arabe du berbère *imnayen* «cavaliers» et non, comme on le soutient parfois, le bordj d'une certaine *Umm Naïel*, mère Naïel !

Environnement naturel

Si les noms de lieux sont rares, les références à l'environnement sont nombreuses. La flore est celle de la kabylie : montagne, plaine, rivières…
Le bestiaire comporte des animaux domestiques, comme la vache, le bœuf, l'âne, le chien, le chat ou sauvages, comme le lion, le chacal, le serpent. Tous ces animaux sont cités pour illustrer des morales, en rapport avec les qualités ou les défauts qu'on leur attribue : le bœuf travailleur acharné, est la victime

de l'ingratitude humaine, l'âne, le souffre-douleur, est celui sur qui on passe sa colère quand on ne peut s'attaquer à un adversaire plus fort, quant au chacal, le rusé parmi les rusés, il symbolise l'égoïsme et la méchanceté.

Référents sociaux

Le proverbe réfère de façon constante à la société traditionnelle kabyle, avec son organisation sociale et familiale. La famille est la famille élargie, avec ses principes d'unité et de solidarité mais aussi les tensions entre ses membres, à cause principalement des questions d'héritage ou de délimitation de propriétés. L'économie est essentiellement basée sur le travail de la terre, principale source de richesse, même en milieu montagnard où les bonnes terres sont rares. Le proverbe fait également références à d'autres activités : le tissage, le métier de bourrelier, celui de puisatier etc. (Voir chapitre thématique)

Les thèmes du proverbe kabyle

Même si on les utilise toujours de nos jours, les proverbes sont bien souvent les témoins d'un monde révolu : celui des villages de la Kabylie d'antan, avec ses artisans, sa djamma, l'Assemblée, mais aussi sa faune et sa flore, certainement plus riches que celle d'aujourd'hui. C'est aussi une langue aux tournures vieillis et aux mots archaïques qui, s'ils sont encore connus aujourd'hui, c'est bien grâce au proverbe. Mais si les proverbes demeurent, en dépit de leur désuétude, c'est avant tout grâce aux verités qu'ils perpétuent, à cette sagesse que le temps n'a pas fait vieillir, parce que expression du bon sens ou de la fatalité. Du coup, l'usager ne fait pas beaucoup attention aux références à la société traditionnelle : peu de gens connaissent la signification du mot *axerraz*, bourrelier, mais on retient qu'un bourrelier a tué par maladresse son fils et qu'il faut faire attention quand on manipule des instruments dangereux ! La morale, elle, est celle de la société paysanne traditionnelle : elle ne s'est pas entièrement conservée mais ses principes fondamentaux sont encore enseignés : sens de l'honneur, solidarité agnatique, respect dû aux aînés…

I- La religion

La piété kabyle s'exprime dans la croyance en un Dieu unique et omnipotent, tel qu'enseigné par l'Islam : il peut tout et il est bienveillant pour les hommes auxquels il assure la subsistance. Le croyant est incité à faire le bien, et d'œuvrer à gagner, par ses œuvres, le paradis.

- Omnipotence divine :

Nekni netthḥebbir, Ṛebbi yettḍebbir
Nous nous faisons du souci mais c'est Dieu qui décide

- Justice divine :

Ccraɛ igenni, laɛmer iyelli
Le jugement du ciel ne s'affaisse pas !

- Fait de s'en remettre à Dieu :

Ay agellid a Lkamel, nekni a nsebbeb, kečč kemmel
Ô Souverain Parfait, nous, nous commençons, toi achève

- Force du destin :

Ayen ur nektib, ula seg yimi ad yeyli
Ce qui n'est pas prédestiné, (s'il s'agit d'une bouchée), tombe de la bouche

- Vanité de ce bas monde :

Win yesɛan ttrika ur tt-yettawi s aẓekka
Qui possède des terres ne peut les emmener dans la tombe

Idir, idir, leqrar-nney d agadir
Vis, vis mais ta fin dernière est un tertre de terre

- Nécessité d'œuvrer pour la vie dernière :

Aɛwin n laxert, yettebba deg ddunit
Le viatique de l'au-delà se prépare dans le monde d'ici-bas

Lǧennet d win tebya, maččí d win i tt-yebyan
Le Paradis, c'est lui qui choisit ses hôtes et pas ses hôtes qui le choisissent

Ddunit s wudmawen, laxert s lefɛayel
Dans la vie d'ici-bas, on tient compte du prestige de l'individu (les visages), dans l'autre, ce sont les actes qui prévalent
etc.

II- La morale

On la déduit des règles de conduite dictées par le proverbe. La morale enseignée par le proverbe kabyle est, à peu de choses près, celle que l'on retrouve dans la plupart des sociétés traditionnelles.

- La bonne foi, les bonnes intentions (*nniya*) :
Anida tella nniya, aḥayek ad idel meyya
Là où règne la bonne foi, une couverture peut recouvrir cent personnes

- La patience et la résignation :
Ṣṣber d aḥbib n Ṛebbi
La patience est l'amie de Dieu

Ccedda tetbeɛ-itt talwit
A l'épreuve succède l'apaisement

- La vérité :
Tidet zeddigen am waman
La vérité, pure comme de l'eau

- La nécessité de la justice
Ticki iɣab ccreɛ, lǧehd yeɣleb lḥeqq
Quand la justice est absente, la force prime sur le droit

- L'interdiction de se moquer des autres :
Ur kkat a gma, ineṭṭeḍ
Ne te moque pas, mon frère, c'est contagieux

Le proverbe kabyle affirme cette vérité que celui qui se moque des autres, devient lui-même objet de moquerie : mais paradoxalement, on incite à se moquer des gens qui prêtent au rire :

Win yufan dderya n taḍsa, ma ur yeḍsi, Ṛebbi ad t-yezzem
Qui trouve des enfants de risée, s'il ne rit pas d'eux, Dieu le jugera !

En fait, il n'est permis de se moquer que de ceux qui, par leur comportement, provoquent la moquerie : en les tournant en dérision, on peut toujours espérer les corriger. Quand il s'agit d'un défaut naturel, physique ou mental, la moquerie reste prohibée. La morale est ainsi sauve !
Mais à côté des grands principes moraux, on trouve des affirmations qui vont à l'encontre de la morale mais que l'on accepte, par scepticisme, comme règles de la vie : c'est ce qu'on pourrait appeler la «pensée machiavélique des Kabyles» :

- La raison du plus fort :

Bab n ddraɛ, itett nnfeɛ
Celui qui possède la force, tire le bénéfice

Mmi-s n tayaṭ, a t-yečč wuccen
Le fils de la chèvre sera mangé par le chacal

- Supériorité du riche :

Ma yesɛa weqjun timẓin, byan-t akk medden i nnesba
Quand le chien possède de l'orge, chacun veut devenir son parent par alliance

ou, dans une autre version :

Ma yesɛa weqjun irden, yaren-as medden sidi
Quand le chien possède du blé, les gens l'appellent : monseigneur

- Toute-puissance de l'argent :

Idrimen, skarayen abrid deg lebḥer
L'argent creuse un chemin dans la mer
(C'est à dire rend possible l'impossible)

- On n'a rien pour rien :

Baṭel, yebṭel
Ce qui est gratuit n'a pas cours

- Vengeance exercée au-delà des limites admises :

Win i k-yefkan lebṣel, efk-as tiskert
Qui te donne de l'oignon, donne-lui de l'ail

- L'intérêt personnel avant l'amitié :

Iḥbiben am yiḥbuben, bḍu, teččeḍ
Les amis sont comme les figues : ouvre et mange !

D lǧib-ik i d aḥbib-ik
Ton ami, c'est ta poche

III- Les principes sociaux fondateurs

- Le sens de l'honneur :

Yif nnif aḥerrif
L'honneur est supérieur au pain

autrement dit, il faut tout sacrifier pour son honneur, jusqu'aux choses vitales comme la nourriture.

- Importance des origines :

Mmi-s n yizem d aɣilas
Le fils du lion est un lionceau
(Pour *izem aɣilas*)

Ma yella baba-k d adrar, baba d sebɛa idurar
Si ton père vaut une montagne, le mien vaut sept montagnes !

Tettarew tezdayt ttmer
Le palmier donne des dattes
(Bon sang ne saurait mentir)

- La solidarité agnatique et ses contraintes :

Anda i tetteddud ay aḍar, s aẓar !
Où vas-tu, ô pied ? -Vers mes racines !
(C'est à dire ma famille)

Anda llan yidammen-ik i yella lhemm-ik
Là où se trouve ton sang, se trouve ton malheur

Win-ik am zzher-ik
Ton proche parent est comme ta destinée
(Autrement dit, on le traîne partout !)

- Le droit d'aînesse :

Akken i k-yezwar i k-yugar
Comme il est venu avant toi, il te surpasse

- La conviviabilité et sa contrepartie

Cḍeḥ-iyi a gma a k-rrey
Danse (à ma fête), ô mon frère, je danserai à la tienne

Le système de prestation est de rendre plus qu'on a reçu, sinon rendre au moins un bien, un service égal à celui qu'on a reçu :

Win ur nezmir i lxir, yerr areṭṭal
Qui ne peut faire un bien (supérieur à celui qu'il a reçu),
qu'il rende la pareille

- L'amitié et le bon voisinage :

Asawen, yef wudem n weḥbib d akessar
La montée, pour l'amour de l'ami, devient descente

A tunṭict ma yi-teynuḍ ? D kra n lemḥibba i trennuḍ !
Petit présent, en quoi peux-tu m'enrichir ?
Tu ne fais qu'augmenter l'amitié !

Ma teẓriḍ sin ɛedlen, ini-yas dderk yef yiwen
Quand deux personnes s'entendent, c'est que l'une d'elle prend
tout sur elle

- La parole donnée :

Azger, ttaṭṭafen-t seg yicc-is, argaz, ttaṭṭafen-t seg yils-is
Un bœuf se tient par la corne, un homme se tient par
la langue

- L'éloquence :

Win yesɛan iles, medden akk ines
Celui qui sait parler, les gens lui appartiennent

- La discrétion, voire l'individualisme :

Mkul yiwen ikemmez ajeǧǧiḍ-is
Chacun gratte sa gale

Lukan d lɛali tuccerka, tili ccerken medden aẓekka
Si l'association était bonne, pourquoi les gens ne partageraient-ils pas la même tombe ?

IV- La famille

La famille décrite dans le proverbe est la famille kabyle traditionnelle. Cest la famille élargie, *Iwacul*, qui vit le plus souvent dans l'indivision. La filiation -qui est patrilinéaire- s'établit toujours par les hommes. Les individus sont regroupés autour d'un patriarche ou doyen qui régit la vie économique et sociale. Aujourd'hui encore, même s'il a considérablement diminué, le rôle du patriarche reste important dans de nombreuses familles. Dans un tel sytème, les femmes ne jouissent pas d'une grande liberté mais elles sortent de la maison et participent aux travaux des champs. D'une façon générale, la femme doit obéissance à l'homme. Dans ce système, c'est la parenté agnatique, la «sphère des oncles paternels» qui est privilégiée et l'époux préférentiel pour la fille est son cousin paternel. Le frère de la mère joue un rôle important mais le fils de la sœur ne peut, comme chez les Touaregs par exemple, avoir une prétention sur ses biens.
Voici les principales caractéristiques de la famille, telles qu'elles apparaissent dans le proverbe.

- Importance des agnats :

Win ur nesɛi tarbaɛt ur yettɣimi deg tejmaɛt
Celui qui n'a pas de troupe, n'a pas à assister à l'assemblée
(Sans partisans, généralement issus de la parenté agnatique, on ne peut avoir voix au chapitre)

- Unité et solidarité :

A baba wwten-aɣ, a mmi, ɛeqlen-aɣ !
Mon père, ils nous ont frappé ! Mon fils ils nous ontrecinnus !
(C'est-à-dire que les aversaires ont reconnu que nous sommes désunis)

Aksum afuḥan, i t-itetten d imawlan
La viande pourrie, c'est les parents qui la mangent
(Autrement dit, la famille prend en charge ses membres dans le besoin, notamment les femmes)

- Importance (affective) de la famille maternelle (*lexwal*) :

Ssken-iyi xali, a k-fkey meyyat ryali !
Montre-moi mon oncle maternel, je te donnerai cent réaux !

Ulac xali-k deg tsirt
Ton oncle maternel n'est pas dans le moulin !
(Sous entendu pour te porter secours)

D lqella n lwali i yerran medden d xwali
C'est celui qui manque d'une protection bienveillante qui donne à tout le monde le titre d'*oncle maternel*

- Importance des enfants :

Dderya d lwens n ddunit
Les enfants sont les compagnons de cette vie

Kulci ar t-bḍuy ttnuṭ ala ayen i d-teǧǧa tɛebbuṭ
On partage tout avec sa belle-sœur, sauf le fruit de son ventre

- Sacrifices des parents pour leurs enfants :

Amek i s-tenna tegmart : Seg wasmi i d-urwey
ur swiy aman zeddigen
Comme a dit la jument, depuis que j'ai mis bas,
je n'ai plus bu d'eau limpide

- Force de l'amour maternel :

Amek i s-tenna tyaẓiṭ : A win ur njerreb tasa,
ad yens anda nensa !
Comme a dit la poule : Que celui qui n'a pas fait
l'expérience de l'amour maternel meurtri
passe la nuit comme nous l'avons passée !

La mère a toujours tendance à défendre ses enfants et à les valoriser :

Akli yur yemma-s yif bab-is
L'esclave, pour sa mère, est supérieur à son maître

Tenna-yas tyerdayt : Cebbhey mmi deg lḥiḍ am lǧuher deg lxiḍ
La souris a dit : Je vois mon fils trottinant sur le mur comme une perle accrochée à un fil

- Rivalité des consanguins paternels (*leɛmum*) :

Kulci yeggan, ḥala tabenɛemmet d waman
Tout dort, à l'exception de la rancune entre consanguins et l'eau

- Distance avec les parents par alliance :

Aḍeggal am umrabeḍ, ay afus-is twexxreḍ
Un beau-parent, c'est comme un marabout : Touche-lui la main et éloigne-toi

- Rivalité des belles-sœurs (*tinuḍin*) :

Lemɛanda n tnuḍin ula deg tewriḍin
Les belles-sœurs s'imitent en tout, même quand il s'agit de pets !

- Rivalité des co-épouses :

La polygamie est admise dans les mœurs mais elle est toujours présentée comme une source de querelles et de problèmes.

Axxam n yiwet ibded, axxam n snat isenned, axxam n tlata yerwa tilufa
La maison d'une seule (épouse) est debout, celle de deux penche, celle de trois regorge de problèmes

D acu i k-igan d gma, a mmi-s n takna n yemma ?
Qui a fait de toi mon frère, toi le fils de la co-épouse de ma mère ?

- Condition dégradante de l'orphelin :

D agujil uma s tamart
Orphelin, même s'il porte la barbe

La perte de la mère est la plus douloureusement ressentie parce que le père se remarie et, en ayant d'autres enfants, oublie les premiers.

Win umi yekkes baba-s ur s-yekkis ara, win umi yekkes yemma-s ur s-yeǧǧi ara
Celui à qui Dieu a enlevé son père, c'est comme s'il ne lui a rien enlevé, celui à qui il a enlevé sa mère, c'est comme s'il ne lui a rien laissé

- Puissance de la belle-mère :
C'est elle qui tient la bourse dans la famille traditionnelle et qui contrôle donc les dépenses. Elle tempère fortement les tendances des plus jeunes à la jouissance et aux loisirs. L'expression *d tamɣart ! C'est une belle-mère* est restée pour fustiger les personnes qui se mêlent de la gestion d'une maison ou qui font preuve d'une trop grande parcimonie.

Axxam ur nesɛi tamɣart, am wurti bla tadekkart
Une maison sans belle-mère, c'est comme une figueraie sans caprifiguier

Ṭṭaɛa n temɣart, d tasusmi
L'obéissance à la belle-mère s'exprime par le silence

- Rivalité belle-mère/belle-fille :
Tislatin d tissegnatin
Les belles-filles sont des aiguilles

- Rapports homme/femme :
Des proverbes affirment explicitement la complémentarité de l'homme et de la femme :

Argaz d asalas, tameṭṭut d ajeggu alemmas
L'homme est la poutre de la toiture, la femme le pilier central de la maison

La femme travaille, non seulement en s'occupant de son foyer mais aussi en tissant, en jardinant, voire en aidant aux travaux des champs, mais dans la répartition des tâches, elle est surtout

celle qui conserve, par l'usage rationnel et l'économie, ce que l'homme rapporte :

Argaz d acercur, tameṭṭut d tamda
L'homme est une cascade, la femme un bassin de déversement

Mais certains proverbes dénoncent la prodigualité des femmes :

Lxalat d lexla
Les femmes sont le ruine

d'autres encore en font des traitresses, qui ne manquent pas l'occasion de tromper leurs maris :

Ay argaz ay ameɣbun, yeksan deg lexal am userdun
Pauvre de toi, ô homme qui paît dans les champs
comme un mulet
(Sous entendu : alors que la femme fait ce qu'elle veut !)

V- Le travail et la richesse

Le travail, source de richesse et d'épanouissement de l'être, est valorisé, notamment quand il s'agit du travail de la terre.

Laẓ ur kkisent tyugwin ur t-tekksent trigliwin
La faim que n'enlèvent les bœufs, les montants du métier à
tisser ne peuvent l'enlever

Win ur ɛeyycen yizgaren, ma a t-ɛeyycen yifeggagen ?
Celui que ne font vivre les bœufs, les ensouples (du métier à
tisser) le feront-t-elles vivre ?

L'oisivité est décriée et l'oisif vilipendé :
Iɣimi ur yessegmay ara amcic
Rester sans rien faire ne fait pas grandir le chat

Argaz ur nxeddem, err-as tabarda ad yagum
Un homme qui ne travaille pas, mets lui les bâts et envoie-le
puiser de l'eau

ou, dans une autre variante :

Argaz ur nxeddem, efk-as taruka ad yellem
Un homme qui ne travaille pas, donne-lui une quenouille et laisse-le filer

Le proverbe kabyle affirme avec force cette vérité universelle qu'on n'a rien sans peine, et que toute richesse découle du travail :

Tidi tettawi-d udi
C'est la sueur qui apporte le beurre

D afus aberkan i d-yettawin aγrum amellal
Ce sont les mains noires qui apportent le pain blanc

L'économie est vivement recommandée, voire la parcimonie, mais on demande aussi à l'homme de profiter de la vie (*Farres ddunit*) :

Kra i telwiḥt, kra i terwiḥt
Un peu pour la tablette du Coran, un peu pour soi-même

VI- Les expériences de la vie

- Les fréquentations :

Ddu d ṭṭaleb a teγreḍ, ddu d umeksa a tekseḍ
Va avec le clerc, tu deviendras savant, va avec le berger, tu feras paître les bêtes

- Nécessité fait loi :

D lqella n tecriḥt i yeččan bibras
C'est faute de viande qu'on mange des poireaux sauvages

Ččiγ-k ay aberčečču γef wudem n čučču
Je t'ai mangé, ô morille, pour retrouver le goût de la viande

- Souffrir pour réussir :

Win yebγan lǧennet a tt-yekcem, isew qeḍran d yilili

Qui veut entrer au paradis, qu'il boive goudron et
laurier-rose !

Ulac ticraḍ bla idammen
On ne fait pas de tatouages sans faire couler de sang

- Le malheur fait partie de la vie :
Ulac taseṭṭa ur ihuzz waḍu
Il n'y a pas de branche que le vent n'ait secouée

Ulac taccuyt ur neqqid
Il n'y a pas de marmite de terre qui ne soit passée par le feu

- Alternance des joies et des peines :
A win yeḍsan ḥader a truḍ
Toi qui rit, prends garde de pleurer

- La malchance
Deg leɛmer geḥleɣ, asmi geḥleɣ ddreɣleɣ
Je ne me suis jamais fardée les yeux, le jour où je l'ai fait,
je me suis éborgnée

- Ambivalence des êtres et des choses :
Ulac tirect mebla akerfa
Il n'y a pas de tas de grain qui ne comporte de l'ivraie

VII- Règles devant présider les actions

- La prudence :
Ameyyez qbel aneggez
Réfléchir avant de bondir

- Se méfier des apparences :
I mellulen d aqjun, i berriken d tizizwit
C'est le chien qui est blanc, c'est l'abeille qui est noire

Tizizwit yas berriket, tgemmer tamment
Même si l'abeille est noire, elle butine le miel

- Saisir les opportunités :

Uzzal ijebbed deg leḥmu
Le fer se tire quand il est chaud

- Contre la précipitation :

kra n win yettɣawalen, yekkat-it wugur
Celui qui se presse, son pied bute contre un obstacle

La langue du proverbe

Comme genre littéraire -même s'il relève exclusivement de l'oralité- le proverbe se doit de se distinguer de la langue quotidienne. Mais il doit aussi présenter, pour être mémorisé, des structures particulières.

La concision

Pour assurer au proverbe une fonction mnémotechnique maximale, on lui donne une forme concise : le proverbe est dépouillé de tout mot qui pourrait le surcharger, pour ne garder que les mots essentiels, ceux qu'il faut justement retenir. Ainsi :

Aceyyeɛ d areyyeɛ
L'envoi d'un émissaire est une dissipation

Le premier mot ne diffère du second que par un phonème : c/r parfois, il s'agit d'un simple alignement de mots, comme dans :

Ad yemɣi ad iban
Quand la plante aura germé, on verra de quoi il s'agit

Mais le kabyle permet ce type d'alignement par juxtaposition de verbes à l'aoriste.
A côté des proverbes courts, on relève des proverbes longs : ici, c'est le rythme et la rime qui vont servir de moyens de mémorisation :

Amek i s-yenna wuccen : a win yufan lexrif xerfayen,
ccetwa yumayen, anebdu ɛamayen

Comme a dit le chacal : ah, si la saison des figues pouvait
durer deux fois plus, si l'hiver ne durait que deux jours
et l'été deux années antières !

qu'il faut peut être découper ainsi, en fonction du rythme et des rimes :

Amek i s-yenna wuccen :
A win yufan lexrif xerfayen,
Ccetwa yumayen,
Anebdu ɛamayen

La rime

L'exemple précédent montre l'importance de la rime dans la mémorisation du proverbe. En effet, l'homophonie entre les mots crée une sorte d'*écho* à l'intérieur du proverbe, mettant ainsi l'accent sur les mots-clés. C'est une sorte de marqueur qui intervient souvent dans la littérature berbère (en fait dans beaucoup de littératures orales), principalement dans la poèsie mais aussi dans les autres genres, comme c'est le cas du proverbe.

Ameyyez *qbel* ***aneggez***
Réfléchir avant de bondir

Alqim *yetbaɛ* ***wukkim***
Bouchée suivie de coups de poings

quand il n'y a pas de rimes, c'est l'assonance qui permet, par un rapprochement phonique, de lier les mots :

Akken yella ***wass,*** *a t-yeks* ***umeksa***
Quel que soit le jour qui se présente, le berger va au pâturage

Inventions stylisques

Il n'y a pas que les rimes et le rythme qui frappent dans le proverbes, il y a aussi les figures de style :

- La métaphore, qui se définit comme le transfert d'un objet à un autre, en raison d'une analogie de sens, réelle ou supposée (rapports paradigmatiques ou de similarité dans la terminologie de R. Jakobson) :

Mmi-s n yizem d ayilas
Le fils du lion est un lionceau

- La métonymie qui consiste à utiliser un terme pour désigner un autre auquel il est lié par un rapport d'appartenance ou de contiguïté (rapports syntagmatiques ou de contiguïté chez Jakobson, (ibidem) :

Aḍad, yeskanay kan akka !
Le doigt ne montre que ce qui est devant

ou *aḍad* désigne la personne sarcastique, le doigt symbolisant la désignation, l'accusation, la calomnie.

- Des rapprochements inattendus :

Am nekk am keč̌č̌ a lǧameɛ ney tifeḍ-iyi s ugertil
Je suis (vide) comme toi, ô mosquée, et encore toi
tu possèdes une natte

ou, encore,

Am tfunast yurwen inisi : ma temceḥ-it amek,
ma teǧǧa-t ulamek
Comme la vache qui a mis bas un hérisson, elle ne peut ni le lécher (à cause des piquants), ni le laisser (c'est son petit)

Anida tella nniya, aḥayek ad idel meyya
Là où règne la bonne foi, une couverture peut recouvrir
cent personnes

En fait, si on accepte les images du proverbe, même les plus inattendues, c'est parce qu'au bout, il y a une morale. L'usager sait bien qu'on ne se compare pas généralement à une mosquée, que la vache ne peut mettre bas un hérisson et

qu'une couverture ne peut recouvrir cent personnes mais ces images sont suffisantes pour faire prendre conscience de l'idée de dénuement, d'un choix difficile à faire ou des pouvoirs de la bonne foi !

On relève aussi des dialogues, des sortes de mises en scènes, ou plutôt d'un jeu de question/réponse dont la fonction est également d'ancrer le texte dans la mémoire. Ainsi :

Anwa i d gma-k ay azger ?
- D win d wi jebbdeɣ akal !
Qui est ton frère, ô bœuf ?
- C'est celui avec qui je laboure !

Parfois, seule la question est posée, la réponse étant évidente :

Anda-t wexxam-ik ay uccen ?
Où est ta demeure, ô chacal ?

La réponse attendue est que le chacal n'a pas de maison, autrement dit, la ruse et la méchanceté ne paient pas !

Archaïsmes

Les textes sont souvent très anciens, aussi les proverbes comportent-il parfois des formes morphologiques, syntaxiques ou lexicales archaïques qui ne sont justement attestées que dans les proverbes. C'est le cas des expressions *menyif* et *ttif* *il vaut mieux.*

Menyif tidet yesseqraḥen wala lekdeb yessefraḥen
Mieux vaut une vérité qui fait mal qu'un mensonge qui réjouit

Menyif ad zwirent wala ad ggrint
Mieux vaut les vivre avant qu'après
(On supporte mieux les malheurs quand on est jeune)

Avec *ttif*, la phrase prend même un aspect inhabituel :

Ttif laẓ yir imensi
Mieux vaut rester sur sa faim plutôt que de faire un mauvais dîner

Ttif mreḥba tixsi
Mieux vaut un mot de bienvenue qu'une brebis (offerte en dîner)

La forme canonique actuelle de ces phrases est :
Nom + verbe +nom :

laẓ yif yir imensi,
mreḥba tif tixsi,

où le verbr, *if* se conjugue.
Des formes peuvent être encore vivantes mais elles sont marginales et, en tout cas concurrencées par d'autres formes, plus courantes. C'est le cas de l'adjectif *zeddigen*, «propre» qui apparaît dans le proverbe suivant :

Amek i s-tenna tegmert : seg wasmi i d-urwey,
ur swiy aman zeddigen
Comme a dit la jument : depuis que j'ai mis bas,
je n'ai plus bu d'eau limpide

Dans la langue actuelle il est remplacé par *izedganen.* Rappelons que *zeddigen* qui est une forme verbale (on peut la traduire par «qui étant propre» est une forme archaïque : en tout cas, c'est par ce moyen qua certains dialectes berbères, comme le touareg ou le ghadamsi forme leurs adjectifs :
- Touareg : (adrar) maqqeren « grande (montagne), lit : (la montagne) étant grande ».
- Ghadamsi : (tanoa) mellalen «(terre) blanche», lit. «(terre) étant blanche».
Cette forme existe également dans les dialectes dits du nord (par exemple en chleuh : itri yezzifen «comète, lit. «étoile étant longue», kabyle : tala zeggayen «fontaine étant rouge» dans la toponymie et), mais dans ces dialectes, l'adjectif est bien établi, avec des schèmes spécifiques et même un suffixe adjectiveur, -*an* : aberkan «noir», azedgan «propre» etc.

Au plan du vocabulaire, on relève de nombreux mots sortis de l'usage ou en voie de l'être : *tanuga* «instrument de voleur, pince-monseigneur», *taryalt*, réal, ancienne monnaie d'or espagnole etc. Des mots comme *tafrut*, «couteau», aujourd'hui remplacé par l'arabe *lmus*, ne rencontrent plus que dans les contes ou les proverbes, comme celui-ci :

D aḥeddad bla tafrut
Forgeron sans couteau

Comme dans la poésie, on relève des arabismes pour faire la rime ou l'assonance :

Iḍul llil γef ugellil
La nuit est longue pour le pauvre

Alors que les mots habituellement utilisés sont : *iḍ* pour *llil* «nuit» et *amellaẓu* pour *agellil* «pauvre, affamé».

Exploitation pédagogique du proverbe

Nous suggérons, dans cette dernière rubrique, quelques canevas d'exercices pour la classe de berbère, à partir des proverbes.

1- Les proverbes donnés ici ont été relevés dans la région des *At Waγlis*. Relevez les variantes qu'ils présentent dans votre région.

2- Recherche de proverbes autour d'un thème (par exemple la femme, la parole, la vérité etc.).

3- A partir d'un corpus de proverbes sur un thème particulier, étudier les acceptions d'un terme-clé : vérité, honnêteté, justice…

4- A partir d'un corpus de proverbes, étudier les caractéristiques ou stéréotypes attribués aux différents types humains ou animaux qui apparaissent dans le proverbe : l'homme, la femme, la belle-mère, le chacal, la poule etc.

5- Morale du proverbe kabyle.

6- Références religieuses du proverbe kabyle.

7- Economie de la société traditionnelle kabyle : à travers le proverbe déterminer ce type de société : système de production, catégories professionnelles mise en scène, instruments de production etc.

8- La langue du proverbe kabyle
- Relevé des termes archaïques, des formes archaïsantes…
- Relevé des emprunts : emprunts passés dans la langue et emprunts superflus. Dans ce deuxième cas, expliquer les motivations de l'emprunt, dire quels termes berbères les mots étrangers remplacent.

9- Le proverbe kabyle comparé à d'autres proverbes :
- Proverbes berbères.
- Proverbes algériens d'expression arabe.
- Proverbes du monde.
(Voir listes de proverbes berbères donnés en annexe, consulter aussi les articles et les ouvrages donnés dans la bibliographie pour se constituer des corpus).

10- En imitant des proverbes connus, proposez à votre tour des proverbes pour illustrer des vérités ou des moralités de votre choix. Vous pouvez inclure dans les textes des mots et des notions de notre époque.

~ 2 ~

L’énigme
Timseɛreqt

Introduction

Aristote définit ainsi l'énigme dans la *Poétique* : *«Le principe de l'énigme, c'est de dire des choses réelles, par des associations impossibles ».*
L'énigme part des réalités quotidiennes, pour ne pas dire banales, pour envisager des vérités insoupçonnées. Aristote illustre sa définition par la célèbre énigme des ventouses :
«J'ai vu un homme coller du bronze sur un homme avec du fer ».
Il explique, dans la *Rhétorique* que l'énigme a toujours un sens figuré. Il faut d'emblée exclure l'idée qu'il s'agit d'un mensonge, puis d'un fait réel, par exemple d'une scène au cours de laquelle on torture un homme, en collant sur ses chairs du bronze avec du fer fondu, ou encore d'un rêve. La règle, quand on pose une énigme et quand on cherche à y répondre, c'est d'accepter, au préalable, le principe que sa signification ne se trouve pas dans la réalité qu'elle exprime mais dans le dispositif rhétorique employé. Ainsi, pour reprendre l'énigme d'Aristote, il ne faut pas comprendre qu'on *coule* du bronze sur un homme, en utilisant du fer fondu mais qu'on *pose* des ventouses, aujourd'hui cloche en verre mais autrefois objet en fer, dans lequel on fait le vide, en allumant du feu, et qu'on pose sur le corps pour provoquer une révulsion. C'est la confusion, en fait voulue, entre *couler* et *poser*, qui crée l'impression de «surréalité», donc l'énigme.
Au 17ème siècle, le rhétoricien français François Ménestrier, reprenant Aristote définit ainsi l'énigme :
«Toute énigme en général, de quelque nature qu'elle soit, ou de simples paroles ou de figures, ou de l'un ou de l'autre joints ensemble, est un mystère ingénieux qui affecte de couvrir sous des voiles un autre sens que celui que présentent naturellement ces paroles ou ces figures ».

Enigme et communication

Pourtant, l'énigme n'est pas un simple jeu. Ce fut même, autrefois, un moyen de communication, un langage codé auquel on recourait pour transmettre des messages importants. Les mots de la langue quotidienne étant trop banals, on usait de l'artifice de l'énigme.
Hérodote rapporte que Darius, en guerre contre les Scythes, reçoit de ces derniers un oiseau, une souris, une grenouille et cinq flèches. Il interprète aussitôt ces objets comme un message de soumission, décodant ainsi l'énigme : la souris est la terre des Scythes, la grenouille ses eaux, les flèches ses armes, le tout étant offert au roi, en signe de reddition. Mais le mage Gobryas, que Darius sollicite pour conforter son analyse, a une toute autre opinion. «Voici, dit-il, ce que signifie l'énigme : Si vous ne devenez pas oiseau pour voler au ciel, si vous ne devenez pas souris, pour vous cacher dans la terre, si vous ne devenez pas grenouille pour sauter dans les lacs, vous ne nous échapperez pas, vous périrez par ces flèches *! ».*
Un auteur musulman, al Ta'âlibi, rapporte dans *l'Histoire des rois de Perse*, que le même Darius a envoyé à Alexandre une raquette, une balle et une charge de sésame pour lui faire comprendre qu'il n'était qu'un enfant, tout juste bon à jouer à la raquette et à la balle et que lui, Darius, enverrait contre lui une armée aussi nombreuse qu'une charge de sésame. Mais comme Darius naguère, interprétant mal l'énigme des Scythes, Alexandre donne un autre sens à la sienne : son ennemi vient jeter son empire à ses pieds, comme la raquette jette la balle, celle-ci ayant la forme de la terre, qu'Alexandre possèdera toute entière, quant au sésame, une graine huileuse dont le goût n'est ni amer ni âcre, il figure les biens de Darius… On voit que dans les deux exemples, l'interprétation dépend des dispositions de destinataire : son code, pour déchiffrer l'énigme n'est pas forcément celui de l'émetteur…

Enigme et divination

Dans les temps anciens, l'énigme est liée à la divination, c'est même l'un des instruments de la divination, puisque la voix

prophétique ne peut s'exprimer clairement mais par des paroles mystérieuses, des oracles qu'il convient d'interpréter.
La Pythie de Delphes est l'exemple même de la prophétesse.
Dans les mythes anciens, le déchiffrement de l'énigme est une opération dangereuse et peut comporter des risques pour celui qui le tente.
Ainsi, dans les légendes grecques, une sphinge (ou sphinx femelle), moitié femme, moitié lionne, écumait la région de Thèbes, posait des énigmes aux voyageurs qu'elles surprenaient : elle laissait passer ceux qui y répondaient et dévorait les autres.
Chez les Wendes, ancien peuple slave de Lusace, on croyait qu'une femme du nom de Prepolnica, guettait ceux qui continuaient à travailler sur les champs, à midi. Elle leur posait des énigmes et s'ils n'y répondaient pas, leur coupait la tête avec une faucille. Un autre monstre féminin, appelée Sarpolnica faisait la même chose mais en s'en prenant aux adolescents : elle les obligeait à s'unir avec elle puis les tuait, en leur plongeant sa langue velue dans la bouche.
Chez les Berbères aussi, on retrouve l'idée de châtiment, réservé à celui qui ne peut pas déchiffrer l'énigme posée. En Kabylie, par exemple, il accepte de porter sur le dos la personne qui interroge ou d'autres que celle-ci lui désignera. Chez les Rifains, on se moque copieusement de lui et on l'oblige à porter sur le dos une personne ou un objet. Chez les Chleuh, on le condamne à passer la nuit avec la devinette, que l'on imagine sous les traits d'une femme très méchante, qui va le piquer de son aiguillon et lui écraser le nez de ses ruades. Il s'agit là d'un châtiment imagé, mais à une époque ancienne, il a pu correspondre à une punition réelle.

Enigme et littérature

L'énigme, comme forme de création verbale, remonte à l'antiquité : elle a même servi de point de départ aux mythes et aux légendes, donc aux plus anciens genres littéraires de l'humanité. Les Sybilles, comme les *kahinat*, les prêtresses arabes, s'exprimaient par énigmes : la divinité que l'on sollicite ne s'exprime pas de façon directe mais par des moyens détournés et dans un langage ésotérique que seuls les initiés

peuvent déchiffrer. L'énigme n'est pas seulement un moyen d'expression des oracles, c'est aussi un moyen de révélation des mystères.
Dans beaucoup de cultures d'ailleurs, l'énigme est à l'origine des mythes, le mythe étant avant tout une allégorie, c'est-à-dire un langage indirect où se cache des vérités et des moralités.
Cet usage de l'énigme comment moyen d'expression se retrouve aussi dans la littérature populaire : les contes, par exemple, mettent souvent en scène des sphynx (sorciers, ogres, serpents) qui posent des énigmes aux héros et qui ne les laissent passer que s'ils parviennent à les résoudre. Procédé de mise à l'épreuve mais aussi moyen d'initiation, l'énigme faisant découvrir à celui à qui elle se pose une autre dimension de la réalité.
A l'époque moderne, l'énigme se transforme en jeux profane : proverbe dramatique[1] charade, devinette, avant tout divertissement de salon ou alors joutes oratoires que l'on pratiquait le soir, lors des veillées.
Le roman, puis le film policier donnent au genre un nouveau souffle. Le cadre ainsi que les personnages évoluent dans un monde réaliste mais il s'agit toujours, comme dans le mythe ou le conte, de résordre un mystère.

L'énigme kabyle

Dénominations

Dans la région où le corpus a été relevé - les *At Waylis* de la vallée de la Soummam - l'énigme est appelée *timseɛreqt*, d'un verbe *ɛreq*, signifiant «perdre, se perdre, être dérouté», l'énigme cherchant effectivement à dérouter celui à qui on la pose. Parfois, elle est appelée également *aqennuẓ*, pluriel *iqennaẓ,* du mot que l'on prononce pour signifier qu'on renonce à répondre à l'énigme, d'où *qunneẓ*, «donner sa langue au chat».

[1] On appelait ainsi, au 18ème siècle, un divertissement de salon qui consistait à écrire ou à improviser un récit autour d'un mot fourni par un proverbe et qu'il fallait découvrir en même temps que le proverbe.

Dans les régions environnantes, il y a, en plus de ces dénominations d'autres termes, parmi lesquels :

- *Tamsefrut* (pluriel *timsefra*), de *ssefru* «deviner, démêler», d'où «expliciter» et surtout «faire de la poésie», la poésie étant un langage figuré qu'il s'agit d'expliciter pour le rendre plus clair («le poème dit une chose et en signifie une autre» écrivait Michael Riffaterre).
- *Tamesbibbit* (pluriel *timesbabbay*), du verbe *bibb,* «porter sur le dos», par référence à la punition infligée à celui qui ne résout pas l'énigme : porter sur le dos une personne ou un objet qu'on lui désigne).

En Grande Kabylie, on relève, parmi les dénominations les plus courantes, *lemɛun*, au propre, «les allusions», de *meɛɛen*, d'origine arabe, «faire allusion, parler par allusions» et surtout *asefru,* pluriel *isefra*, équivalent de *tamsefrut* cité plus haut, qui est sa forme diminutive. On cite aussi *tamsalt,* pluriel *timsal*, qui signifie dans la plupart des parlers kabyles (y compris celui des *At Waylis*) «affaire, occupation, entreprise».

Dénominations dans d'autres régions berbérophones

Comme en Kabylie, les dénominations sont nombreuses dans les autres régions du monde berbère. Chez les Aït Seghrouchene, dans le Moyen Atlas central marocain, le terme le plus employé est *tiḥija*, de l'arabe, *ḥaja* «faire, dire des énigmes» que l'on retrouve aussi chez les Chaouias d'Algérie, sous la forme *mḥajia, tamḥajit* etc. et au Mzab, *amḥaja.* En Algérie, *tamḥajit*, par contamination de l'arabe dialectal *mḥajya*, a aussi le sens de «conte merveilleux». L'idée de «conte» se retrouve aussi, mais cette fois-ci dans une désignation berbère, relevée en rifain *tinfas*, pluriel de *tanfust* «conte, légende».

Les Touaregs disposent de plusieurs termes, selon les régions et les parlers. Un terme commun dérive du verbe *unẓar* «poser des énigmes» : *tunẓart* dans l'Ahaggar, *timzuren* et *cimzoren* au Mali et au Niger. Si pour les autres dialectes berbères, on peut parler indifféremment de «devinette» ou d'«énigme», une distinction est faite entre les deux en touareg, avec des dénominations différentes. Ainsi, dans les parlers des Iwlamedden du Niger, l'énigme est appelée *iggi* (pluriel

iggiten), de *aggu,* «voir, apercevoir de haut», l'énigme étant par définition, ce que l'on cherche à distinguer, un sens que l'on veut identifier, et la devinette est appelée *maslo*, pluriel *masloten*, du verbe *esel* «entendre, par extention, «dire, apprendre des nouvelles», la devinette étant ce qui est donné à entendre. La différence n'est pas seulement d'ordre terminologique mais également structurel :

- La devinette comporte toujours deux énoncés, l'un constituant une sorte de question, en fait une fausse question puisque grammaticalement on ne pose pas de question, l'autre constituant une réponse à cette question. Les formules employées pour annoncer une devinette sont : *agu maslo* «faire, poser une devinette» et *semmektu* «deviner, faire des efforts pour se souvenir».
- L'énigme peut comporter plusieurs séquences, avec un langage fermé qu'il est demandé de décoder. Les formules annonçant des devinettes sont : *iggiten !* «ce sont des énigmes !» et *iggiten yas !* «Ce ne sont que des énigmes !».

Conditions de l'énigme kabyle

L'énigme kabyle se définit par trois traits fondamentaux :

- Une situation de communication.
- Une forme particulière de discours.
- L'énigme comme référent culturel.

- Une situation de communication

L'énigme est un jeu littéraire qui se pratiquait autrefois, en Kabylie, à l'occasion de certaines cérémonies, comme la pose du henné, *tuqqna n lḥeni,* dans les mariages. Hommes et femmes, ensemble ou séparément, se livraient à des joutes où les uns devaient faire preuve de compétence, en posant les énigmes, et les autres d'intelligence, en les résolvant. Dans ces combats verbaux, beaucoup d'énigmes appartiennent au fonds commun mais d'autres sont inventées par des hommes ou des femmes particulièrement adroits. Cette situation, aujourd'hui perdue en Kabylie, se retrouve encore dans l'Atlas marocain où diverses cérémonies s'accompagnent de joutes oratoires où figure, en bonne place, l'énigme.

Aujourd'hui, il n'y a plus d'occasion spéciale pour poser des énigmes. Il suffit d'être un groupe et de vouloir passer un moment agréable pour en jouer.
En général, c'est celui qui va poser les énigmes, qui lance le jeu, par une formule. Chez les *At Waylis*, par exemple, on dit :

Grey issegni g ssqef
Win i d-ihedren ad yesselqef !
Je jette une grande aiguille au plafond
Qui parle, rendra l'âme !

Il s'agit d'une véritable injonction rituelle (*ddaεwa*) pour imposer le silence et surtout concentrer l'attention sur celui qui parle. L'injonction a aussi la fonction d'investir celui qui va parler d'un pouvoir : celui du sphinx qui interroge, juge et châtie.

D acu-t ? Bibb-iyi ney ssefru-d !
De quoi peut-il s'agir ? Porte-moi
sur ton dos ou alors devine !

L'énigme impose toujours une relation d'inégalité entre le sphinx ou l'encodeur et celui qui doit résoudre l'énigme ou le décodeur ou encore l'œdipe. Le premier possède non seulement le pouvoir d'interroger mais aussi la clé de l'énigme, le second n'a ni l'un ni l'autre et doit faire des efforts pour répondre. D'ailleurs, quand l'énigme n'est pas résolue, le décodeur reconnaît humblement sa défaite et le sphinx ne manque pas de se moquer de lui.
La formule la plus courante utilisée par le décodeur pour marquer sa défaite est la suivante :

Bubbey-k !
Je te porte sur mon dos !

C'est une façon de dire qu'on se soumet à la volonté du sphinx, en acceptant comme il est de règle, de le porter réellement sur son dos ou une personne (généralement lourde) qu'il lui indiquera. La formule peut être aussi prise dans un sens symbolique, la charge portée étant celle de la défaite.

Le sphinx ordonne alors :

Sbubbeɣ-ak…
Je te fais porter…

et on cite la personne ou l'objet à porter. Il ajoute parfois :

Rniɣ-ak lqum d lqum d uyaẓiḍ bu uqamum, ad iteddu ad ineqqeb deg-k si… alamma d… !
J'ajoute telles gens et telles gens, plus un coq au gros bec qui te picorera de tel lieu à tel autre !

La sanction peut être d'ordre symbolique : on fait porter, mais en imagination seulement, telle personne ou telle chose. La risée dont est l'objet le vaincu tient lieu de châtiment.
Le sphinx peut se montrer également bon prince, en annulant toute sanction et en appelant à la réconciliation. Dès que le vaincu dit : *bubbeɣ-k,* «je te porte sur le dos», il répond : *Ar lǧennet, a neqqim jmiɛ,* «au paradis où nous serons ensemble».
C'est seulement après cet échange de formules que l'on donne la solution. On apprécie ou pas l'énigme, on procède à son analyse pour savoir si la définition et l'image correspondent bien à la signification de l'objet à trouver. Si ce n'est pas le cas, le sphinx devient la risée de tous !

- Une forme particulière de discours
Comme le proverbe, la poésie ou le conte, l'énigme kabyle est un texte immédiatement reconnaissable. Il se distingue par :
a- Sa forme lapidaire,
b- Sa forme périphrastique (c'est toujours une définition, donnée comme équivalent du mot à retrouver),
c- Sa disposition en groupes rythmés et/ou rimés,
d- Sa rhétorique (accumulation d'images qui frappent par leur surréalisme).
La forme lapidaire de l'énigme se retrouve aussi dans d'autres langues, en kabyle, elle est même une condition de l'énigme, qui doit être courte pour mieux être mémorisée. Il s'agit aussi de restreindre au maximum la liste des caractéristiques de l'objet défini pour égarer celui qui cherche à trouver la clé de l'énigme.

L'énigme procède par définition, c'est à dire par un processus d'abstraction qui isole le mot de son contexte linguistique, pour ne retenir que l'essentiel de ses traits. Mais alors que dans les définitions traditionnelles, on explique les mots inconnus par des mots connus, on recourt au procédé inverse dans l'énigme : le mot à trouver appartient au vocabulaire commun, c'est la définition, censée faciliter sa recherche, qui obscurcit son contenu !

L'énigme épouse souvent la forme d'un petit poème, avec un rythme précis, très souvent des rimes, ou alors des allitérations et surtout des images d'une grande force suggestive.

A la poésie aussi se rattache la profusion des métaphores, des comparaisons, des associations illogiques qui rappellent fortement les compositions surréalistes.

Voici quelques exemples pour illustrer ces caractéristiques de l'énigme.

Iḥezzem,
irezzem,
ibedd deg tizi,
am yizem. (Irden).
Bien ceint,
bien disposé (au combat),
il se dresse, tel un lion,
sur le col de la montagne. (La gerbe de blé).

- Le texte est court.
- Le rythme est ternaire dans le 1er, le 2ème et le quatrième vers, avec une rupture au 3ème (5 syllabes).
- On relève une rime riche en *-zem.*
- La définition ne retient de l'objet qu'un trait sémantique : la station verticale, énoncée dans son interprétation symbolique : fierté et force.

Beddeɣ nnig n tzeqqa,
sliɣ i ubeqqa (Aɣerbal).
Debout au-dessus de la chambre,
j'ai entendu résonner des gifles (Le tamis).

- Texte court.
- Rime suffisante en *-qqa.*
- Définition par sélection d'un seul trait distinctif de l'objet : les coups donnés au tamis pour faire tomber la mouture.

Rebɛa bedden,
yiwen yettedden,
wayeḍ yeqqar abaden ! (Aqjun yesseglafen).
Quatre sont debout,
un lance l'appel à la prière,
l'autre fait : non, jamais ! (Chien aboyant).

- Rythme ascendant : 4, 5 et 7 syllabes.
- Rime en *-den.*
- Définition référentielle : trois traits distinctifs : pattes, gueule (l'appel à la prière, en tant que cri), la queue (agitée de gauche à droite, comme le doigt qui dit «non»).

L'énigme comme référent culturel

Bien qu'on l'appelle également *devinette*, le sens de l'énigme ne se devine pas mais se résout dans l'acte de communication établi entre deux personnes partageant les mêmes références et les mêmes référents culturels.

La chose qu'il faut trouver n'est pas envisagée en elle-même (objet physique ou concept), mais par la façon dont la perçoivent les sujets parlants. Les images ont l'apparence de l'illogisme mais le plus souvent, elles reprennent des associations courantes de la langue, en les modifiant ou en les reproduisant telles quelles. Ainsi :

Lɛinṣer seddaw n weẓru,
ṣeffer ad yeddu.
La source est sous un rocher,
siffle et elle coule.

D'un nez qui coule, on dit habituellement :
yettazzal am lɛinṣer «il coule comme une source» ou *am tala* «comme une fontaine» ou encore *am lɛin* «comme un robinet».

Certaines énigmes ne requièrent pas de référent culturel particulier. Ainsi, un non berbérophone peut comprendre, sans difficulté majeure les deux énigmes suivantes sur le mort :

Mlaley-t-id deg ubrid,
nniy-as : sani ?
Yenna-yi-d : sani ur d-ttuyalen.
Je l'ai rencontré en chemin
et je lui ai demandé : où vas-tu ?
Il a répondu : là où on va sans revenir.

et

Aεerqub n wakal,
zzerriεa-s d aksum.
Champ de terre,
sa semence est la chair.

Le trait qui définit le mort (voyage sans retour) et celui qui définit le cimetière (champ semé de morts) sont universels.
Il n'en va pas de même des deux énigmes suivantes, sur le même sujet :

Yuy luḍu, ur yeẓẓul ara,
yelsa ur d-yeǧǧi ara,
iruḥ ur d-yuyal ara.
Il a fait ses ablutions mais il n'a pas fait sa prière,
il s'est habillé et il n'a rien laissé,
il est parti et il n'est pas revenu.

et

Yiwen iniyem,
yeččur takufit.
Une seule figue sèche,
remplit la jarre.

La première énigme fait allusion au rituel de préparation du cadavre (ablutions et vêtements taillés dans le linceul) et la seconde évoque la forme de la tombe berbère, la fameuse

bazina, ou tumulus de terre, recouvrant une fosse fermée par des dalles, qui rappelle le ventre rond de la jarre à grain.
C'est encore le référent culturel qui éclaire des énigmes de ce genre :

Ikerri,
Ur turiw tixsi.
Mouton,
que la brebis n'a mis bas.

Un mouton naissant forcément d'une brebis, mais la proposition devient acceptable quand on sait qu'il s'agit du mouton d'Abraham : dans la tradition kabyle, inspiré de l'Islam, Abraham, s'apprêtant à sacrifier son fils, reçoit de Dieu un mouton, qu'il va égorger à sa place. Ce mouton, qui provient du paradis, n'a pas été mis bas par une brebis !
En fait celui qui sait déchiffrer les énigmes n'est pas forcément plus intelligent ou plus adroit que celui qui n'y parvient pas : il connaît mieux que lui les références communes, non seulement les objets et leurs fonctions mais aussi les associations, les images, les modèles -on dirait aujourd'hui, les standards-, ainsi que les idées reçues et les stéréotypes.

Structure formelle de l'énigme

Structure phonique

Comme nous l'avons indiqué plus haut, l'énigme se présente, le plus souvent, sous la forme de bouts rimés. Comme dans la poésie mais aussi le proverbe, la rime est une sorte de code qui marque le caractère littéraire de la production.
La rime n'est pas seulement une répétition sonore, c'est aussi un élément qui établit, à l'intérieur de l'ensemble, tout un réseau de significations entre les mots qui riment : ressemblances, répétitions, oppositions qui correspondent aux relations qui relient les objets auxquels on réfère.
Voici un exemple de relation d'opposition :

Izgaren imellalen,
qqnen s lerbag izeggayen (Tuymas d uksum).

Bœufs blancs,
ligotés à des entraves rouges (Dents et gencives).

Les termes qui riment sont : *imellalen* «blancs», qualifiant *izgaren,* «les bœufs» et *izeggaɣen* «rouges», qualifiant *lerbag* «les entraves». En fait même *izgaren* rime avec les autres mots, il n'y a que *lerbag* qui soit isolé. La couleur oppose ici les deux termes à trouver : les dents, *tuɣmas,* et la gencive, *aksum n wuglan*. Exemple de relation de ressemblance :

Yewet wedfel deg wedrar,
ttwaɣent tesyar (Ccib d tuɣmas yehtutan).
La neige couvre la montagne,
les meules sont détériorées (canitie et dents branlantes du vieillard).

Les mots qui riment : *adrar* «montagne» et *tisyar* «meules» se ressemblent par la matière qui les constitue : la pierre. Dans la réponse à trouver aussi, il y a juxtaposition de termes et de référents qui se ressemblent :
- *Adrar/aqerruy*, montagne/tête, comme extrémités
-*Tisyar/tuɣmas*, meules/dents, comme instruments pour broyer.
L'énigme étant dite oralement, c'est souvent la rime qui effectue la séparation des groupes rythmiques : rythme binaire dans le cas de deux bouts rimés, groupe ternaire dans le cas de trois bouts etc. Cette caractéristique permet, à l'écrit, de distinguer, deux, trois ou plus de trois lignes. C'est ainsi que nous disposons en une strophe de deux lignes (ou vers), l'énigme suivante :

Ufiɣ-t deg xenduq,
yesburr abeḥnuq (Lmeyyet).
Je l'ai trouvé dans un fossé,
la tête recouverte d'un morceau d'étoffe (Le mort).

Par contre, cette énigme, composée de trois bouts rimés, doit être disposée en trois lignes :

S ufella d taseṭṭa,
s wadda d taseṭṭa,
s daxel d lfeṭṭa (Tiṭ).
Une branche au-dessus,
une branche au-dessous,
au milieu de l'argent (l'œil).

Un certain nombre d'énigmes ne riment pas, la distinction des groupes se fait alors par d'autres moyens. Il s'agira, par exemple, de deux phrases de structure identique :

Kecmeɣ deg yiwen ṭṭaq,
ffɣeɣ-d deg tlata leḍwaq (Taqendurt).
Je suis entré par une fenêtre,
je suis sorti par trois fenêtres (La robe).

Structure : Verbe + préposition *deg* + groupe nominal. On relèvera, pour finir, quelques jeux phoniques qui sont, en fait, de véritables exercices sur la langue, comme l'exercice de substitution permettant de dégager, comme en phonologie, des paires minimales :

Ḥewreq, ẓẓawreq,
zzerriεa ur nesεi lewreq (Lemleḥ).
Piquant, brillant,
graine qui ne possède pas de feuilles (Le sel).

Opposition : *ḥ/l/ẓ*

Yelli-s uεeṭṭar,
tettali, teṭṭar (Ameqyas).
La fille du colporteur,
monte et descend (Le bracelet).

Opposition *ε/Ø*

Structure syntaxique

De nombreuses énigmes sont composées de phrases canoniques, du type : verbe + expansion, *d* + prédicat

nominal, propositions coordonnées, propositions juxtaposées etc. Voici quelques exemples :

Grey afus-iw deg lbir,
kksey-d tamellat n yitbir (Udi).
J'ai plongé la main dans le puits,
j'ai enlevé un œuf de pigeon (La crème de beurre).

Ččiy takufit
ur ṛwiy (Tamellalt).
J'ai mangé une pleine jarre
sans me rassasier (L'œuf).

D amellal am uyefki,
isess aman am uεejmi (Arekkti).
Il est blanc comme le lait,
et il boit comme un veau (La pâte).

On a, cependant, une proportion élevée de phrases nominales, qui constituent en quelque sorte des énumérations. Exemples :

Tacmuxt n waman,
tasumta n lkettan (Lmeṣbaḥ).
Petite cruche d'eau,
oreiller de lin (La lampe).

Anzel n waman,
tayuga n yilfan (Tasirt).
Aiguillon d'eau,
paire de sangliers (Le moulin à eau).

Il s'agit là de sortes d'inventaires qui constituent autant d'indices dans la recherche de l'objet à trouver. On relève des structures marginales, telle la forme négative incomplète (*ur/wer*, au lieu de *ur… ara*). Il s'agit d'un archaïsme, réservé, dans la synchronie actuelle, à des formules stéréotypées, comme les serments ! *Wellah, ur ččiy !* «Par Dieu, je ne mangerai pas ! » Dans l'énigme, c'est souvent cette forme qui domine :

Tetteddu
ur thedder (Tili).
Elle marche
mais ne parle pas (L'ombre).

Yusa-d d inebgi,
ur yesɛi tuɣmas (Llufan).
Un invité est arrivé,
qui n'a pas de dents (Le bébé).

Dans la langue ordinaire, on dirait plutôt :
Tetteddu ur thedder ara, yusa-d d inebgi, ur yesɛi ara tuɣmas.

Dans quelques cas, *ur* subit une anticipation, pour mieux faire ressortir la négation mais également pour obtenir une rime :

Yusa-d d inebgi,
ur fell-as nebni (Llufan).
Un invité est arrivé,
Que nous n'attendions pas (le bébé).

Au lieu de : *yusa-d d inebgi ur nebni ara fell-as.*

Comme dans le proverbe, on retrouve les formes figées en *myif, menyif* et *yif* + nom, «il vaut mieux…, mieux vaut».

Menyif ul-is, ilemc-is,
menyif ilemc-is, ul-is,
kifkif ilemc-is, ul-is.
Mieux vaut son cœur que sa peau,
mieux vaut sa peau que son cœur,
son cœur et sa peau se valent (La noix, la prune, la figue).

Lexique

L'énigme est le lieu des associations bizarres, de la rencontre de mots expressifs ou plaisants, d'archaïsmes, de termes obscurs ou sans signification précise.

Exemples d'archaïsmes : *imassen* «mie», aujourd'hui, remplacé dans le parler par une périphrase : *ul n weyrum,* «cœur du pain».

Taḥbult ur nesɛi imassen,
tecbeḥ ur tesɛi ifassen (Aṣurdi).
Une galette sans mie,
belle mais de mains dépourvue (Pièce de monnaie).

Aberegnu «tourneur, principalement de plats de couscous», mot aujourd'hui inusité chez les *At Waylis* mais encore attesté dans certains parlers de la vallée de la Soummam :

Taɛekkazt uberegnu,
Tkeččem akal ur trekku (Azrem).
Le canne du tourneur,
S'enterre mais ne pourrit pas (Le serpent).

Mots plaisants :

Xemsa imqeluqba,
wwin taqelaqbut,
yer wexxam uqelaqbu (Xemsa iḍudan, afus, tijyelt d yimi).
Cinq *imqeluqba*,
ont transporté une *taqelaqbut*,
au domicile d'*aqelaqbu* (Les cinq doigts de la main,
la cuiller, la bouche).

Les mots semblent dériver de la racine QLB, qui comporte l'idée générale de «renverser, culbuter» : l'acte de manger est ici envisagé sous l'aspect négatif de la gloutonnerie et de la voracité.
Mots de sens obscur :

D iḥlalaḍen,
d iblalaḍen,
ulac tamurt ur wwiḍen (Iṣurdiyen).
Bien polis,
bien ronds,
il n'est de contrée qu'il n'aient visité (Les pièces de monnaie).

Mots du vocabulaire enfantin :

Lullu,
Iɛelleq ɣer čučču (Timengucin).
Joujou
accroché à petit bout de chair (La boucle d'oreille).

Où *lullu* est le terme enfantin qui désigne tout objet, brillant ou tintant, servant de jouet et *čučču* le mot désignant la viande.

Aɛekkaz
iɛelleq lullu (Ameqyas).
Joujou
accroché à un bâton (Le bracelet).

On relève même des termes de rondes enfantines :

Ḥanun, zanun,
ur yettfaraq lkanun (Amcic).
Ḥanun, zanun,
toujours collé au brasero (Le chat).

On note l'emploi de mots arabes à la place d'équivalents berbères, pourtant bien vivants :
- Soit pour faire rime, comme dans la devinette de l'artichaut :

Yemma Maɛkufa,
tbubb acḥal d ccuka.
Mère Percluse,
porte sur le dos des tas d'aiguillons.

où le mot *ccuka* «épine» prend la place de *asennan*, bien vivant,
- Soit pour donner à l'énigme un caractère singulier :

Lqedd meqduda,
ṣṣifa maɛǧuba,
s daxel d ddheb,
s ufella d lfeṭṭa (Tamellalt).

Bien proportionnée,
d'une beauté étonnante,
intérieur d'or,
extérieur d'argent (L'œuf).

Les deux premières lignes sont directement reprises de l'arabe dialectal, mais elles restent compréhensibles, les termes qui les composent : *lqedd* «taille, stature», *ṣṣifa* «forme, beauté» et *ɛǧeb* «être admiratif», étant empruntés.
Certains arabismes sont transformés pour leur donner une allure plaisante, voire caricaturale, comme dans l'énigme suivante :

Tlata ddrareḥ,
Musa U Saleḥ,
Ɛmer Cebbeḥ (Tlata yinyen, taccuyt d tseksut).
Trois enfants,
Musa fils de Salah, Amar le Bel (Les trois pierres du foyer, la marmite et le couscoussier placé dessus).

où *ddrareḥ* est donné pour *ddrari* «enfants» (emprunté en kabyle sous la forme *dderya*) avec le suffixe expressif de sens péjoratif *ḥ*.
Des personnages ou plutôt des noms de personnages apparaissent : personnages de contes comme Belajout, enfant intelligent et facétieux, qui joue des tours à l'ogresse yemma *Ǧida*, ou alors des noms plaisants pour caractériser, par un défaut, un être ou un objet. Ainsi : dans l'énigme précédente, sur l'artichaut, *Yemma Maɛkufa,* du verbe *ɛkef* «être recroquevillé, être perclus etc».
Tous ces écarts, toutes ces innovations renforcent le caractère mystérieux de l'énigme, ils lui donnent aussi, avec le langage enfantin et les termes plaisants, un aspect nettement ludique.

Rhétorique de l'énigme

La définition comme procédé de description

L'énigme kabyle repose essentiellement sur une figure de style : la définition.

La définition est une assertion dont le thème est une chose ou un mot et le prédicat une périphrase qui l'explicite, en en désignant les sèmes, c'est à dire les unités signifiantes minimales : sèmes génériques (classificatoires), sèmes spécifiques (distinctifs) et sèmes virtuels (potentiels).
L'énigme fonctionne comme un article de dictionnaire mais qui ne présente qu'une seule composante : la composante sémantique ou analyse du signifié. Il manque la mention du mot (composante graphique ou phonique) et la composante syntaxique ou catégorie grammaticale du mot.
Dans un article de dictionnaire, la définition est d'abord un processus d'abstraction qui consiste à isoler un mot de ses contextes et à présenter, par une périphrase, ses principales significations. La proposition la plus courante est du type :

«*x d y*»

«*x* est un *y*»

avec l'utilisation d'un métalangage composé de mots asbraits du genre : «espèce de, sorte…» ou de termes génériques «animal, être humain, matériau».

Aqcic d *amdan,*
Un garçon est un être humain
Izem d *ayersiw*
Le lion est un animal

Le principe est que le métalangage soit suffisamment clair pour permettre à l'usager de trouver l'information qu'il cherche, sans être obligé de posséder un vocabulaire recherché.
En général, le vocabulaire est défini à partir de mots connus, en rapprochant des termes synonymes ou en les mettant en rapport avec des mots de sens contraire. On peut aussi faire connaître la nature du mot, en énumérant ses traits distinctifs. Ainsi, pour *aqcic* «garçon»

aqcic, d *amdan*, d *ddker*, d *ameẓyan*
Un garçon est un être humain, de sexe masculin, jeune

Il y a bien une définition dans l'énigme mais elle prend toujours le contre-pied de la définition du dictionnaire : le mot à trouver est beaucoup plus facile que les mots employés pour

l'expliquer et, à la place de l'énumération des sèmes, qui correspondent aux propriétés ou aux qualités d'un objet, on ne rencontre qu'associations et rapprochements déroutants.
Dans un dictionnaire kabyle monolingue, la définition de *lmeṣbaḥ*, «lampe à huile», pourrait se présenter ainsi :

D tayawsa udeqqi, sfawayen yis-s at zik,
tetteddu s teftilt akk d zzit.
Objet en terre utilisé autrefois et destiné à produire
de la lumière à l'aide d'une mèche et de l'huile

Voici la définition donnée par une énigme :

Ayyul n wakal,
tabarda n lkettan
Ane de terre,
bât de lin

A la place du terme générique *tayawsa* «chose, objet», on a un terme spécifique, *ayyul* «âne» et à la place du référent *tiftilt*, «mèche», on a un autre référent : *tabarda*, «bât». Il y a bien une logique puisque «âne» et «bât» vont ensemble, mais c'est une logique interne. Et même cette logique est remise en cause, puisqu'il n'y a pas d'âne en terre ni de bât en lin ! La référence à la lampe s'établit à un niveau second, par l'évocation de la forme de la lampe, qui peut rappeler un âne, et surtout par l'association de mots secondaires : *akal*, «terre» et *lkettan*, «lin».
Dans l'énigme, tout se passe comme si l'encodeur s'efforce à cacher le sens du mot à trouver, *d aseɛreq*, «on induit en erreur», d'où l'appelation de *timseɛreqt*, «celle qui trompe, qui induit en erreur» pour l'énigme.
La définition de l'énigme se présente en deux temps :
- Mise en évidence : sème le moins évident ou le plus inattendu à trouver. (Par exemple : la couleur noire pour trouver «yeux»)
- Association du mot à trouver avec une terre en apparence éloigné mais qui entretient un lien sémantique avec lui («lin» pour «mèche »).

Exemple : énigme du cavalier

S ufella d rruḥ,
s wadda d rruḥ,
deg tlemmast d lluḥ.
Par dessus animé,
par dessous animé,
au milieu, planche de bois.

Le sème repris de «cavalier» est «vivant» («animé»), le sème de «cheval» est «vivant», le sème de «selle» est «matériau (planche)».

L'image

La puissance évocatrice de l'énigme kabyle repose sur les images qu'elle contient en abondance :
- Images traditionnelles ou clichés, empruntés à la langue commune, comme

D aberkan am qeḍran,
ineṭṭeḍ am cciṭan
Noir comme le goudron,
il colle comme un diable (pour la poudre)

- Images surréalistes qui recèlent une forte proportion de contradictions et un degré d'arbitraire élevé, comme dans l'énigme du bracelet :

Taklit,
texneq lalla-s
L'esclave,
étrangle sa maîtresse

où on a un renversement des valeurs, l'esclave dominant son maître. Dans l'énigme de l'ombre :

Tezger asif
ur tebzig

Elle a traversé la rivière
et ne s'est pas mouillée

où le paradoxe réside dans le fait qu'on ne peut traverser un cours d'eau sans se mouiller.
Le paradoxe peut être poussé jusqu'à l'impossibilité. Ainsi dans l'énigme du nouveau né :

Yusa-d d inebgi,
ur yesεi tuymas,
nezla-yas ikerri,
ur yesεi iysan.
Il est venu en hôte,
il n'a pas de dents,
pour lui nous avons tué un mouton,
qui ne possède pas d'os.

Si la proposition, «hôte sans dents» est acceptable, celle qui se rapporte à «un mouton sans os» est impossible, le mouton étant un vertébré : en fait ces propositions ne font que traduire l'image du nouveau-né, sans dents, à qui on donne le sein !
Ce sont ces images, ajoutées à d'autres figures de style, comme la comparaison, la métaphore et l'hyperbole, qui font de l'énigme une pièce littéraire hermétique mais qu'on peut déchiffrer en en démontant les mécanismes.

Thématique de l'énigme

L'énigme, comme le proverbe et le conte, ont pour référent le monde traditionnel kabyle, avec son organisation sociale, sa faune et sa flore, ses activités, ses objets usuels, ses types humais, ses croyances…

Le corps humain

C'est une véritable leçon d'anatomie que donne l'énigme : toutes les parties du corps humain ou presque sont décrites, avec une profusion d'images qui ne manquent pas de rappeler les associations surréalistes.

- Ainsi la tête, dont on évoque les cavités :

Aqerrum
bu sebεa tefliwin.
Tronc d'arbre
percé de sept trous.

- Les yeux :

Snat teslatin
Deg tekwatin.
Deux jeunes mariées,
Dans deux petits coins.

ou encore :

Snat n tebḥirin zerrbent,
yekka-d wedrar gar-asent.
Deux jardins clôturés,
séparés par une montagne.

Les éléments physiques

Plusieurs énigmes se rapportent au ciel, dont l'observation revêt une importance capitale, dans la vie des paysans : on n'arrête pas d'y guetter, en période de labours, les nuages porteurs de pluies.

Ma igen ur neggan,
ma yettru, neḥmed Ṛebbi.
S'il dort, nous perdons le sommeil,
s'il pleure, nous louons Dieu.

Comme dans la plupart des cultures populaires, le ciel est synonyme d'immensité et d'infinité, voire d'incorruptibilité (à cause de son symbolisme religieux), ainsi que le suggère l'énigme suivante :

Tagertilt-iw n nnḥas,
Ur tettruẓ ur tettneṭfas.
Ma natte d'acier,
ne se brise ni ne se plie.

Parmi les astres, le soleil et la lune ont la vedette. Le soleil est l'astre diurne, qui éclaire et réchauffe. Dans le monde berbère, comme dans les autres cultures de tradition méditerranéenne, il est associé à la puissance et à la gloire. Ses nombreuses personnifications dans la littérature berbère ne sont peut-être que les restes d'un ancien culte solaire, qui en faisait une divinité tutélaire. Ainsi :

Anda ddiy,
yedda-d yid-i.
Là où je vais,
il va avec moi.

Le calendrier traditionnel des paysans kabyle est un calendrier solaire, inspiré du calendrier julien, mais pour le calcul des grossesses et surtout des festivités, c'est la lune qui sert de comput. L'énigme suivante fait allusion aux croissances et décroissances de l'astre :

Ilul-d s wacciwen,
meqqer-d mebla acciwen,
yemmut s wacciwen.
Il est né avec des cornes,
il a grandi sans cornes,
il est mort avec des cornes.

L'alternance du jour et de la nuit est vue comme une opposition :

Mcawaren,
wa yeqqar: ih,
wayeḍ : ala !
Ils se sont mis d'accord,
l'un pour dire :oui,
l'autre : non !

Les énigmes évoquent aussi les états atmosphériques : les nuages, la brume, le givre, avec une profusion d'images, plus frappantes les unes que les autres. Ainsi pour la brume :

Taḥayekt n Belɛejuṭ
i yeẓdan mebla taḍuṭ.
Couverture de Belajut,
qui n'est pas tissée de laine

Pour l'orage :

Tamɣart tesḥanzew, tettru,
tislit tɛelleq lullu,
amɣar yettgalla irennu.
(Lehwa, lebraq d rrɛud)
La belle-mère, irritée, pleure,
la bru a mis ses bijoux,
Le beau-père (en colère) fait serment sur serment !
(La pluie, les éclairs et le tonnerre.)

Les cours et les points d'eau sont également évoqués.

Yetteddu ur yesɛi iḍarren,
izehher ur yesɛi idmaren,
ixebbec ur yesɛi accaren.
Il marche mais n'a pas de pieds,
il souffle mais n'a pas de poitrine,
il griffe mais n'a pas d'ongles.

Tabaqit n lbaqiya,
ččan deg-s rebɛa meyya,
teqqim akken theyya.
Ecuelle (au contenu) inépuisable,
quatre cents personnes y ont mangé,
et elle reste toujours pleine !
etc.

Les animaux
Les animaux évoqués sont les animaux domestiques, en contact permanent avec l'homme dans la société traditionnelle.

La vache

Tetteddu,
tfesser ticeṭṭiḍin.

Elle va,
étalant des morceaux d'étoffe.

Le coq :

Ibedd yef ṣṣur,
yeyyar a Menṣur.
Debout sur une muraille,
il appelle : Mansour !

Le lapin :

Aεudiw-iw crir,
Llebsa-s d leḥrir,
Ur t-irekkeb
la lqayed
la lmir.
Mon cheval galopant,
tout habillé de soie,
ne le monte
ni caïd
ni maire.

Parmi les animaux sauvages, on cite surtout le serpent, dont les Kabyles ont toujours eu à se méfier, à cause de sa perfidie :

Lqedd uεekkaz,
lǧehd n rebεin d argaz.
Taille de bâton,
force de quarante hommes.

On évoque aussi des parasites qui, comme les poux, étaient autrefois une préoccupation constante :

Tayaṭ-iw taberkant,
tekcem deg teẓgi,
teεreq.
Ma chèvre noiraude,
dans la forêt,
s'est égarée.

Les végétaux

Des plantes sauvages, utilisées comme aliments ou comme remèdes font l'objet d'énigmes. Ainsi :

- Le gland :

S ufella d tayerrast,
yer daxel d taglast.
A l'extérieur, écorce,
à l'intérieur, farine de son.

- Le diss, *ampelodesmos tenax* :

Ibedd deg tizi,
iserreḥ i yimezran-is.
Debout, sur la colline,
il lâche au vent sa chevelure.

Mais ce sont surtout les céréales, les légumes et les fruits cultivés en Kabylie qui sont le plus souvent évoquées.
Les semences sont l'objet de plusieurs énigmes. Le trait définitoire retenu est «enfouies sous terre», avec cette image de la chose qui meurt (parce qu'on l'enterre) mais qui ressuscite (parce qu'elle germe) :

Almi mmutent,
i d-kkrent.
C'est seulement une fois mortes,
qu'elles se lèvent.

Mmuggrey-d yemma Ğida,
Nniy-as : anida akka ?
Tenna-yi-d : yer laxert,
ad d-uyaley !
J'ai rencontré Mère l'ogresse,
Je lui ai demandé : où vas-tu ainsi ?
Elle m'a répondu : au monde des morts, mais je reviendrai !

Les fruits les plus évoqués sont :
- L' olive :

Akli,
iɛelleq seg timiṭ.

Un nègre,
accroché par le nombril.

- La figue fraîche :

Tesεa afriwen ur tettafeg,
tesεa ayefki ur tetteẓẓeg.
Elle a des ailes mais ne vole pas,
elle a du lait mais ne se trait pas.
(Allusion aux feuilles qui couvrent les figues et au latex qu'on extrait des tiges).

Tamaẓẓagt idel yifer.
Mamelle recouverte par une feuille.

- La figue de barbarie :

S ufella teqbeḥ,
s daxel tecbeḥ.
Extérieur méchant,
Intérieur charmant.

- La grenade :

Yemma Ğida,
turew-d miyya.
Mère l'Ogresse a mis au monde
cent petits.

- La vigne :

Teεwej, teqwej,
teğğa-d i tt-yifen.
Tordue, entortillée,
elle a mis au monde meilleur qu'elle.

etc.

Parmi les légumes, on peut citer :
- La citrouille :

Jebdey amrar,
inhedd wedrar.
J'ai tiré sur la corde,
La montagne s'est mise en mouvement.

- L'artichaut :

Yemma Maɛkufa,
tbubb acḥal d ccuka.
Mère Percluse,
porte sur le dos des tas d'aiguillons.

etc.

- Les objets.

La plupart des objets usuels (ustensiles, instruments de travail etc.) sont pris comme sujets d'énigmes.

- Le balai :

Ibges,
ixnunes.
Bien ceint,
bien souillé.

- La lampe à huile :

Aɛeqqa n yired,
yeččur axxam.
Un grain de blé
remplit la maison.

- Le seau :

Refdeɣ-t, yujjaq,
serseɣ-t, yujjaq,
amek ara s-xedmeɣ ay axellaq ?
Je l'ai soulevé, il a gémi,
je l'ai déposé, il a gémi,
comment faire, ô Créateur ?

- Le tamis :

Yezzi, yezzi,
yečča aṣerfiq.
Il tourne, il tourne,
et prend une gifle !

- La cuiller :

Afus-is deg ufus-inu,
lḥess-is deg wul-inu.

Sa main est dans ma main,
sa voix est dans mon cœur.

- Le marteau :

Mmuggrey-d baba amyar,
nniy-as : anda tetteddud ?
Yenna-yi-d : yer terẓi uqerruy-iw !
J'ai rencontré Grand père,
je lui ai dit : où vas-tu ainsi ?
Il m'a répondu : je vais me casser la tête !

- Le fusil :

Yemma Ğida, tameɛkakuft,
ur tetteffey mebla taluft.
Mère Grand Percluse,
qui ne sort que lorsqu'il y a des problèmes !

etc.

Les instruments de travail de l'homme, comme la charrue, ou de la femme, comme le métier à tisser, ont inspiré de nombreuses énigmes. Par exemple :

- Le métier, avec ses principaux éléments : *ifeggagen* (ensouples), *ijebbaden* (tendeurs) et *iyunam* (roseaux) :

Sin gnen,
sin bedden,
sin qqaren : sak, sak.
Deux sont couchés,
deux sont dressés,
deux disent : sak, sak.

- Les cardes :

Sin wayetmaten,
ttemxebbacen.
Deux frères
qui se griffent mutuellement.

- La charrue :

Baba amyar akeɛraruf,
a win umi tecbeḥ tikli,

afus-is deg ufus-inu,
iccer-is yettazu tixsi.
Grand père Perclus,
à la démarche gracieuse,
sa main est lovée dans la mienne,
sa griffe écorche la terre

Exploitation pédagogique

L'énigme peut donner lieu à de nombreux exercices sur la langue et les utilisations que l'on peut en faire.

Exercices sur les sonorités

- Etude des rimes, des assonances.
- Symbolisme phonique quelles associations de sons pour créer quels effets ?
- Les termes expressifs : structure phonique.

Exercices sur les structures grammaticales

- Types de phrases récurrents : assertion, interrogation.
- Phrases verbales et phrases nominales.
- L'énumération.

Exercices sur le lexique

- Etude du réseau de sèmes mis en jeu dans la recherche d'un mot : le plus souvent, ce ne sont pas les sèmes principaux qui permettent d'identifier directement le mot mais les sèmes secondaires. Ainsi dans la définition de la poudre : *d aberkan am qeḍran, ineṭṭeḍ am cciṭan* «Noir comme le goudron, il colle comme un diable», on n'a pas les sèmes «substance broyée», «explosif», qui aideraient aussitôt à le reconnaître mais des traits de sens secondaires, «couleur» «substance qui adhère», avec une acception morale, «méchanceté», induite par la comparaison au diable. Ces traits de sens sont en fait partagés par un grand nombre de mots, ce qui complique l'énigme, en tout cas renforce son caractère hermétique.
- Certaines énigmes peuvent donner lieu à des structurations sémiques : ainsi l'énigme de la figue, où le trait sémique, «genre grammatical» (masculin/féminin) permet de distinguer trois types de figues : *aqirquc* «figue tombée avant maturité»,

tabexsist «figue mûre», *iniyem* «figue séchée». On pourra enrichir le champ lexical, en recherchant d'autres dénominations de figues et procéder à une structuration de l'ensemble. (Cf. l'étude «Le vocabulaire de la figue en kabyle» dans notre thèse de 3ème cycle, 1985).

- Recherche et étude des archaïsmes.
- Recherche et étude des créations lexicales : relevé des termes d'origine onomatopéique (Le plus souvent plaisants, comme dans *aqelaqbu* pour «doigt», *taqelabqut,* pour «cuiller). Montrer que dans la plupart des cas, le mot est formé à partir d'une onomatopée ou alors d'une racine connue : dans le cas de l'exemple cité, on pense à *qleb* «renverser», avec un répétition expressive de syllabes.

Exercices sur le style

- Etude des figures de styles employées dans l'énigme, principalement la métaphore mais aussi la comparaison, l'opposition, la métonymie
- A partir de l'étude de la métaphore et de la métonymie, passer à l'étude de ces deux procédés de style comme procédés de formation linguistique. En effet, en l'absence de dénominations spécifiques, la métaphore et la métonymie fournissent la dénomination d'un grand nombre de référents. Ainsi, en *tamaziyt* du Maroc central, *abaw,* au propre «fève», signifie aussi «personne de petite taille» : la personne est ainsi appelée en raison d'une analogie établie entre sa taille et celle de la fève. En kabyle, *aberkan* «noir, de couleur noire» est la dénomination de l'homme de couleur noire : la dénomination repose sur un rapport de contiguïté, la couleur de la peau fournissant la dénomination de la personne. Il est vrai que beaucoup de parlers kabyles recourent à un autre terme, *akli*, dont l'origine métonymique paraît moins évidente, mais comme le mot désigne au propre l'esclave, de couleur ou non, on assiste au même transfert de sens : c'est parce que les hommes de couleur ont souvent été esclaves ou tributaires dans la société kabyle ancienne que ce nom leur a été donné.

La part de la métonymie dans la formation du vocabulaire est encore plus importante. En effet, ne créant aucune relation nouvelle entre les termes qu'elle associe, comme c'est le cas dans la métaphore où on doit poser l'existence d'une analogie,

elle se contente de «*donner à un objet qui n'a pas de nom (…) le nom d'un objet qui est étroitement en relation avec lui* » (M. Le GUERN, 1973, p. 91).
Exemples, en kabyle :
- *Afus* «main» et «anse».
- *Ameẓẓuy* «oreille» et «ouïe».
- *Tasyart* «bois» et «tirage au sort» etc.

Exercice de créativité
- Sur les modèles linguistiques et sémantiques dégagés, créer des énigmes sur des objets traditionnels ou modernes : machine à laver, télévision, téléphone portable, ordinateur etc.

Exercices de comparaison
- Comparaison des énigmes kabyles avec des énigmes d'autres régions du Maghreb.
- Points communs.
- Divergences.
Exercices de comparaison sur la définition de référents précis. Par exemple, comment on décrit l'olive, en kabyle, en chaoui, en mozabite, en rifain, en chleuh, comment on décrit le mort, le nouveau né, le ciel, la lune, le mois de jeûne etc.
- Quels sont les figures de styles employés ?
- Comparaison des images.

~ 3 ~
Le conte Tamacahut

Introduction

Le conte populaire est le genre littéraire le plus universel, c'est sans doute aussi le plus ancien. On le retrouve dans les plus vieux papyrus égyptiens comme dans les tablettes cunéiformes de Babylone. Et aujourd'hui, il n'y a pas de culture, il n'y a pas de langue qui ne possède ses contes.

Loin d'être un divertissement pour enfant, le conte a été longtemps un véhicule de croyances et de mythes, un moyen d'enseignement des règles et des lois, ou encore le canal par lequel un peuple consigne les événements les plus marquants de son histoire.

Certes, le conte populaire est pétri de merveilleux mais dans le flot du surnaturel, dans la succession des événements plus prodigieux les uns que les autres, il y a un enseignement à tirer, des principes, voire des vérités à découvrir. C'est le message du conte que les spécialistes de la littérature mais aussi les ethnologues, les folkloristes, les psychologues, les psychanalystes et bien d'autres chercheurs dans le domaine des sciences humaines s'emploient à déchiffrer. Le profane, lui, s'il s'intéresse au conte, c'est avant tout, pour reprendre une expression de Roland Barthes, pour le «plaisir du texte» mais c'est aussi par le besoin de retrouver, dans cette forme d'expression archaïque, l'authenticité et la naïveté des «temps anciens».

Dans les cultures minoritaires ou menacées de disparition, ce besoin du conte correspond aussi à une quête identitaire. On s'efforce d'y retrouver les accents de la langue ancienne, les objets et les traditions d'autrefois, ainsi que les mythes et les croyances auxquels la mémoire s'accroche et dans lesquels on veut voir l'expression de spécificités linguistiques et culturelles. On comprend dès lors, l'intérêt suscité par le conte, aujourd'hui, dans les sociétés berbérophones : de nombreux

recueils ont été édités et des recherches universitaires sont régulièrement consacrées, au Maghreb comme à l'étranger, au conte berbère (voir bibliographie).
A l'école aussi, on s'intéresse au conte. Les pédagogues, qui veulent donner aux jeunes le goût de la lecture, savent combien les enfants sont captivés par cette forme de récit. Des études (voir par exemple Mareuil, 1977) ont montré que le conte et, d'une façon générale, le récit, aide l'enfant et l'adolescent à prendre connaissance des problèmes humains et sociaux (on pense, pour ce qui est du monde berbère, au problème de la faim, au statut de la co-épouse ou a celui des orphelins). C'est par eux qu'ils prennent également conscience de certaines des pulsions qui les agitent (notamment celles qui sont en rapport avec la sexualité) et qu'ils apprennent à les sublimer, c'est à dire à les détourner vers des objets socialement et moralement acceptables.
Le conte, le récit d'une façon générale, satisfait aussi à ce besoin de peur et d'angoisse qui, selon les psychanalystes, permet d'exorciser les peurs ancestrales pour affronter, plus tard, les épreuves de la vie. Alors qu'on ne s'étonne pas de voir apparaître dans les contes destinés aux jeunes enfants, des personnages aussi effrayants que les géants ou les ogres : s'ils représentent des adversaires terrifiants pour les héros (auxquels l'enfant s'identifie), ils symbolisent, en fait, les obstacles, les contraintes qu'il faut vaincre pour s'épanouir.
Au plan de l'expression linguistique et de l'étude littéraire, le conte peut donner lieu à d'intéressants travaux sur la structuration des textes, l'organisation temporelle et spatiale, les règles de la cohérence discursive, l'emploi du vocabulaire et bien d'autres aspects du discours et de la langue.
Comme dans les recueils précédents, nous réunissons ici un corpus de textes inédits que nous faisons précéder d'une étude sur le conte berbère et les voies de son exploitation en classe. Plutôt que de reprendre des analyses déjà faites (on pense à l'étude magistrale de Lacoste-Dujardin sur le conte kabyle) nous proposons de nouveaux types d'approche, avec des propositions d'application à l'école. Nous terminons par une bibliographie qui réunit les principales références sur le conte (généralités, corpus berbères et autres), ses analyses et ses utilisations pédagogiques.

Le Conte comme genre littéraire

La marque de l'oralité

Il faut distinguer le conte populaire, hérité de la tradition, et transmis oralement, du conte d'auteur, philosophique ou autre, tel qu'on en rencontre, par exemple, en Europe, au 18ème siècle (les contes de Voltaire).
Le conte populaire peut donner lieu à des publications mais il n'est, dans ce cas, qu'une transcription de textes oraux. (par exemple, les *Kinder und Hausmärchen* des frères Grimm..., les *Völksmärchen der Kabylen* de Frobenius, les *Contes* de Perrault etc.) Il faut signaler cependant que des contes populaires peuvent faire l'objet d'adaptation, voire de reformulations ou de parodies par des auteurs. C'est le cas de l'Anglais Antoine Hamilton qui, en 1705 a publié, en français, la parodie d'un conte connu. On peut citer encore l'exemple, dans la littérature française, de Marie Leprince de Beaumont qui, dans son *Magasin des enfants* (1756) a inséré, dans des dialogues moraux, des contes de fées, dont le célèbre *La Belle et la Bête*. Ces contes, parodiés ou réinterprétés, pour servir un objectif (satirique ou pédagogique) diffèrent des contes populaires non seulement par leur contenu mais surtout par leur forme, le conte populaire relevant avant tout à l'oralité.
Comme le proverbe ou la devinette, le conte fait partie de ce qu'on appelle la littérature orale, qui se transmet de bouche à oreille et de génération en génération. C'est avant tout un «discours» au sens de «propos» de «conversation», fait de mots mais aussi d'arrêts, de silences, de gestes et de signes qui vont lui imprimer, en fonction du moment, du lieu où il est dit et du public qui le reçoit, des marques spécifiques. Si le conte est, en effet, hérité de la tradition et répété indéfiniment, il prend, à chaque fois qu'il est dit une nouvelle forme, celle que le conteur lui donne. C'est pourquoi le conte a été parfois considéré comme un genre «mouvant», par opposition au proverbe ou à la devinette qui, eux, ne subissent pas de modifications.
Tous les contes populaires, de quelque pays que ce soit, appartiennent à la tradition orale mais tous ceux qui ont été transcrits et qui nous sont parvenus sous forme d'ouvrages

(contes de Grimm, de Perrault, d'Andersen, contes chinois ou kabyles) ont perdu, dans le passage à l'écrit, une grande partie de cette oralité. Et même quand le conte est enregistré au moyen de procédés audiovisuels, et qu'on peut entendre la voix du conteur ou voir ses mimiques, l'auditeur est privé du contact avec lui : il ne peut ni l'interrompre pour lui faire reprendre une formule ou un détail, pour susciter un plaisir ou une peur (dont on tire aussi du plaisir), ni l'interroger, pour lui demander une explication. Ce sont ces échanges, manifestation d'une présence humaine, vivante et chaleureuse, qui font le charme, et tout l'intérêt du conte.

Transcription / Adaptation du conte

La transcription par écrit des contes, si elle permet de fixer et donc de sauver de l'oubli les récits, ne reproduit pas tous ces aspects du conte. Les répétitions ou les digressions qui, à l'oral, ont leur saveur, deviennent gênantes à l'écrit. C'est pourquoi elles sont effacées dans les ouvrages. Le conte gagne en concision et en cohérence mais il perd beaucoup de sa chaleur. Et même quand le conte est enregistré ou même filmé, on entend la voix du conteur et on peut voir les expressions de son visage mais on est privé de sa présence physique. Quant à la langue et au style, ils sont souvent, quand ils passent à l'écrit, modifiés. D'ailleurs des auteurs d'ouvrages de contes le reconnaissent eux-mêmes : ainsi, les frères Grimm soutiennent avoir transcrit fidèlement les textes comme ils les ont recueillis mais au plan stylistique, ils avouent avoir adopté leur propre style et avoir ajouté des détails.
Dans l'espoir de restituer cette dimension orale, certains ethnologues, comme Arnold Van Gennep : font la recommandation de «tout noter intégralement, sans faire intervenir une critique littéraire, affective ou morale, ni évaluer ce qui est populaire au moyen de mètres artificiellement construits». Mais cette position ne fait pas l'unanimité. Henry Pourrat, collecteur de contes populaires français réfute la prétention à restituer le conte tel quel et revendique l'adaptation comme un moyen de perpétuer ce genre populaire. C'est pour perpétuer le conte que le même Pourrat intègre dans son roman, *Gaspard des montagnes*, des

contes qui sont en quelque sorte des témoins de la culture paysanne mise en scène. L'enchâssement de contes dans d'autres structures narratives est un procédé autrefois très utilisé, aussi bien dans la littérature orientale qu'occidentale. L'exemple est fourni par *Les Mille et une Nuits*, avec la construction en abyme «X raconte que Y raconte que B raconte que A etc.»Et la vie de Chahrazade dépend de ces contes qu'elle rapporte chaque nuit pour distraire son royal époux ! Ce procédé des récits enchâssés a été également mis en œuvre par Boccace dans le *Décaméron* (1350) : l'écrivain italien réunit dans une maison à la campagne, sept dames et trois jeunes hommes, ayant fui Florence, décimée par la peste, et leur fait raconter à chacun, pour se distraire, des histoires, dont des contes.

Le merveilleux comme élément définitoire

Le mot «merveilleux» que l'ont connaît dans le sens courant de «surprenant, étonnant» doit être pris, pour ce qui est du conte, dans celui de «surnaturel» : il provient du latin populaire *miribilia*, altération de *mirabilia* «choses étonnantes, admirables». Le merveilleux, c'est ce qui dépasse l'entendement, ce qui paraît irréel mais non absurde : ce sont les animaux qui parlent, les géants, les ogres, les fées et les baguettes (chez les Berbères les bagues) magiques qui ont le pouvoir de réaliser les vœux les plus fous, de résoudre les problèmes les plus insolubles.
Si le merveilleux est provoqué le plus souvent par certains personnages (fées, sorciers...) il fait également partie du monde du conte : monde intemporel, régi par des lois qui ne sont pas celles de notre monde. Et si le merveilleux ne fait pas scandale, c'est parce que justement il fait partie de ce monde : personne, en écoutant un conte ne dit «c'est faux» ou «ça n'existe pas», le merveilleux est accepté comme logique du conte et personne ne cherche à l'expliquer. L'univers merveilleux coexiste avec le monde réel, sans qu'il y ait interférence avec lui. C'est pourquoi, même si certains personnages ou événements sont effrayants, le conte ne provoque pas d'épouvante, sauf ce frémissement qui procure plus de plaisir que de peur.

Le merveilleux se distingue du fantastique qui, lui, a pour cadre le monde réel où l'événement insolite provoque une rupture : c'est pourquoi un récit fantastique (une histoire de fantômes ou de vampire) instaure toujours un climat de peur et d'angoisse. Tandis qu'on peut chercher à expliquer de façon «scientifique» un fait fantastique, on accepte le récit merveilleux comme allant de soi, parce que la fiction est acceptée dès le départ.

Différence du conte avec d'autres types de récits traditionnels

Le conte présente des ressemblances plus ou moins fortes avec des genres comme la légende, la fable, le mythe ou l'épopée, qui sont comme lui, issus de la littérature orale et, pour certains, de présenter des faits ou des personnages merveilleux.
La *fable* est le genre narratif le plus proche du conte, mais elle est généralement plus courte que le conte et, le plus souvent, elle met en scène des animaux, pris comme modèles de types humains. De plus, les fables finissent par une moralité.
La *légende* est également très proche du conte, à cause de l'utilisation du merveilleux, mais contrairement au conte, qui se situe dans un monde totalement imaginaire et atemporel, la légende a pour point de départ des faits historiques, que l'imagination populaire transforme. C'est le cas, dans la littérature maghrébine, d'expression arabe ou berbère, de la vie des saints, personnages souvent historiques mais dont la vie est pleine de miracles et de faits extraordinaires.
L'*épopée* est un long poème (on a aussi des récits en prose) où le réel se mêle également au vrai, pour célébrer un héros et ses faits.
Le *mythe* est confondu par certains auteurs avec le conte : c'est le cas des frères Grimm qui ne voient pas de différence entre les deux genres ou encore de Vladmir Propp qui préfère à l'expression «conte merveilleux» celle de «conte mythique», mais en réalité, les deux genres sont assez différents. Alors que le conte ne fait que raconter une histoire, qui commence mal mais qui finit toujours bien, le mythe a pour finalité de «dire quelque chose», en utilisant un système de signes. Ce sont des histoires de dieux, de héros, d'animaux, d'ancêtres données en explication à certains phénomènes (origine de l'homme ou du

monde par exemple) ou d'interdiction (le tabou de l'inceste entre autres).

Les finalités du conte

Bien qu'il existe des contes pour adultes (notamment les contes dits licencieux ou grivois), le conte est surtout destiné aux enfants qu'il se propose de divertir mais aussi d'éduquer. L'enseignement du conte paraît de prime abord désuet, avec sa morale manichéiste, qui divise le monde en bons et en méchants, mais derrière les héros et les monstres se cachent des symboles et des archétypes, voire un processus d'initiation, chargé de faire accéder l'enfant et l'adolescent au monde des adultes. Initiation au sens général, moderne d'acquisition de savoirs et de savoirs faire mais aussi au sens ethnologique d'accession à la connaissance de certains mystères : celui de la vie et celui de la mort, mais aussi celui de la sexualité.
Les oppositions très nettes que met en scène le conte : grand/ petit, riche /pauvre, méchant/ bon, beau/laid, sage/ fou, permettent un déchiffrage aisé des symboles. Le Petit Chaperon Rouge qui, contre les recommandations de sa mère, folâtre dans les bois où elle rencontre le loup symbolise la jeune fille innocente mais inconsciente qui répond aux sollicitations des inconnus : si dans le conte diffusé aujourd'hui, la fillette réussit à échapper au loup, dans la version originale elle est dévorée par la bête, juste sanction de la transgression des règles établies. Le prince du conte kabyle que nous donnons en annexe de cette étude (*La nuée noire*) est puni pour avoir dilapidé la fortune de son père : il lui faudra, pour reconstituer les biens perdus dans les jeux de hasard, subir des épreuves qui manquent de lui coûter la vie. Il importe que l'enfant mais aussi l'adulte sache qu'on ne défie pas impunément les règles établies, parce que du respect de ces règles dépend la stabilité, voire l'existence du groupe.
Initier pour mieux s'intégrer et respecter les règles, pour ne pas rompre la logique et les équilibres de la vie sociale ou de la vie tout court, tel semble être le message universel du conte. Dans les conflits mis en scènes, les Bons sortent toujours (ou presque toujours) victorieux, les méchants sont punis, les bonnes actions, le courage, la fidélité et la loyauté sont glorifiées, et les

héros, défavorisés au départ, sont récompensés et rentrent dans leurs droits : «ils vécurent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants» ou alors, dans les contes kabyles, quand l'histoire finit par un mariage, *sebɛa wussan d sebɛa wuḍan ṭṭbel yekkat,* «le tambour résonna sept jours et sept nuits entières».
L'auditeur, qu'il s'agisse d'un enfant ou d'un adulte, sait que dans la vie réelle, les choses ne se passent pas de la sorte et que les méchants et les injustes ne rendent pas toujours gorge mais le conte le fait rêver et espérer à une société meilleure, voire à supporter le monde dans lequel il vit. C'est aussi l'une des fonctions du conte.

Classifications

Le vaste mouvement de collectes de contes populaires a commencé en Europe au dix-neuvième siècle, après la publication du recueil de contes des frères Grimm, qui a eu un grand retentissement en Europe. Des institutions, comme la Société de littérature finnoise, créée en 1831, ou des individualités, comme Asbjörnsen en Norvège ou Svendt Grundtvig au Danemark, vont se lancer dans la constitution de corpus nationaux. D'autres pays, comme la France (collecte de Paul Sébillot puis Arnold Van Gennep), la Sicile (collecte de Pitré) vont suivre l'exemple... Signalons que la France disposait déjà de vastes corpus, dès la fin du 17ème siècle, avec plusieurs recueils de contes populaires, comme les *Contes* de Perrault, ou ceux de Madame d'Aulnoy auteur d'une vaste compilation, *Le Cabinet des fées*, Des recherches identiques sont menées en Inde et dans d'autres pays, mettant ainsi un vaste corpus à la disposition des chercheurs.
C'est ainsi qu'on s'est rendu ainsi compte, qu'en dépit de la diversité linguistique et culturelle, les contes présentent, d'un pays à l'autre, d'un continent à l'autre, des ressemblances frappantes. De cette constatation est née la notion de *contes-types* ou de *modèles*, c'est-à-dire la répétition, en dépit des différences de surface, de mêmes structures, ou pour reprendre le terme adéquat, des mêmes *fonctions* du conte.
Le folkloriste finnois, Annti Aarne propose, à partir de 1910, une première classification des contes, en partant des corpus scandinaves et germaniques, classification reprise et étendue à

d'autres corpus par l'Américain Stith Thompson. Cette classification, appelée Aarne-Thompson (AT) et adoptée dans beaucoup de pays du monde, distingue plusieurs types de contes, identifiés d'après les types de personnages qu'ils mettent en scènes, les événements racontés ou encore la finalité du récit.

Deux mille trois cent quarante types ont été ainsi recensés, avec des numéros pour les répertorier. Dans une seconde étape, ces types ont été répartis en quatre grandes catégories :

- Les contes d'animaux.
- Les contes proprement dits, qui comprennent les contes merveilleux et les contes religieux.
- Les contes facétieux.
- Les contes à formules ou contes en chaîne, du genre, en kabyle, du Chat qui, pour récupérer sa queue coupée, doit remplacer le lait qu'il a dérobé : il s'adresse à la chèvre qui lui demande des feuilles de figuier, il s'adresse au figuier qui lui demande d'être arrosé, il s'adresse à la fontaine qui lui demande d'être reconstruite etc. (voir conte donné en annexe).

Les contes dits «merveilleux» occupent dans cette classification les numéros 300 à 749, les autres se répartissent dans les autres genres merveilleux, comme la fable ou la légende, que les auteurs de la classification considèrent aussi comme des «contes» (voir, plus haut, la distinction entre les «genres du merveilleux».)

Dans la tradition kabyle, de telles classifications sont spontanément faites à la fois par les conteurs qui peuvent proposer à leurs auditeurs de choisir le type de conte qu'ils veulent entendre, à moins qu'il ne s'agisse des auditeurs qui réclament un type de conte précis :

- *Tamacahut n wayzen*, un conte d'ogre,
- *Tamacahut n taḍsa*, un conte facétieux,
- *Tamacahut n warrac*, un conte d'enfant,
- *Tamacahut n ddin*, un conte religieux etc.

Cependant, il est bon qu'en kabyle aussi (et en berbère, d'une façon générale) on adopte la classification d'AT, qui est devenue internationale, en lui faisant subir les réaménagements nécessaires pour tenir compte des réalités locales.

Catalogue international des contes de Aarne et Thompson

(Les numéros aux contes figurant dans le corpus de AT)

I- Contes d'animaux

1-99 : animaux sauvages
1-69 : le renard, animal habile
70-99 : animaux sauvages autres que le renard
100-149 : animaux sauvages et animaux domestiques
150-175 : l'homme et les animaux sauvages
176-199 : l'homme et les animaux domestiques
200-219 : animaux domestiques
220-249 : oiseaux
250-274 : poissons
275-299 : autres animaux

II- Contes proprement dits

Contes merveilleux
300-399 : ennemis surnaturels
400-459 : époux, épouses ou autres parents surnaturels ou enchantés
400-424 : épouses
425-449 : époux
450-459 : frères, sœurs, enfants
460-499 : tâches surnaturelles
500-559 : aides surnaturels
505-508 : défunt reconnaissant
530-559 : secours venant d'animaux
560-649 : objets magiques
610-619 : remèdes magiques
650-699 : pouvoirs et savoirs surnaturels
700-749 : autres contes surnaturels

Contes religieux
750-779 : Dieu récompense et châtie
780-789 : la vérité sort au grand jour
800-809 : l'homme au ciel
810-814 : l'homme promis au Diable

Contes nouvelles
850~869 : le héros obtient la main de la princesse
870~879 : l'héroïne épouse le prince
880~899 : fidélité et ingénuité
900~904 : mégère apprivoisée
910~915 : les bonnes règles de conduite
920~929 : actions et propos rusés
930~949 : contes de la destinée
950~969 : brigands et meurtriers
970~999 : autres contes nouvelles

Contes de l'ogre ou du Diable berné
1000~1029 : contrat de travail
1030~1059 : contrat passé entre l'homme et le Diable
1060~1114 : pari entre l'homme et le Diable
1115~1129 : tentative d'éliminer le héros
1145~1154 : ogre effrayé ou intimidé
1170~1199 : homme vendant son âme au Diable

Contes facétieux et anecdotes
1200~1349 : histoires d'idiots
1350~1439 : histoires de couples
1405~1429 : idiot et son épouse
1430 : couple fou
1440~1524 : histoire d'une femme
1450~1475 : à la recherche d'une épouse
1475~1499 : moqueries sur les vieilles filles
1500~1524 : autres anecdotes sur les femmes
1517~1518 : le mariage comme sanction
1525~1874 : histoires à propos d'un homme
1525~1639 : le garçon habile
1640~1674 : accidents heureux
1675~1724 : homme stupide

Contes religieux
1725~1874 : clergé et ordres religieux
1725~1774 : prêtre trompé
1775~1799 : prêtre et sacristain
1800~1809 : confessions
1824 : sermons comiques ou facétieux

1825-1874 : autres plaisanteries sur les prêtres
1840-1844 : incompréhension de phrases rituelles, employées l'église
1850-1874 : anecdotes à propos d'autres groupes
1875-1999 : vantardises
1890-1909 : contes de chasse
1925 : compétitions de souhaits

III- Contes formulaires

2000-2013 : récits cumulatifs : randonnées
2019-2020 : chaînes comprenant un mariage
2021-2024 : chaîne comprenant un décès, protagonistes animaux
2025-2028 : chaîne comprenant l'absorption d'un objet, les éléments de la chaîne ne sont pas reliés entre eux
2020 : contre-attrape
2300 : autres contes formulaires

IV- Contes non classés ou inclassables
(Le reste des contes)

Les analyses du conte

1- L'analyse de Propp

C'est le Russe, Vladimir Propp qui, le premier, a tenté une analyse structuraliste du conte, en prenant comme matériau d'étude un corpus d'une centaine de contes populaires de son pays. Au terme de son étude, Propp conclut que le conte merveilleux, en dépit de sa grande variété, repose sur une structure unique, déterminée par le jeu de variables (noms et attributs des personnages) et des invariants ou constantes, qui sont les actions qu'ils accomplissent et qui se répètent d'un conte à un autre. Ces actions que Propp appelle «fonctions» sont en nombre limité. Il y en a exactement trente et une et même si elles ne figurent pas toutes dans tous les contes, elles s'enchaînent toujours selon le même ordre
Voilà la liste des fonctions :

1- Un des membres de la famille s'éloigne de la maison (*éloignement*)

2- Le héros se fait signifier une interdiction (*interdiction*)
3- L'interdiction est transgressée (*transgression*)
4-L'agresseur essaye d'obtenir des renseignements (interrogation)
5- L'agresseur reçoit des informations sur la victime (*interrogation*)
6- L'agresseur tente de tromper sa victime pour s'emparer d'elle ou de ses biens (*tromperie*)
7- La victime se laisse tromper et aide ainsi son ennemi malgré elle (*complicité*)
8- L'agresseur nuit à l'un des membres de la famille ou lui porte préjudice (*méfait*) ou il manque quelque chose à l'un des membres de la famille ou celui-ci a envie de quelque chose (*manque*)
9- La nouvelle du méfait ou du manque est divulguée, on s'adresse au héros pour une demande ou un ordre, on l'envoie ou on le laisse partir (*médiation*)
Le héros entre en scène :
B1- un appel au secours est lancé
B2- on envoie immédiatement le héros
B3- le héros part de chez lui
B4- la nouvelle du malheur est divulguée
B5- le héros, chassé, est emmené loin de chez lui
B6- le héros, condamné à mort, est secrètement libéré
B7- on chante un chant plaintif
10- Le héros-quêteur accepte ou décide d'agir (*début de l'action contraire*)
11- Le héros quitte sa maison (*départ*)
12- Le héros subit une épreuve, un questionnaire, une attaque etc. qui le préparent à la réception d'un objet ou d'un auxiliaire magique (*première fonction du donateur*)
C1- le donateur fait passer une épreuve au héros
C2- le donateur salue et questionne le héros
C3- un mourant ou un mort demande au héros de lui rendre un service
C4- un prisonnier demande au héros de le libérer
C5- la même chose, précédée de l'emprisonnement du héros
C6- on s'adresse au héros en lui demandant grâce

C7- des personnes en train de se disputer demandent au héros de partager un butin entre elles
C8- autres demandes
C9- un être hostile essaye d'anéantir le héros
C10- un être hostile entre en lutte avec le héros
C11-on montre au héros un objet magique et on lui propose l'échange

13- Le héros réagit aux actions du futur donateur (*réaction du héros*)
14- L'objet magique est mis à la disposition du héros (*réception de l'objet magique*)
15- Le héros est transporté, conduit ou amené près du lieu où se trouve l'objet de sa quête (*déplacement dans l'espace entre deux royaumes, voyage avec un guide*)
16- Le héros et son agresseur s'affrontent dans un combat (*combat*)
17- Le héros reçoit une marque (*marque*)
18- L'agresseur est vaincu (*victoire*)
19- Le méfait initial est réparé ou le manque comblé (*réparation*)
20- Le héros revient (*retour*)
21- Le héros est poursuivi (*poursuite*)
22- Le héros est secouru (*secours*)

E1- ses frères enlèvent au héros l'objet ou la personne qu'il ramène
E2- le héros repart, recommence une quête
E3- le héros subit à nouveau les actions qui le conduisent à recevoir un objet magique
E4- nouvelle réaction du héros aux actions du donateur
E5- le héros est transporté près du lieu où se trouve l'objet de la quête

23- Le héros arrive incognito chez lui ou dans une autre contrée (*arrivée incognito*)
24- Un faux héros fait valoir des prétentions mensongères (*prétentions mensongères*)
25- On propose au héros une tâche difficile (*tâche difficile*)
26- La tâche difficile est accomplie (*tâche accomplie*)
27- Le héros est reconnu (*reconnaissance*)
28- Le faux héros ou l'agresseur ou le méchant est démasqué (*découverte*)

29- Le héros reçoit une nouvelle apparence (*transfiguration*)
30- Le faux héros ou l'agresseur est puni (*punition*)
31- Le héros se marie et monte sur le trône (*mariage*)

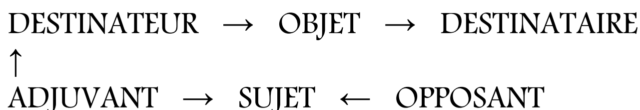
La première fonction, qui définit la situation de départ n'est pas une fonction à proprement parler. Avec les six suivantes, elle constitue une sorte de section préparatoire à l'action du héros.
Cette structure, dégagée pour le conte populaire russe se retrouverait, selon Propp dans tous les contes, mais des études de traditions différentes ont montré qu'elle n'est pas universelle et que si beaucoup de contes reprennent des fonctions du conte russe, elles mettent en jeu d'autres qui lui sont inconnues.
Propp a tenté aussi de ramener la multitude des personnages du conte à sept types principaux, définis selon leur rôle dans le récit. Il s'agit :

- Du héros
- De la princesse
- Du mandateur
- De l'agresseur
- Du donateur
- De l'auxiliaire
- Du faux héros

Le mode d'analyse proposé par Propp a été critiqué par Claude Lévi-Strauss pour qui les contes se prêtent moins bien que les mythes à l'étude structurale, de plus, il reproche au folkloriste russe de prendre les contes en les isolant de leur contexte social et culturel : or, justement, ce qui fait la force du conte et son originalité, ce sont ses références ethnographiques.

2- Le schéma actantiel de A.J. Greimas

En partant des fonctions définies par Propp, Greimas détermine non plus des personnages mais des actants, ou sphères d'activités, qui lui permettent d'établir, à partir de schémas structuraux, la dynamique interne des séquences d'un récit. Le schéma actantiel s'applique non seulement au conte mais aussi à toute forme de récit.



Les rôles se distribuent ainsi : un objet, une personne ou quelque chose d'immatériel manque et il faut partir à sa recherche. L'objet de la quête est désigné par un destinateur qui doit être transmis à un destinataire (ou bénéficiaire). Dans sa recherche, le sujet (héros) rencontre des personnages ou des forces qui vont l'aider dans sa tâche (adjuvants) ou au contraire chercher à empêcher sa réalisation (opposants).
Contrairement à la notion de «personnage» qui sous-entend toujours un être animé, humain ou animal, l'actant peut être un objet ou encore une force immatérielle.
Un même rôle actantiel peut être assumé par plusieurs personnages différents : ainsi le héros peut disposer de plusieurs adjuvants, de plusieurs opposants ou quêter plusieurs objets à la fois.
A l'inverse, un même personnage peut remplir plusieurs rôles actantiels différents et parfois contradictoires, comme être à la fois un adjuvant et un opposant, comme il arrive qu'au cours du récit, un personnage change de rôle. Autrement dit, la structure du conte, et d'une façon générale celle du récit, est loin d'être figée.
Les fonctions du récit sont réduites à cinq :

RECIT

Situation initiale	épreuve qualifiante	épreuve principale	épreuve glorifiante	situation finale

Le récit apparaît ici comme une série de transformations passant d'une situation A (situation initiale) à une situation B (situation finale) par l'intermédiaire d'une série d'événement où le héros doit affronter des situations difficiles et des adversaires coriaces finissant par triompher de tout et de tous.

3- Le schéma fonctionnel de Brémond

En partant également de Propp, Brémond a essayé de définir un schéma qui rende compte de la structure du récit. Dans *La*

logique du récit, il aboutit à un schéma fonctionnel réduit à trois fonctions essentielles et applicable à toute sorte de texte narratif :

FONCTION 1
situation ouvrant une possibilité
↓
FONCTION 2
a- actualisation de la possibilité
ou
b- non actualisation
↓
FONCTION 3
a- succès
ou
b- échec

Ce schéma est beaucoup moins rigide que celui de Propp dans la mesure où les fonctions ouvrent des possibilités : on n'a pas besoin de nommer des actions concrètes pour rendre compte de l'organisation des textes (comme absence, éloignement, méfait etc. chez Propp), les fonctions désignant seulement des virtualités d'actions.
Ici aussi, le récit est une succession d'événement :
- La fonction 1 prend la place de la situation initiale.
La fonction 3 est la situation transformée, couronnée par le succès (comme c'est toujours le cas dans les contes) ou l'échec (comme c'est l'une des possibilités du récit, en général).
Entre les deux fonctions prennent place les événements qui constituent l'armature du récit (les différentes fonctions du conte, les épreuves de Greimas etc.

4- Le modèle de P. Larivaille

Reprenant le schéma de Brémond, P. Larivaille le complète, en mettant en relief non seulement l'enchaînement des événements d'un récit mais aussi les transformations qui se produisent à l'intérieur du récit.
Toute histoire a un point de départ et un point d'arrivée : dans le conte, ces points sont énoncés par des formules rituelles, du type : «Il était une fois» et «Ils vécurent heureux et ils eurent

beaucoup d'enfants». Il ne s'agit pas d'actions mais de situations, mais c'est tout un processus de transformations qui conduit d'un état à un autre.

Avant Les événements	Evénements	Après Les événements
Etat initial	Processus de transformation	Etat final
	Provocation→ action → sanction	
	II III IV	
I		V

Le schéma de Brémond est ainsi détaillé :
La fonction 1, ou situation ouvrant une possibilité n'enclenche l'action que si celle-ci est «provoquée» par un événement :
C'est la provocation ;
La fonction 3, «succès ou échec» confond la fin de l'action, le résultat du processus et la situation nouvelle ainsi créée que Larivaille distingue.

5- Les analyses psychanalytiques

Bruno Bettelheim donne au conte une fonction cathartique : en s'identifiant au héros, l'enfant peut vivre sans se culpabiliser des étapes de l'évolution psychiques comme la mort symbolique du père ou la résolution du complexe d'Œdipe. (Voir *Psychanalyse des contes de fées*).
Marie-Louise von Frantz, voit, elle, dans le conte, un moyen d'exprimer, sobrement et directement, les processus psychiques de l'inconscient collectif. «*Les archétypes*, écrit-elle, *y sont représentés dans leur aspect le plus simple, le plus dépouillé, le plus concis. Sous cette forme pure, les images archétypiques nous fournissent les meilleures des clés pour nous permettre la compréhension des processus qui se déroulent dans la psyché collective. Dans les mythes, les légendes ou dans tout autre matériel mythologique plus élaboré, l'on n'atteint les structures*

de base de la psyché humaine qu'à travers une couche d'éléments culturels qui les recouvre. Les contes de fées, par contre, contiennent bien moins de matériel culturel conscient spécifique, aussi reflètent-ils avec plus de clarté les structures de base de la psychée ».
(*Dans L'interprétation des contes de fées*).

Le conte kabyle

I- Généralités

Le conte forme, avec la poésie, le genre le plus répandu dans la littérature kabyle et berbère en général. Si la poésie connaît un certain renouveau, avec notamment une modernisation des thèmes, le conte, lui, a conservé une texture et un mode d'expression archaïques, mais sans obstacle majeur à la compréhension.
Comme dans la plupart des sociétés paysannes contemporaines, les veillées, moment privilégié pour la récitation des contes, ont presque partout disparu, remplacées par les soirées devant la télévision, cependant, depuis quelques années, on note un nouvel intérêt pour le conte dans lequel on voit un élément de la culture, voire de l'identité berbère. L'école s'y intéresse aussi et le conte figure dans les programmes de la classe de berbère.
Le conte kabyle -et berbère en général- partage beaucoup d'aspects avec les contes d'autres traditions, il s'en distingue aussi par quelques traits caractéristiques.

Dénomination(s)

Le berbère dispose d'un terme commun pour désigner le conte : ce terme n'est plus attesté aujourd'hui que dans quelques dialectes mais son aire d'extension montre qu'il a dû être répandu autrefois :
tanfust, pl. *tyenfas* «histoire, légende, récit» d'où *sennefs* «raconter des histoires, faire des récits» (Touareg du Niger).
tanfust, pl. *tinfusin* «conte, légende, fable» (Ouargla, Mzab).
tanfust, pl. *tinfusin* «conte, histoire» (Rif).
tanfust, pl. *tinfas, tanfusin* «histoire» (Chaoui).

Le mot, ainsi que le montre le relevé désigne non seulement le conte mais aussi le récit, voire l'histoire.
En kabyle où le mot *tanfust* manque, le terme le plus courant pour désigner le conte est *tamacahut*, terme spécial au kabyle et dont l'origine est des plus obscures. S'agit-il d'un mot formé à partir d'un verbe emprunté à l'arabe, *hawa* «désirer», le conte étant conçu comme «un objet que l'on désire» ? Rien de sûr puisque le mot se rattache avant tout à la formule introductrice des contes kabyle, *macahu* ou *amacahu*, que le conteur lance, pour montrer son intention de commencer son récit, et auquel l'auditeur répond par *ahu* ! Si *amacahu* a la forme des noms d'agent berbère en *am-*, *ahu*, lui, semble être une interjection, du genre *aha !* «vas-y» par laquelle s'établit la communication entre le conteur et l'auditeur. Rien n'interdit non plus de penser que *ahu* n'est un mot d'origine enfantine et qu'il a été une dénomination du conte avant de servir de base à la formation de *tamacahut*. D'ailleurs, dans certains parlers, on emploie aussi pour désigner le conte le mot *macahu*. La traduction proposée par Dallet pour *amacahu*, *macahu* «voici une merveilleuse histoire» et *tamacahut* «conte, histoire, histoire merveilleuse» (*Dictionnaire*, p. 482) n'a pas de fondement étymologique mais correspond bien à la fonction du conte : captiver, séduire, fasciner... *Tamacahut* est également employé parfois pour désigner la devinette mais dans la plupart des parlers, il désigne exclusivement le conte. Signalons que dans la langue moderne, *tamacahut* est employé dans le sens figuré de «récit, histoire invraisemblable, conte à dormir debout».
Une autre dénomination du conte en kabyle est *taḥkayt,* terme emprunté à l'arabe, mais d'une extension plus large puisqu'on l'emploie aussi pour d'autres genres narratifs comme la légende, la fable, l'histoire drôle, voire le récit historique (cf *tiḥkayin n lgirra,* les récits de la guerre d'Algérie).
Le mot *taqsiṭ*, utilisé parfois pour désigner le conte, est également emprunté à l'arabe, comme *taḥkayt*, il présente une extension de sens, s'employant pour d'autres récits que le conte.
Dernier terme relevé, *tamɛayt.* S'il désigne parfois le conte, il s'applique avant tout au récit court, généralement réaliste ou

alors à visée moralisante. Dans la langue courante, *tamɛayt* a le sent de récit, histoire.

Corpus

Comme produit de la littérature orale, le conte kabyle a longtemps été confié à la seule mémoire de ses usagers. La recension des contes kabyles (et berbères en général) n'a commencé qu'au dix-neuvième siècle, avec le début des études berbères.
Les auteurs qui s'étaient engagés dans l'œuvre de transcription de ce patrimoine, ont souligné sa grande diversité et sa richesse mais hélas, une grande partie de cette littérature a dû, faute de bénéficier du support de l'écrit, disparaître à jamais.
On ne manque pas, cependant, rien qu'en compulsant les ouvrages édités, d'être frappé par la richesse du conte kabyle et la diversité de ses thèmes. Et les ouvrages publiés sont loin d'épuiser le répertoire, de nombreuses régions de la Kabylie (notamment celles que l'on désigne sous le nom de Petite Kabylie) n'étant pas suffisamment couvertes.
L'un des premiers auteurs à avoir transcrit des contes kabyles est W. Hodgson dont le corpus n'a pas été édité. C'est le même cas pour le recueil des *Contes populaires de la Kabylie du Djurdjura*, que le père Rivière a en partie traduit en 1882. Quelques années après, Leblanc de Prébois publiait quelques contes, suivis d'une traduction française. Mais c'est Auguste Mouliéras qui va s'illustrer dans la collecte de contes, en publiant entre 1893 et 1897 deux volumes importants, sous le titre de *Légendes et contes merveilleux de Grande Kabylie* et que Camille Lacoste traduira en 1965.
Après Moulièras, il faut attendre un quart de siècle pour voir apparaître le recueil de l'ethnologue allemand Léo Frobénius qui réunit en quatre volumes, et en traduction allemande, plusieurs contes kabyles : c'est le célèbre *Völksmärchen der Kabylen*, publiés à Iéna en 1921 et 1922, et qui a été réédité en 1978, puis traduits en français en 1995.
Dans cette œuvre de sauvetage du patrimoine oral, il faut évoquer aussi le rôle du *Fichier de documentation berbère* qui va éditer et traduire plusieurs contes kabyles. Des auteurs algériens réuniront aussi des contes, notamment dans les manuels d'enseignement : c'est le cas du *Cours de langue*

kabyle de Belkacem Ben Sdira, qui transcrira, en modernisant le style, des contes et des fables kabyles. Mais le plus grand mérite revient à Bélaïd Aït Ali qui, dans ses *Cahiers ou la Kabylie d'antan*, publié en 1964 par le Fichier de Documentation a essayé d'inaugure un nouveau type de récit qui emprunte à la fois au conte, au roman et à la confession.
Depuis, de nombreux recueils de contes ainsi que des contes isolés ont été édités, souvent suivis d'une traduction française, et parfois seulement en traduction. Parmi ces derniers textes, on citera *Le grain magique* de Marguerite Taos Amrouche et *Macahu* de Mouloud Mammeri. (Voir bibliographie pour un échantillon de contes kabyles, berbères).

Forme du conte kabyle

Appartenant au domaine de l'oralité, le conte kabyle, comme tout conte populaire, est une parole vivante, que l'on ne saurait séparer de celui ou de celle qui le dit. Il a toutes les caractéristiques des textes oraux : intonations de celui qui parle, répétitions, hésitations, digressions et surtout, accélérations, lenteurs et silences... On comprend, dès lors, la fascination que peuvent exercer certains conteurs sur leur public et le plaisir que prennent les auditeurs à écouter la récitation des contes, même s'ils connaissent certains contes par cœur. Les enfants, grands usagers des contes, exigent parfois des conteurs l'utilisation des termes ou des intonations auxquels ils sont habitués : «Ce n'est pas ce mot qu'emploie le *Wayzen*, l'ogre, mais ce mot, ce n'est pas sur ce ton que parle le chat mais sur celui-là etc.». L'illusion est telle qu'on croit entendre réellement les ou les éclats de voix de l'ogre ou les rugissements de la bête imités et l'on frémit de peur !

Les fonctions sociales du conte

Le conte, comme d'autres genres littéraires de la tradition orale (le proverbe, la devinette, la légende etc.) est intimement lié à la communauté où il a été produit.
Si aujourd'hui, on a tendance à voir dans le conte un simple objet de distraction, il a assumé, dans le passé, des fonctions sociales importantes. Certes, le conte était également un loisir bien que le fait de raconter ne ralentisse pas obligatoirement les activités (on tricotait, en faisait de la vannerie, on cousait

etc.) mais cette fonction n'était ni exclusive ni primordiale.
Le conte avait avant tout une fonction de transmission : canal de communication de la mémoire collective, il diffusait les savoirs et les expériences de la communauté, ses mythes, ses valeurs, ses interdits ainsi que ses peurs et ses angoisses. Les valeurs sont celles de la «morale universelle» : faire le bien, être charitable, dire la vérité, être équitable, on y trouve aussi des valeurs propres à la religion musulmane, tel le respect et l'obéissance dus aux parents, le commandement du bien et l'interdiction du mal, l'obligation de rendre visite à ses proches, etc. De plus, des références sont fréquemment faites à la prière canonique -*yeẓẓul lɛica*-, il a fait la prière de la nuit, le pèlerinage -*iruḥ ɣer lḥiğ*-, il est parti à la Mecque, le jeûne, -*iẓum*-, il observe un jeûne etc.
Les satires ne sont pas rares quand il s'agit de vilipender des groupes sociaux : les colporteurs -*iɛeṭṭaren*- ou les esclaves -*aklan*- sont souvent accusés de comploter contre les honnêtes gens. La caste des religieux -on emploie le plus souvent, pour les désigner, le mot *ṭṭelba,* les talebs- apparaît surtout dans les contes facétieux où les personnages sont tournés en ridicule ; c'est ainsi que dans le conte à formulaire que nous citons, les crapauds coassant dans une mare sont assimilés à des clercs psalmodiant le Coran et les personnages du conte leur jettent leur fils pour qu'ils l'enseignent
La fonction initiatique est aussi importante que la fonction morale. S'agissant d'enfants ou d'adolescents, le conte est avant tout un moyen d'intégration dans le monde des adultes. Ils évoquent de façon symbolique leurs peurs et leurs désirs ainsi que leurs conflits avec le monde des adultes, représenté par des ogres, des sorciers ou des individus inquiétants. Ce monde est plein d'embûches, tout en étant attirant : comme le héros qui part à l'aventure, l'enfant veut partir à sa découverte. S'il se retrouve confronté à la violence des autres, il donne aussi libre court à la sienne : il se débarrasse de ses rivaux, y compris ceux de sa propre famille (des frères ou des demi-frères, des parents qui partent ou qui meurent), et découvre la sexualité. Celle-ci est souvent envisagée sous la forme paisible du mariage, récompense d'une initiation réussie (le héros a surmonté toutes les épreuves qui lui ont été imposées), mais on en évoque aussi les interdits : ainsi, des contes kabyles abordent la question

redoutable de l'inceste avec l'histoire de la fuite de la jeune fille que ses parents veulent marier à son frère ou le complexe d' Œdipe, avec celle du jeune garçon que sa mère dévore ou menace de dévorer... Le beau conte de *Lwiḥa melɛebd*, relevé dans la région des *At Waylis* contient une initiation sexuelle à l'usage des jeunes garçons : une jeune fille, obligée de se cacher, s'est confectionnée une sorte d'armure en bois, d'où son nom de *lwiḥa melɛebd*, «la planche humaine», un prince la découvre et impose à ses parents de l'épouser. Le lendemain de la consommation du mariage, le roi et la reine découvrent une jeune fille belle comme le jour, le frère du prince, poussé par la convoitise (en fait le désir), décide d'épouser une chienne : «puisque mon frère a épousé une planche qui est devenue une jolie femme, j'épouserai une chienne qui fera de même !». On lui apprête donc une chienne, en l'habillant comme une mariée et, le soir des noces, le jeune homme entreprend de la déshabiller, au dernier vêtement enlevé, la chienne se jette sur lui et le dévore. Et le lendemain, dit le conte, on trouve la chienne «couchée» sur le garçon, réduit à une peau vide : sexualité dévorante, sexualité dangereuse ! Les contes où la sexualité est abordée de façon crue sont, eux, interdits aux enfants : ce sont les contes licencieux, que les femmes ou les époux se racontent entre eux. Ils sont nombreux dans la culture berbère (et kabyle) mais ils n'ont pas fait, jusqu'à présent l'objet d'une recension, encore moins d'études sur leur forme et leur portée.

Le conte a une dimension esthétique, le conteur cherchant à faire apprécier à son auditeur, non seulement la beauté des personnages et des objets qu'il fait intervenir dans son récit, mais aussi à le séduire par de belles formules, un vocabulaire choisi, des images poétiques ou suggestives qui vont cultiver, notamment chez les jeunes générations, le désir et le plaisir du Beau.

Enfin -on revient à la dimension distractive- le moment du conte était un moment de détente pendant lequel on riait et on plaisantait ensemble, à l'écoute de récits facétieux, comme celui de *cha'chu'* et *Cha'chu'a* (voir annexe 1) où un couple idiot accumule catastrophe sur catastrophe. Les événements dramatiques (un enfant noyé dans une mare aux grenouilles, un bébé transpercé avec une aiguille) sont, par le récit mais

aussi la façon de raconter (humour noir, ironie) tournés en dérision.

Structure du conte kabyle

Comme genre littéraire, le conte kabyle se signale par une série de marques formelles, immédiatement repérables :
- Des formules initiales et finales
- Une temporalité et une spatialité mythiques
- Un type de personnage
- Une moralité
- L'intervention du merveilleux
- Des tournures linguistiques particulières

Formules initiales et finales

Le conte kabyle commence toujours par un mot, qui semble avoir fait partie d'un rituel de récitation dont la signification est aujourd'hui perdue : *macahu*, ou, avec le préfixe d'état *a-* : *amacahu* ! Mais ce *a-*, à cause de la courbe intonative montante (que l'on traduit, à l'écrit, par un point d'exclamation) est peut être un élément d'interjection : *a macahu !* Si le sens exact du mot est perdu, sa fonction, elle, est connue de tous : dès que quelqu'un le prononce, cela signifie qu'il va dire un conte.

Dans ce jeu d'échange, les auditeurs doivent répondre *ahu !* (voir signification possibles de ce mot, plus haut, 1- dénominations) : par ce terme, l'auditeur manifeste son intention, son désir d'écouter le conte. Le conteur enclenche alors, par une autre formule (variable d'une région à autre cette fois-ci), pour formuler une sorte de vœu à l'intention de son public, et commencer le conte, par une image poétique. Celle que nous avons recueillie est la suivante :

Win i d-yennan ahu, ad yaf lhu !
Tamacahut-iw a tt-ṭbaɛ am usaru
Que celui qui dit «ahu», y trouve son plaisir.
Que mon conte se déroule comme une ceinture de soie !

La formule finale, qui annonce la fin du conte, comporte, elle aussi une image poétique et un voeu :

Tamacahut lwad, lwad, ḥkiɣ-tt-id i lejwad,
uccen a t-yewwet Ṛebbi, nekni a ɣ-yeɛfu Ṛebbi !

Mon conte s'en va, emporté par l'oued, je l'ai raconté à des
seigneurs, le chacal, que Dieu le frappe,
quant à nous, qu'il nous pardonne nos fautes !

Le temps et l'espace du conte

Le conte kabyle, comme les contes des autres traditions, se situe dans une temporalité mythique, annoncée dans l'incipit même : *yella yiwen zik-nni,* «il y avait autrefois un homme», *zik, deg yiwet tmurt...* «autrefois, dans un pays», *asmi tessawal ddunit* «quand toute chose parlait».
Il arrive que le conteur introduise dans son récit des éléments d'un temps vécu, *qbel ad d-kecmen Irumyen*, «avant l'arrivée des Européens (en Kabylie)», voire impliquer des proches, *jeddi-s n jeddi ur d-ilul ɛad* «le grand père de mon grand père n'était pas encore né» mais ces références restent vagues parce qu'elles ne permettent pas de dater les événements.
Le conte dispose d'une temporalité qui n'est pas celle du temps réel : on peut vivre plusieurs siècles, comme *amɣar azemni*, «le vieux sage» ou alors, sous l'effet de la magie, voir le temps se contracter : *yeẓẓa ttjur deg wass, mɣint-d deg wass, fkant-d lfakya deg wass* «il a planté des arbres qui ont germé le même jour et ont donné des fruits le même jour ».
L'espace est, comme le temps, indéterminé. On parle de «royaume» mais sans jamais indiquer de quel pays il s'agit, et l'espace, comme le temps, n'est pas celui du monde réel : lieu fantastique, peuplé d'ogres et de monstres, superposition d'un monde «humain» et d'un monde «féerique», séparés parfois par des frontières matérielles, comme les montagnes ou les fleuves.

Les personnages

Ils sont généralement anonymes, et sont désignés, y compris les héros, par leurs titres ou leurs fonctions :
- *Agellid* ou *sselṭan,* le roi,
- *Mmi-s* ou *yelli-s n ugellid*, le prince ou la princesse,
- *Ilemẓi, tilemẓit*, le jeune homme, la jeune fille,
- *Tameṭṭut n baba-s*, la marâtre,
- *Takna,* la coépouse,

- *Igujilen*, les orphelins, etc ;
Quelques personnages portent des noms courants : Ali, Aïcha, ou alors des noms aujourd'hui sortis d'usage ; Zelguma, Mennana...
Le héros est la plupart du temps désigné par des termes communs, tels que *: mmi-s n ugellid* (ou *mmi-s n sselṭan*) «le fils du roi, le prince», *yelli-s n ugellid* (ou *n sselṭan*), «la fille du roi, la princesse» ou alors tout simplement par *aqcic* «le jeune garçon», *taqcict* «la jeune fille», pour mettre en relief sa jeunesse.
Certaines dénominations, à l'origine des noms communs, ont acquis le statut de noms propres : *Amyar Azemni*, littéralement «le vieux sage», *Agellid* «le roi», *Settut*, «hypocrite, fourbe» mais surtout *Awayzen* (réalisé aussi, dans le parler des *At Waylis awayezniw)* «l'ogre», *teryel* «l'ogresse»...
Le premier nom est attesté dans quelques dialectes berbères :
- *Wayzen*, nom propre d'un ogre, appelé *dedda Wayzen* (Ghadames) (cf. aussi en Kabylie le nom d'un village de la région des Ath Mangellat : *Wayzen*).
- *Ayẓen*, pl. *iyeẓniwen* «ogre» *tayẓent*, pl. *tiyeẓniwin* «ogresse» *tayẓẓnt*, pl. *tayẓentin* «fée méchante» (Chleuh).
Mais *Teryel*, lui, est propre au kabyle, ce qui laisse croire qu'il s'agit effectivement d'un nom propre.
Le nom de l'ogresse (et parfois de l'ogre) le plus répandu, en berbère, est tiré du verbe, *ameẓ,* signifiant «prendre, saisir, s'emparer de» :
Tamẓa, pl. *tamẓiwin* «être fantastique et malfaisant» (Touareg).
Temẓa, *tamẓa* «ogresse» (Siwa).
Amẓiw, pl. *amẓiwen* «ogre» fém. *tamẓa*, pl. *temẓiwin* (Ghadames).
Amẓiw, pl. *imẓiwen* «ogre» fém. *tamẓa*, pl. *timẓiwin* (Nefousa).
Amẓa, pl. *amẓiwen* «ogre» fém. *tamẓa*, pl. *tamẓiwin* (Ouargla).
Tamẓa «ogresse» (Maroc central).
Amẓiw, pl. *imẓiwen* «ogre» fém. *tamẓa*, pl. *tamẓiwin* (Rifain).
L'ogre et l'ogresse sont doués de pouvoirs surnaturels : avec ou sans bague magique, ils peuvent se transformer comme ils veulent (en nuée et en rochers dans le conte merveilleux que nous donnons), ils ont aussi la parole magique, puisqu'il leur suffit de lancer une imprécation pour que le malheur s'abatte sur le héros. La fille de l'Ogresse, appelée souvent Loundja, est

toujours présentée comme un être humain, donc non anthropophage, même quand on fait suivre son nom de la qualité de sa mère, Loundja Teryel : au contraire, cette qualification, au lieu de provoquer, comme pour sa génitrice, l'horreur, suscite l'admiration : Loundja est merveilleusement belle, elle est également très habile et très généreuse. C'est pourquoi, elle épouse toujours le héros du conte. Elle ne tient de ses parents que les pouvoirs magiques : elle possède une bague enchantée qui lui permet de réaliser le moindre souhait ;
Le héros est toujours un jeune garçon ou une jeune fille, toujours des cadets quand ils ont des frères et sœurs. Ils sont le plus souvent issus d'un milieu modeste mais parfois, comme dans notre conte merveilleux, il s'agit d'un prince. Mais pauvre ou prince, le héros est toujours démuni : soit il est orphelin, à la merci de sa marâtre, soit il est pauvre ou encore, comme le prince du conte donné, coupable d'une faute qui le fragilise.
Comme dans tous les contes, les personnages n'ont pas d'épaisseur psychologique, ils ne font que représenter des types humains stéréotypés : la bonté, la Méchanceté, l'Innocence, la Malice...

La morale du conte

Le morale du conte kabyle est dans l'ensemble manichéiste (le bien triomphe toujours du mal, les bons sont récompensés et les méchants sont punis) mais cette morale ne triomphe pas toujours puisque des méchants ne reçoivent pas leur châtiment : ainsi, dans *Tafunast igujilen,* la vache des orphelins, la marâtre qui a privé ses beaux-enfants de leur vache et qui a été jusqu'à brûler la tombe de leur mère, n'est pas châtiée, puisque les enfants partis, elle n'est plus évoquée (du moins dans la plupart des versions). *Settut*, la vieille sorcière de notre conte merveilleux, n'est pas châtiée pour avoir brisé le château de verre du prince et dans le même conte, *Lunǧa* se dresse contre ses parents, *Wayzen* l'Ogre et *Teryel* l'Ogresse, et provoque même la mort de sa mère : toute ogresse qu'elle est, elle reste sa mère et doit, ainsi que l'enseigne la tradition, bénéficier de son respect et de son amour ! Quant à *Belεejuṭ*, le facétieux personnage des contes kabyles, il fait égorger la fille de l'ogresse et la lui donne à manger ! Ces «entorses» à la morale se retrouvent dans d'autres

traditions : ainsi, dans la version originale, le petit Chaperon rouge finit dans le ventre du loup et le Petit Poucet égorge impitoyablement les filles de l'Ogresse.
Le conte n'est donc pas exempt d'actes contraires à la morale traditionnelle et même de cruauté, mais s'il donne ceux-ci en spectacle, c'est parce qu'ils font partie de la vie et surtout parce que ces actes permettent de prendre une revanche sur l'injustice et le Mal. C'est comme la loi du talion qui punit un mal par un autre mal mais qui rétabli les victimes dans leur droit, y compris celui de prendre sa revanche.
En fait, l'univers des contes n'est pas aussi innocent qu'on le croit : la violence, le mal et la mort y sont courants.

L'intervention du merveilleux

Comme dans tous les contes, le merveilleux intervient toujours dans le conte kabyle, soit par la nature des personnages mis en scène (serpent à sept têtes, ogres, fées, monstres divers) soit par les événements ou les processus qui s'y déroulent (voyage dans les airs, métamorphoses, morts ressuscitant etc.).
Ce monde extraordinaire, régis par des lois qui lui sont propres est annoncé, dès le départ, par le conteur, de façon à ne pas surprendre ses auditeurs, notamment les plus jeunes : *zik, asmi i tessawal ddunit*, «autrefois, quand toute chose parlait...».

La langue du conte

Le conteur, bien qu'il soit le dépositaire d'un savoir ancien, de récits venant du fin fonds de la mémoire, utilise toujours une langue à la portée de ses auditeurs, donc une langue contemporaine. Mais c'est une langue qui comporte, comme marque sans doute de son ancienneté, des tournures vieillies et des mots archaïques, parfois sortis de l'usage. C'est ainsi que les formules avec *menyif, ttif*, «il vaut mieux» tours vieillis, remplacés aujourd'hui par l'emprunt arabe, *axir*, sont courantes.
Dans le conte plaisant «bébète sur joujou», nous avons relevé un nom de mets, *timegleft,* que la conteuse explique par *tiγrifin, buεjajaj*, «sorte de crêpes, mais qu'elle avouera plus tard ne pas connaître».

Exploitation pédagogique du conte

Le conte populaire, aujourd'hui enseigné dans de nombreux pays du monde, est un excellent objet pédagogique. Il s'apprête à une approche des techniques d'expression orales et écrites (la plupart des contes sont transcrits, voire réécrits), permettant de mettre en relief les techniques du récit, techniques que l'on utilisera avec profit pour la compréhension des textes, la maîtrise de l'oral et de l'écrit.
Les méthodes analytiques structuralistes, décrites précédemment (Propp, Greimas, Brémond etc.) trouveront ici leur application.
On travaillera sur des textes transcrits mais il sera intéressant d'utiliser aussi des enregistrements pour restituer au conte ne serait-ce qu'une partie de sa dimension orale. Ce sera aussi une occasion de travailler sur l'intonation, les tours interrogatifs et négatifs, l'exclamation...

Quelques activités pédagogiques à partir du conte

- Ecoute de contes enregistrés, puis résumés de contes

Il s'agit de faire la distinction entre l'histoire (le récit) et la narration, de bien séparer les faits, les événements rapportés de la parole de celui qui les rapporte. C'est en somme un moyen de relever les marques de la subjectivité, de l'oralité qui interviennent dans le récit. Le résumé, opération de restitution «objective» des événements, lui, efface ces marques.

- Relevé des marques de l'oralité.
- Passage à l'écrit : on pourra partir de l'enregistrement d'un conte et proposer d'en faire une version écrite. On repèrera alors et on éliminera toutes les marques de l'oralité (hésitations, répétitions, exclamations, rires, intervention des auditeurs), on construira des dialogues, on développera les descriptions, on veillera à la cohérence des phrases et des paragraphes, on introduira un système de ponctuation etc.
- Interprétation de l'histoire en fonction des schémas fonctionnels et actanciels.
- Utilisation de ces schémas pour rédiger des contes, collectifs ou individuels.

Jalons pour l'analyse d'un conte kabyle : la nuée noire (voir texte en annexe)

Compréhension/ interprétation

On retrouve le schéma fonctionnel que Propp dégagé pour le conte merveilleux russe : un méfait commis par une vieille femme, Setout, qui fait sortir contre la volonté de son père, le prince de son palais de verre, un manque, la dilapidation des biens paternels, que le héros répare en accomplissant une série de tâches difficiles. Comme dans le schéma de Propp, on parvient à une fin heureuse, mais le conte, au lieu de s'arrêter là, rebondit : un autre méfait (l'injonction de l'ogresse sur le point de mourir) crée un nouveau manque, pour un autre personnage, qui devient à son tour héros, ou plutôt héroïne, puisqu'il s'agit d'une femme, elle aussi résoudra son problème, avant de rencontrer le héros et de l'épouser.

Un premier exercice pourrait consister à repérer dans le conte les fonctions de Propp (les numéros des fonctions sont ceux du tableau de Propp, donné plus haut) :

1- Eloignement : le père du prince s'éloigne (pèlerinage).

2- Interdiction : il s'agit de l'interdiction de quitter le palais de verre, l'interdiction n'est pas formulée mais elle est sous-entendue.

3-Transgression : le prince transgresse malgré lui l'interdiction.

8-a- Manque : le prince dilapide les biens de son père.

10- Début de l'action contraire : le prince décide d'agir pour combler le manque.

11- Départ : le prince quitte le palais.

12- Première fonction du donateur : possibilité C11 : l'ogre propose un échange au prince : les biens de son père contre sa vie.

14- Réception de l'objet magique : le prince récupère les biens de son père par un effet de la magie de l'ogre. Retour du prince chez lui, puis de nouveau départ pour honorer sa promesse.

15- Déplacement dans l'espace, entre deux royaumes : l'ogre emmène par la voie des airs le prince chez lui.

25- Tâche difficile : le prince est soumis à une série d'épreuves desquelles il doit triompher pour ne pas être dévoré.

26- Tâche accomplie : les tâches sont accomplies grâce à l'aide de Loundja.

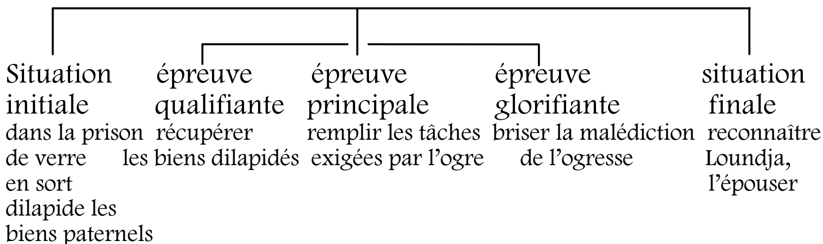
Le conte s'écarte alors du schéma de Propp :
Le héros s'enfuit avec celle qui l'a aidé, il est poursuivi, puis secouru ;
Rebondissement, au moment où on croyait les malheurs du princes finis :
- Il est victime d'une malédiction, qui lui fait oublier celle qui l'a aidé.
- Loundja devient le personnage central.
- Elle vit incognito.

On revient au schéma de Propp :
25- L'héroïne doit accomplir une tâche difficile (faire venir le roi et le prince là où elle vit).
26- Tâche accomplie.
27- Reconnaissance : le prince la reconnaît.
31- Mariage : le prince et Loundja se marient.

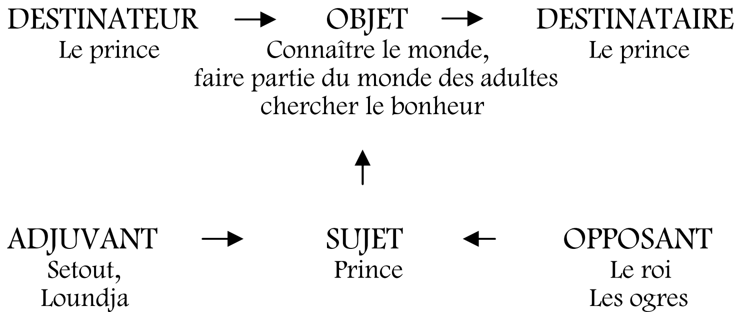
Le conte montre que tout en reprenant des fonctions du schéma de Propp le récit s'en écarte et utilise d'autres fonctions.
Les autres types d'analyse proposées, à partir de la matrice de Propp, sont plus pratiques, parce que plus souples.

Schéma de Greimas

RECIT : la nuée noire



Ou alors, en reprenant l'analyse de Brémond, déterminer les actants :



On peut s'étonner que le roi fasse partie des opposants aux prince, mais ce rôle est bien défini au début puisque le roi enferme son fils dans un palais de verre, certes, pour le protéger des dangers du monde extérieur, mais par cette action, il l'empêche de se réaliser en tant qu'être autonome et responsable.
A l'inverse, la vieille Setout, qui agit par intérêt, lui fournit, malgré elle, le moyen de quitter sa prison : elle est donc adjuvant.
Si on adopte le schéma de Larivaille, on détaillera ainsi la structure :
- Avant les événements, état initial :
Le prince vivait dans un palais de verre, à l'abri des regards et du danger : il vivait à l'aise, ne ressentant aucun manque, mais il était privé du bien le plus précieux : la liberté.
- Evénements, processus de transformation :
Setut, la vieille, l'extrait violemment de sa prison
Provocation : il entre dans le monde des hommes
Action : dilapidation des biens paternels, récupération
Sanction : il e rend chez l'ogre pour être dévoré, mais entre-temps, il reçoit l'aide de Loundja, la fille des ogres, qui l'aide à échapper à ses parents.
Etat final : se débarrasse de ses ennemis, épouse Loundja.

- Activités linguistiques
Expression de la temporalité dans le conte :
- Temps réel et temps mythique (mots marquant le temps, les oppositions aspectuelles).

- Vocabulaire : divers champs sémantiques en rapport avec le théme.
- Le discours rapporté (marques orales et marques dans le passage à l'écrit).

-Expression écrite
Ecrie à partir d'une liste de fonctions (Propp) ou d'une matrice (Greimas, Brémond...) d'un conte.

~ 4 ~
Le récit bref
Taqsiṭ

Définition d'un genre

Le mot *taqsiṭ* est employé ici dans le sens de récit bref. Le mot, qui provient de l'arabe *qiṣa*, «récit au sens général» est, en fait un terme générique, qui recouvre plusieurs types de récits : la fable, le mythe, le récit hagiographique, le récit moralisateur..., qui ont la caractéristique d'être brefs. Ici, nous nous intéresserons au récit moralisateur, auquel nous réserverons le nom de *taqsiṭ,* la fable, le mythe et d'autres types de récits brefs seront étudiés ailleurs.
Au contraire du conte, qui peut être très long et comporter plusieurs personnages, le récit bref se réduit le plus souvent à une anecdote. Il comporte également une moralité ou une vérité pour l'édification de l'auditeur. L'intention édifiante imprègne le récit à tel point qu'elle se manifeste non seulement à la fin mais tout au long du texte. Autre différence avec le conte : même s'il peut faire intervenir le merveilleux, le récit bref prend comme cadre la vie quotidienne et met en relation des personnages réalistes.

Caractéristiques du récit bref

Taqsiṭ -dans le sens de récit bref moralisateur- se reconnaît à quelques traits :

- Récit bref

C'est la caractéristique essentielle, le récit étant conçu pour illustrer une moralité et non pour divertir. Alors qu'on raconte des contes, on cite des récits brefs, à l'appui d'une opinion, d'une argumentation ou pour servir d'édification. Aussi relève-t-on peu de descriptions, les personnages n'ont pas d'épaisseur psychologique et les digressions inexistantes. L'action se noue et se dénoue rapidement, sans passer, comme dans le conte par exemple, par des phases de transition. On écoute un récit bref

en quelques minutes, alors que la récitation d'un conte peut durer des heures entières !

- Récit objectif
Le mot doit être pris au sens étymologique de tourné vers l'objet que l'on examine, sans implication personnelle de celui qui raconte. Si celui-ci fait des commentaires ou porte des jugements sur certains faits, il le fait, non pas en son nom propre, mais en celui du public dont il est le porte-parole. Dans le récit 1, par exemple, si la femme est traitée de «pauvre femme», *meskint*, c'est par ce que sa situation inspire la pitié de chacun.

- Récit réaliste
Il ne s'agit pas du réalisme des écrivains du 19ème siècle, qui cherchent à dépeindre la réalité telle qu'elle est mais de l'*illusion de réalité* : même quand le merveilleux intervient (récit 1, par exemple), il fait toujours irruption dans le monde réel, où évoluent des personnages tout à faits normaux, voire dans beaucoup de cas banals, qui vont vivre des situations inattendues, qui méritent d'être consignées par la mémoire pour être racontées. Le récit bref ressemble sur ce plan au fait divers de presse, à la différence qu le fait divers puise sa matière dans l'actualité, c'est à dire que les faits rapportés ont été réellement vécus, par des personnages réels. Autrement, on relève la même brièveté dans la narration, la même mise en relief de faits particuliers, la même autonomie, tout étant donné à la fois, constituant, comme l'écrit R. Barthes, «un être immédiat, total».

- Récit fragmentaire
La brièveté du genre impose au narrateur la sélection d'un nombre réduit d'éléments, non seulement pour ce qui est du décor et des personnages mais aussi des sujets traités. En effet, on n'y traite qu'un sujet (le destin, l'amour maternel, l'amitié…) et c'est ce sujet qui fournit toute la thématique du récit bref. Un récit qui ne dépend d'aucun épisode antérieur et qui, lorsqu'il finit, ne suppose aucun développement ultérieur.

- Récit édifiant

La finalité du récit -servir d'édification- permet de distinguer ce type de récit de la simple narration d'un événement ou d'un fait divers.

Structure du récit bref

On peut caractériser la structure générale de *taqsiṭ* en prenant comme référence la représentation théâtrale, telle qu'on l'imaginait à l'époque classique : unité de lieu, de temps et d'action.

Le lieu

Il y a généralement un seul lieu où se déroule la totalité de l'action. On ne cite jamais de nom de lieu mais des espaces communs, qui évoquent -encore une autre référence au théâtre- un espace scénique : une maison, la campagne, une région quelconque… des espaces que l'on peut imaginer aisément.

Il est rare que dans une même histoire on change d'espace : on sort d'une maison, on va à la recherche de quelqu'un, on parcourt un trajet. Le changement de lieu signale alors des étapes du récit : ainsi, l'homme qui emmène son père pour le précipiter dans un ravin, sort de chez lui pour se rendre dans la montagne (récit 2). Le récit ne donne aucun détail mais il suggère un paysage de montagne et de ravins où le père doit être précipité : et comme il n'y a pas de mise à mort, le ravin n'est même pas évoqué.

Le temps

Comme il n'y a pas de lieu nommé par un nom propre, il n'y a pas, dans le récit bref moralisateur, de temps, au sens de période ou de date. La formule qui revient le plus souvent est *yella zik yiwen urgaz*, «il y avait, autrefois, un homme» ou *tella zik yiwet tmeṭṭut*, «il y avait autrefois une femme». C'est une formule également utilisée dans le conte et qui renvoie à une période indéterminée. *Zik*, «autrefois», c'est aussi bien la période mythique où les frontières entre le réel et le surnaturel n'étaient pas bien tranchées (récit 1, par exemple), qu'un passé

plus ou moins proche où les événements rapportés se sont ou se seraient déroulés (récit N°5, la force du destin).

Il faut indiquer, cependant, que certains récits sont «actualisés», voire «modernisés» : le narrateur, pour donner plus de véracité à son histoire, donc renforcer sa fonction d'édification, la situe dans le monde actuel. Les deux versions de l'histoire N°4, la force du destin, illustre bien cette volonté d'actualisation : alors que dans la première version, il s'agit de se rendre dans un bain, sans indication du moyen de transport utilisé, dans la seconde, il est question de véhicule automobile et de police, éléments de la modernité, absents du premier récit.

La durée de l'histoire est parfois indiquée par des indicateurs temporels, tels *kra n wussan mbɛed*, «quelques jours après», *yezzi-d useggas* «une année après», ou alors des informations qui permettent à l'auditeur de reconstituer la chronologie. Ainsi la femme qui a vu un ange étrangler deux de ses fils à la naissance et épargner le troisième suggère que l'histoire se déroule sur trois années. Mais dans certains cas, l'histoire ne dure qu'un moment : le temps des faits rapportés, ce qui rend inutile les indications de durée. Le temps est indéterminé mais il est toujours limité : quelques heures ou quelques jours, en fonction des faits rapportés. Ce qui importe ici, c'est le fait, un fait qui s'étend sur un laps de temps plus ou moins long (texte 3 : Un ami est une douce chose).

L'action

Variété de récit, *taqsiṭ,* le récit bref moralisateur, développe une histoire, c'est à dire un ensemble de faits, comportements et agissements, de personnages qui évoluent dans un cadre spatio-temporel donné. Comme dans tout récit, il y a un point de départ, ou situation initiale, et un point d'arrivée, ou situation finale, avec des états intermédiaires. Le schéma structurel de *taqsiṭ* se présente donc ainsi :

Situation initiale → Etats intermédiaires → Situation finale

Exemple, récit N°2 :

Situation initiale :
Un homme décide de se débarrasser de son vieux père, devenu inutile.

Situation finale :
Il change d'avis et ramène chez lui son père.

Etats intermédiaires :
1- Le vieux accepte son sort, parce que lui même a traité son père de la sorte.
2- Le fils a peur que son fils le traite de la même manière une fois qu'il sera vieux.

Le récit *La force du destin*, (seconde version) présente des états intermédiaires plus nombreux :

Situation initiale :
Un homme a décidé de faire un déplacement en compagnie de ses amis.

Situation finale :
Cet homme est retrouvé mort, dans sa chambre, terrassé par une crise cardiaque.

Etats intermédiaires :
1- Sa mère fait un rêve où elle le voit mort, victime d'un accident.
2- Au réveil elle l'empêche de partir.
3- Il prête sa voiture à ses amis.
4- Un accident survient, les amis meurent.
5- On trouve ses papiers dans la voiture, on croit que c'est lui qui conduisait.
6- Les gendarmes viennent alerter sa mère.
7- La mère est sûre qu'il ne s'agit pas de son fils, elle va dans sa chambre pour le confirmer.

C'est dans les états intermédiaires que survient le fait principal qui va déterminer l'orientation du récit et conduire donc à la situation finale : événement extraordinaire (intervention d'un ange qui tue des bébés), décision capitale (briser le cycle

infernal des fils qui tuent leurs pères), mise à l'épreuve (quel homme, par amitié, accepterait de couvrir un meurtre ?) etc.

Les personnages

Comme dans tous les récits, les personnages occupent une position centrale dans le récit bref moralisateur. Qu'il soit agent ou objet d'une action, il est au centre du récit qu'il fait progresser. Mais contrairement au personnage du roman, qui se construit progressivement, acquérant épaisseur psychologique et personnalité, c'est toujours un personnage superficiel, qui n'existe que pour illustrer une vérité, une idée, une tendance : l'amitié, la bêtise, la naïveté etc. Il peut connaître une évolution au cours du récit (ainsi dans le récit 2, le fils changeant d'attitude à l'égard de son père) mais généralement, il est donné une fois pour toute, illustrant un type humain : la naïveté, la soumission, la désobéissance etc.
L'existence des personnages est tantôt saisie dans son intégralité (histoire N°2 du vieux ayant précipité son père dans un ravin et que son fils s'apprête à jeter à son tour) ou alors envisagée seulement dans un moment, celui de l'histoire. Certes, les destins évoqués sont toujours des destins individuels mais qui s'inscrivent dans une société: ils transcendent ainsi leur individualité, devenant les représentants de cette société, avec ses caractéristiques culturelles, sociales, religieuses…
Cette fusion dans le général explique le fait que les personnages des récits brefs moralisateurs ne portent pas de noms : ni prénom, ni patronyme, même pas un sobriquet qui permettrait de les individualiser. Ils sont toujours désignés par des termes généraux : *yiwen urgaz*, «un homme», *yiwet tmeṭṭut*, «une femme», *aqcic*, «un garçon», *amɣar* «un vieux»…

La moralité

C'est une évidence de dire que le récit moralisateur tend toujours vers une moralité : moralité souvent explicitement formulée (par exemple le récit N°1) ou alors sous entendue (récit N°5 où on doit comprendre que l'homme ne peut prétendre qu'à ce qui lui est destiné).
Le système moral (le mot «morale» étant pris ici au sens d'attitudes humaines, de règles de conduite) qui sert de

référence est celui qui était en usage dans la société kabyle traditionnelle.
C'est un système qui prône le sens de l'honneur, l'équité, le respect des engagements et de la parole donnée, le devoir d'hospitalité... Valeurs d'une société paysanne où les liens de solidarité, familiale ou tribale, sont très forts, valeurs structurées et colorées par la religion musulmane, qui a imposé sa foi en un Dieu unique mais aussi des croyances (le châtiment et les récompense de l'au-delà, l'existence des Anges, la force du destin) et des comportements sociaux : respect dû aux parents, obligation à l'égard des pauvres, solidarité des croyants…
Aujourd'hui, beaucoup de gens pensent que ces valeurs sont en déperdition, voire en voie de disparition, à cause des comportements «immoraux» de la société moderne, c'est pourquoi on ne manque pas de rappeler, de réciter *tiqsiḍin,* ces récits qui portent justement, qui justifient, les valeurs traditionnelles. C'est dire la persistance d'un genre, que l'on peut juger à première vue dépassé, voire son renouvellement ainsi que l'atteste l'exemple que nous donnons de la «modernisation» d'un récit ancien (texte N° 5).

Du récit bref à la nouvelle

Aujourd'hui, avec le passage à l'écrit, et sous l'influence de littératures étrangères, notamment française, *taqsiṭ* évolue vers la nouvelle, au sens de récit court qu'on lui donne aujourd'hui
Le premier à écrire des «nouvelles» en kabyle est sans doute Bélaïd Aît Ali dont les *Cahiers* ont été publiés en 1963 dans le *Fichier de Documentation Berbère*. L'auteur rapporte des contes mais produit aussi des récits «de vie», textes brefs, dont la thématique est empruntée à la vie quotidienne. Des nouvelles ont été depuis publiées mais le genre reste peu développé. Il est vrai que la nouvelle kabyle manque du support qui a fait la fortune du genre dans d'autres langues : la presse écrite.

Exploitation pédagogique

Caractéristiques du genre

- Etude des caractéristiques du genre, à partir de textes brefs : organisation spatiale et temporelle, chronologie des événements, présence ou absence du narrateur, personnages, importance des détails, description, moralité…
- Etude des schémas narratifs

Découvertes, à partir de textes, de schémas narratifs variés, avec l'objectif de montrer que, tout en présentant des schémas qui se ressemblent, chaque texte a sa propre organisation.

Aspects linguistiques du récit bref

- Système temporel : opposition accompli / inaccompli, expression de l'antériorité, de la postériorité, de la simultanéité etc.
- Les déictiques.
- Les indicateurs spatiaux.
- Les marqueurs de la narration.
- Le discours rapporté et ses marques (orales et écrites).

Exercices d'expression

- Raconter un fait, un événement.
- Ecrire un récit bref.
- Rédiger des récits brefs, en partant d'une situation donnée.
- Illustrer par un récit une moralité, un proverbe etc.
- Rechercher, pour une histoire, des possibles narratifs.

CORPUS
inédits de textes Kabyles
(Région des *At Waylis*, vallée de la Soummam)

LES PROVERBES

Note : les proverbes sont classés par ordre alphabétique, la lettre du premier mot fournissant l'entrée.

A

- A baba wwten-aɣ, a mmi, ɛeqlen-aɣ !
Mon père, ils nous ont frappés ! Mon fils ils nous ont reconnus !
(C'est à dire, ils ont reconnu notre faiblesse et notre désunion)

- Abazin iseg ṛwiɣ, wi bɣan yečč-it !
Le plat d'herbes dont je me suis rassasié, que celui qui veut le manger, le mange !
(On abandonne à ses adversaires ce dont on ne veut plus)

- Abelɛarus ur nezmir i yiman-is, yerna aceqlal ɣef yiri-s !
L'escargot qui ne peut pas se traîner s'embarrasse d'une coquille !
(De celui qui se charge d'affaires qui le dépassent)
var. : *Aɛarus ur yezmir i yiman-is, yezzuɣur ajeɣlal-is !*
L'escargot qui ne peut se traîner lui-même, porte de plus un coquillage !
(Nacib : N°862)

- A bu snat, yiwet a k-truḥ !
Toi qui tiens deux, une t'échappera !
(Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras)

- A bu snat, bru i yiwet !
Toi qui tiens deux, lâches-en une !
(Même sens que le précédent)

- Aceyyeɛ d areyyeɛ !
L'envoi d'un émissaire est une dissipation !
(Les émissaires ne transmettent pas toujours fidèlement les messages)
var. : *Aceggaɛ d areggeɛ !*

- Adfel yekkat deg udrar, ssemm-is deg swaḥel.
La neige tombe dans la montagne, sa rigueur se ressent dans la plaine.
(Effets lointains d'une cause)

- Aḍeggal am umrabeḍ, aɣ afus-is twexxreḍ.
Un beau-parent, c'est comme un marabout : touche-lui la main et éloigne-toi.
(Ne pas avoir de relations de familiarité avec les beaux-parents)

- Aḍad, yeskanay kan akka !
Le doigt ne montre que ce qui est devant !
(On montre les défauts des autres mais on ignore les siens)

- Agawa yecbeḥ, fiḥel ma igeḥḥel !
L'Agawa (de la tribu des Igawawen dans le Djurdjura) est naturellement beau, inutile qu'il se farde les yeux !
(Quand on est naturellement beau, on n'a pas besoin d'artifice pour se mettre en valeur)

- Afus ur tewɛiḍ ad t-kerrceḍ, suden-it.
La main que tu ne peux mordre, baise-là.
(Savoir flatter quand on est en position de faiblesse)

-Aḥbib am uqerrum, ma teɛyiḍ, sers-it !
Un ami est comme tronc de bois (que tu portes), s'il te fatigue, dépose-le !
(Ne pas s'attacher aux amis qui deviennent encombrants)
var. : *Aḥbib am teɛkemt, anda teɛyiḍ, sers-it*
Un ami, c'est comme un fardeau, s'il te fatique, dépose-le, (Dallet : p.1010)

- *Akken yella wass, a t-yeks umeksa.*
Qquel que soit le jour qui se présente, le berger va au pâturage.
(De l'obligation d'accomplir les tâches quotidiennes)

- *Akken i k-yezwar i k-yugar.*
Comme il est venu avant toi, il te surpasse.
(L'aîné a des droits sur ses cadets)

- *Akli ɣur yemma-s yif bab-is.*
L'esclave, pour sa mère, est supérieur à son maître.
(On valorise les êtres qu'on aime)

- *Aksum afuḥan, i t-isetten d imawlan.*
La viande pourrie, c'est les parents qui la mangent.
(La famille recueille toujours ses membres en détresse, même les plus indignes d'entre eux. Se dit notamment d'une fille qui divorce ou d'une veuve qui n'a pas de ressources pour vivre)
var. : *Tafeqqust tamerẓagut i tt-isetten d imawlan.*
Ne mangent de melon amer que ses producteurs.
(Nacib : 111)

- *Alɣem ur yeṭṭallay ara ɣer teɛrurt-is.*
Le chameau ne voit pas sa bosse.
(Mais se moque de celle de son frère.)

- *Am win yesmarayen udi ɣef rrmel.*
Comme celui qui arrose le sable de beurre.
(D'une action vaine)

- *Aleqim yetbaɛ wukkim.*
Bouchée suivie de coups de poings.
(Bienfait suivi de vexations)

- *Amek i s-tenna tyaziṭ : a win ur njerreb tasa, ad yens anda nensa !*
Comme a dit la poule : que celui qui n'a pas fait l'expérience de l'amour maternel meurtri passe la nuit comme nous l'avons passée !
(Force de l'amour maternel)

- Amcic yennumen taccuyt, leqrar-is ad yettwaṭṭef !
Le chat habitué à voler dans les marmites se fera prendre un jour !
(Un voleur finit toujours par se faire prendre, le crime ne paie pas)

- Amek tebɣuḍ tiɣzifeḍ a yiḍ, leqrar-ik ad yali was.
Tu as beau t'étendre, ô nuit, à la fin le jour se lève.
(Les plus gros problèmes finissent par se résoudre)

- Amek i s-yenna wuccen : a win yufan lexrif xerfayen, ccetwa yumayen, anebdu ɛamayen !
Comme a dit le chacal : ah, si la saison des figues pouvait durer deux fois plus, si l'hiver ne durait que deux jours et l'été deux années antières !
(On aime ce dont on tire profit, on déteste ce qui gêne ou cause du tort)

- Amek i s-yenna uɣyul : ɛuhdeɣ lǧennet ideg llan warrac !
Comme a dit l'âne : je jure de ne pas aller au paradis où se trouvent les enfants !
(On fuit toujours ses persécuteurs)

- Amek i s-tenna tegmert : seg wasmi i d-urweɣ ur swiɣ aman zeddigen.
Comme a dit la jument, depuis que j'ai mis bas, je n'ai plus bu d'eau limpide.
(Les enfants sont une source de problèmes pour les parents)

- Ammer yessegmay yiḍes, tili yegma umcic.
Si le sommeil faisait grandir, le chat serait devenu grand.
(Contre la paresse et l'oisiveté)
var. : *Iɣimi ur yessgam amcic.*
Rester assis ne fait pas grandir le chat.
(Nacib : 567)

- Ameyyez qbel aggenez.
Réfléchir avant de bondir.
(Réfléchir avant d'agir)

- Amenyi n watmaten, deg yirebbi n yemma-tsen.
La dispute des frères se déroule dans le giron de leur mère.
(Les disputes entre frères se règlent à l'amiable)

- Imi d yemma temmut, awer d-yegri yisem n tmeṭṭut !
Puisque ma mère est morte, que même le nom de femme disparaisse !
(Après moi, le déluge)

- Am nekk am keč̌č̌ a lǧameɛ ney tifeḍ-iyi s ugertil.
Je suis (vide) comme toi, ô mosquée, et encore toi tu possèdes une natte.
(D'une personne démunie)

- Am umesmmar n Ǧeḥḥa.
Comme le clou de Djeha
(D'un importun, d'un prétexte pour importuner les gens)

- Am win iḥekkun lhemm-is i tmeṭṭut n baba-s.
Comme celui qui raconte sa peine à sa marâtre.
(Chercher à attendrir une personne indifférente)
var. : *Am win ihedden i yanbaba-s.*
Comme tel qui parle à sa belle-mère.
(Nacib)

- Am tfunast yurwen inisi : ma temceḥ-it amek, ma teǧǧa-t ulammek.
Comme la vache qui a mis bas un hérisson, elle ne peut ni le lécher (à cause des piquants), ni le laisser (c'est son petit).
(D'un dilemme cruel, d'un choix déchirant)

- Am win ixeddmen yef xalti-s : nettat teqqar-as ad s-icuḥ, netta ad s-yeqqar ad t-teynu.
Comme celui qui travaille pour sa tante maternelle : elle, elle croit qu'il ne lui demandera pas un salaire important, lui, il espère qu'elle le comblera !"
(Des calculs que chacun fait en fonction de ses intérêts.)

- Amzun d Burǧ Mnayel, s ufella yecbeḥ yerqem, daxel yeč̌č̌ur d zzwayel.

Comme Bordj Ménaïel : beau à l'extérieur, dedans plein de bêtes de somme.
(Les apparences sont trompeuses)

- *Anda yeqqen i yesnebra.*
Là où on l'a ligoté, il s'est détaché.
(D'une personne qui ne change pas, qu'il est vain de chercher à changer : chasser le naturel, il revient au galop)

- *Anda i d-tzedmeḍ, i d-squccḍeɣ.*
C'est là où tu as ramassé du bois, que j'ai mis le mien en fagot.
(Quand on connaît les intentions de quelqu'un et que l'on ne veut pas se faire avoir)

- *Anda-t uxxam-ik ay uccen ?*
Où est ta demeure, ô chacal ?
(La ruse ne fait pas la fortune)

- *Anda tetteddudḍ ay aḍar ? Ar uẓar !*
Où vas-tu, ainsi, ô pied ? Vers mes racines !
(On tient à ses origines)
var. : *Sani i tetteddudḍ ay aḍar ? S aẓar !*
(GK)

- *Anwa i d zzman-ik ay ifker ? - Akka seg wasmi i d-nekker !*
Quel est ton passé, ô tortue ? - Nous sommes ainsi depuis nos origines !
(De quelqu'un qui ne change pas, de celui qui ne corrige pas ses défauts)

- *Anwa i d gma-k ay azger ? -D win d wi jebbdeɣ akal !*
Qui est ton frère, ô bœuf ? - C'est celui avec qui je laboure !
(On est proche des gens avec qui on peine)

- *Anwa yessawḍen tarfa n uzger ɣer ṭṭaq ?*
Qui a fait parvenir la bouse du bœuf jusqu'à la fenêtre de la soupente ?
(D'une personne qui rapporte les paroles d'autrui pour semer la zizanie)

- Adrim ur teḥbis texriṭ ur t-ttɛud d ṛas lmal.
L'argent que tu n'épargnes pas, ne le considère pas comme capital.
(On ne peut considérer comme acquis l'argent qu'on n'a pas encore fait entrer)

- Ad d-yefk Ṛebbi ameččim, ad nečč ad neqqim.
Que Dieu donne la neige (en abondance) pour qu'on mange à satiété et qu'on se repose.
(Plaisir et repos mérités pour ceux qui ont travaillé et peiné)

- Ad yemyi ad iban.
Quand la plante aura germé, on verra de quoi il s'agit.
(Ne pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué)

- Adder-d aqjun, ssufey-d aɛekkaz.
Evoque le chien et sors un bâton.
(Etre toujours sur ses gardes quand il s'agit d'un adversaire)

- Aḍeggal am umrabeḍ, ay afus-is twexxeḍ.
Un parent par alliance est comme un marabout, prends sa main (pour le saluer), puis recule.
(On ne doit pas avoir de relations familières avec ses beaux-parents ou ses gendres)

- Afus n wakli berrik, sired-it ney eǧǧ-it.
La main du noire reste noire, que tu la laves ou pas.
(On ne change pas un mauvais caractère, un méchant ne s'amende pas)

- A Faḍma ɛass axxam, ay axxam ɛass Faḍma.
Fadhma, garde la maison, maison garde Fadhma.
(D'une personne en qui on n'a pas confiance)

- Akken i tt-tzerɛeḍ ad temyi.
Comme tu as semé (la graine), elle poussera.
(On a le résultat de ses actions)

- Akken i ẓiḍit, i qerriḥit
Comme (les choses) sont bonnes, comme elles font mal.
(Accepter le bon et le mauvais côté des choses)

- Ala win yewwten d win yettewwten i iɛelmen.
Il n'y a que celui qui a frappé et celui qui a reçu les coups qui savent.
(On n'est compris que par ceux qui ont subi les mêmes souffrances, qui ont fait les mêmes expériences désagréables)

- Amek tebɣuḍ taɛlayeḍ a tiṭ, yekka-d ccfer nnig-m !
Tu as beau être élevé, ô œil, le sourcil est au-dessus de toi !
(On trouve toujours quelqu'un de supérieur à soi)
var. : *Ma ɛlayeḍ a tiṭ, timmi nnig-m i d-tekka !*
Prunelle des yeux même si tu es précieuse, le sourcil te domine !
(Nacib : 256)

- Amergu d tacriḥt yelhan, azerzur d taffa n yiɣsan.
La grive est tendre chair, l'étourneau monceau d'os.
(De deux choses qu'on ne peut comparer)

- Amrabeḍ ur neɣri, tif-it teqbuct n yiɣi.
Un pot de petit lait est péférable à un marabout ignorant.
(C'est le savoir qui fait le clerc)

- Am win iceṭṭḥen i uderɣal.
Comme qui danserait devant un aveugle.
(D'une action vaine)

- Am win i yesmarayen udi ɣef rrmel.
Comme qui arroserait le sable avec du beurre.
(Même sens que le précédent)

- Amuḍin At bu Rraj, yeččan sebɛa tbuɛjajin !
Tel le malade des At bu Rajj qui a mangé sept crêpes !
(D'un malade imaginaire. Les At bu Rajj sont une tribu de la vallée de la Soummam)

- Ayyul-iw iruḥ, tabarda-s teqqim tfuḥ.
Mon âne est parti mais son bât est là qui empeste.
(D'une personne qui laisse des problèmes, des dettes)

- Anda i tt-yezreɛ teqqur.
Là où il l'a plantée, (la graine) a desséché.
(D'une personne qui n'a pas de chance)
var. : *Anida i tt-yeẓẓa, teqqur.*
Là où il l'a planté, elle crève.
(Nacib : 405)

- Anda llan idammen-ik i yella lhemm-ik.
Là où se trouve ton sang, se trouve ton malheur.
(La famille est source de difficultés)

- Anida tella nniya, aḥayek ad idel meyya.
Là où règne la bonne foi, une couverture peut recouvrir cent personnes.
(La bonne foi est source de conciliation)

- A nnger-ik ay ul, tarekt teqqel i uyyul !
Pauvre de toi, mon cœur, la selle du cheval sert de bât à l'âne !
(Des responsabilités assumées par qui ne le mérite pas, d'honneurs rendus à qui ne le mérite pas)

-A nnger-ik a Ɛli n Weɛli ma ad tedduḍ d Weɛmara ?
Pauvre de toi, Ali fils de Wali, peux-tu aller avec Wamara ?
(D'un adversaire auquel on ne peut se mesurer)

- Anida tella nniya, aḥayek idel ɛacra.
Là où règne la bonne foi, une couverture suffit pour couvrir dix personnes.
(Quand on est bien intentionné et que l'on ne fait pas preuve de malice, on peut se suffire de très peu)

- Ayrum n lǧid ur t-tufiḍ, zzwaǧ tettmenniḍ !
De bon pain tu n'es pas rassasié, le mariage, tu en rêves !
(De ceux qui demandent le superflu alors qu'ils n'ont pas l'essentiel)

- *Aqcic ur nelli yur-i tif-it yelli.*
Un garçon que je n'ai pas, je lui préfère ma fille.
(Il vaut mieux une chose mauvaise mais qu'on possède, qu'une chose bonne mais qu'on n'a pas)

- *Aqjun yesseglafen ur itett ara.*
Le chien qui aboit ne mords pas.
(Menaces non suivies d'actes, menaces vaines)

- *Argaz ur nxeddem, err-as tabarda ad d-yagem.*
Un homme qui ne travaille pas, mets lui les bâts et envoie-le puiser de l'eau.
(Contre la fainéantise)

- *Argaz ur nxeddem, efk-as taruka ad yellem.*
Un homme qui ne travaille pas, donne-lui une quenouille et laisse-le filer.
(Même sens que le précédent)

- *Argaz d acercur, tameṭṭut d tamda.*
L'homme est une cascade, la femme un bassin de déversement.
(L'homme produit les richesses, la femme les emmagasine)

- *Argaz d asalas, tameṭṭut d ajeggu alemmas.*
L'homme est la poutre de la toiture, la femme le pilier central de la maison.
(Même sens que le précédent.)

- *Asɣar yettwaḥeqren, d netta i yesderɣilen.*
C'est le batonnet qu'on méprise qui éborgne.
(Se méfier des faibles qui peuvent faire beaucoup de mal)
var. : *Ula d tiṭ, d asɣar ameɛwaju i tt-yeɛman.*
(Dallet, p.1008)

- *Asawen ɣef wudem n uḥbib d akessar.*
La montée, pour l'amour de l'ami, devient descente.
(On fait tout pour un ami)

- A tacriḥt n tedmert i tekkes tezmert.
Ô chair grasse du poitrail, ma santé ne me permet plus de te savourer.
(De qui ne peut pas faire ce qu'il veut, à cause de conditions contraignantes)

- A tamyart bḍu s wul-im, akken nella d arraw-im
Ô vieille, fais le partage avec ton coeur, nous sommes tous tes enfants.
(Pour inciter à l'équité et contre les traitements de faveur)

- A t-yefk lɛid i tɛacurt.
L'aïd el kebir le donnera à l'achoura.
(L'aïd et l'achoura sont deux fêtes qui se suivent : ce qu'on a manqué de faire dans l'une on le fait dans l'autre)

- A tunṭict ma yi-teynuḍ, d kra n lemḥibba i trennuḍ !
Petit présent, en quoi peux-tu m'enrichir ? Tu ne fais qu'augmenter l'amitié !
(Les petits cadeaux entretiennent l'amitié)

- Aṭas i teča tuccent, qqaren-as : d uccen !
La chacale a dévoré beaucoup de bêtes mais c'est le chacal qui est toujours accusé !
(Une personne habituée à commettre des méfaits est toujours accusée même quand elle est innocente)

- Awal ur nettneqbal am win iseqqan deg uyerbal.
Une proposition inacceptable, c'est comme celui qui verserait de la sauce dans un tamis.
(Savoir mesurer ses demandes)

- Awal am lewǧeh, ma yeffey ur d yettuyal.
Un propos, c'est comme un coup de fusil : une fois sorti, il ne peut revenir en arrière.
(Réfléchir avant de parler)

- Axerraz yenya mmi-s.
Le bourrelier a tué son fils.

(Pour mettre en garde ceux qui manipulent des instruments dangereux)

- *Axxam d axxam-nneɣ, aqjun yesseglaf fell-aɣ.*
La maison est la nôtre mais le chien aboie après nous.
(A propos d'un intrus, d'un usurpateur)

- *Axxam-is ur as-yezmir, lǧameɛ yeṭṭef-as amezzir !*
Il ne peut pas s'occuper de sa propre maison, la mosquée il la balaie !
(De ceux qui cherchent à s'occuper des affaires des autres alors qu'ils négligent les leurs)

- *Axxam ur nesɛi tamɣart, am urti bla tadekkart.*
Une maison sans belle-mère, c'est comme une figueraie sans caprifiguier.
(Toute-puissance de la belle-mère qui contrôle la gestion de la famille)

- *Awal ma wezzil, yefra, ma yezzif ad d-yarew kra.*
Un propos concis est clair, s'il s'allonge, il engendre (du mal).
(De la nécessité d'être bref et clair, pour éviter les malentendus)

- *A win yesɛan amgeṛḍ am win n ulɣem, ad imiyyez qbel ad yehder.*
Heureux qui posséderait un cou de chameau pour mesurer les propos qu'il prononce.
(Le chameau ayant le cou long, les paroles mettent plus de temps à sortir : c'est l'image pour dire qu'il faut mesurer la portée de ses propos)

- *Axerraz bla arkasen.*
Bourrelier sans chaussures.
(Les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés)

- *Axxam n ɛecra, cemmer u xxra !*
Une maison de dix, lève ton froc et défèque !
(Les familles nombreuses sont toujours des sources de problèmes)

- *A win yeḍsan ḥader ad truḍ.*
Toi qui rit, prends garde de pleurer.
(Les joies alyernent avec les peines)

- *A win ixelqen larwaḥ, sseɛdel ledwaḥ !*
Ô toi qui a créé les âmes, fais les berceaux égaux !
(Appel à la justice divine pour réparer une injustice)

- *A win ibeṭṭun aksum, sseɛdel ul-ik ay amcum !*
Ô toi qui partage la viande, fais des parts égales, malheureux !
(De la nécessité d'être équitable)

- *Ay argaz ay ameɣbun, i yeksan di lexla am userdun.*
Pauvre de toi, homme qui paît dans les champs comme un mulet.
(Du mari que sa femme ne consulte pas ou qu'elle trompe)

- *Ay Agellid a Lkammel, nekni a nsebbeb, kečč kemmel.*
Ô Souverain Parfait, nous, nous commençons, toi achève.
(Dieu est le décideur souverain)

- *Ayen i tmegreḍ, ad tesrewteḍ.*
Ce que tu as récolté, tu le dépiqueras.
(On récolte ce qu'on a semé)

- *A win ijebbden amrar, ixf-is atan da ɣur-i !*
Toi qui tire la corde, sache que c'est moi qui en tient le bout !
(De celui qui tient quelqu'un à sa merci)

- *Ayen i k-yexḍan, xḍu-yas.*
Ne te sens pas concerné par ce qui ne te concerne pas.
(Ne pas s'occuper des autres, ne pas s'intéresser aux choses qu'on ne fait pas ou qu'on ne fait plus)

- *Ayen i k-yeǧǧan, eǧǧ-it !*
Ce qui t'a abandonné, abandonne-le !
(Même sens que le précédent)

- *Ayen i d-yefka yigenni, ad tejmeɛ lqaɛa.*
Ce que le ciel donne (comme pluie), la terre le prend.
(On ne peut échapper à son destin)

- *Ayen txedmeḍ yenfeɛ, ayen teččiḍ yeblaɛ, ayen d-teǧǧiḍ, ad d-yegri deg umqelleɛ.*
Ce que tu as amassé est utile, ce que tu as mangé a été avalé, ce que tu laisseras sera objet de discorde.
(Les biens légués sont objet de discorde entre les héritiers)

- *Ayen yellan deg teccuyt, ad t-id-yessali uɣenǧa.*
Ce qui est dans la marmite, la louche va le faire remonter à la surface.
(Les mauvaises choses que l'on cache finissent toujours par être connues)

- *Ayen ur nektib, ula deg yimi ad yeɣli.*
Ce qui n'est pas prédestiné, (s'il s'agit d'une bouchée), tombe de la bouche.
(Force du destin)

- *Ay iles yellan d leḥlu, d acu i k-yerran d lqares ?*
Ô langue qui est si douce, qui t'a rendu si piquante ?
(D'une mauvaise langue)

- *Azrem yerẓa usemmiḍ.*
Serpent gelé par le froid.
(De celui qui sait cacher ses sentiments)

- *Azger, ttaṭṭafen-t seg yicc-is, argaz, ttaṭṭafen-t seg yiles-is.*
Un bœuf se tient par la corne, un homme se tient par la langue.
(Valeur de la parole donnée)

- *Azrem, ɣef uɛebbuḍ-is i yetteddu.*
C'est sur son ventre que le serpent marche.
(C'est la convoitise qui fait agir les hommes)
var. : *Azrem ileḥḥu ɣef uɛeddis.*
Le serpent rampe sur le ventre.
(Nacib : N°933)

- *Aεwin n laxert, yettewwa deg ddunit.*
Le viatique de l'au-delà se prépare dans le monde d'ici-bas.
(C'est par les bonnes actions faites dans ce monde qu'on gagne l'au-delà)

- *Aεekkaz yewwten tajmaεt awer iyi-yezgel !*
Que le bâton qui frappe l'assemblée ne m'épargne pas !
(On doit partager le sort des siens)

B

- *Bab n ddraε, itett nnfaε.*
Celui qui possède la force, tire le bénéfice.
(Les gagnants sont les plus forts)

- *Baṭel, yebṭel.*
Ce qui est gratuit n'a pas cours.
(On n'a rien pour rien)

- *Bu yiles medden akk ines.*
Celui qui parle bien a tout le monde de son côté.
(Valeur de l'éloquence)

C

- *Cci mexluf.*
Les biens se remplacent.
(Plaie d'argent n'est pas mortelle)

- *Ccedda tetbeε-itt talwit.*
A l'épreuve succède l'apaisement.
(Après la pluie le beau temps, après la crise, la détente)

- *Cḍeḥ-iyi a gma a k-rrey.*
Danse (à ma fête), ô mon frère, je danserai à la tienne.
(On doit toujours rendre la pareille)

- *Cebbeḥ-as i uɣenǧa ad yecbeḥ.*
Embellis une louche et elle sera belle.
(Les beaux vêtements embellissent même des personnes laides)

- *Ccer d uffal, lxir d uzzal.*
Le bien est de férule, le mal de fer.
(Il est plus facile de faire le mal que le bien, on se rappelle toujours du mal qu'on a subi alors qu'on oublie vite le bien dont on a bénéficié)

- *Ccer ma yezwar imi, lxir ma yeggra i wumi ?*
Si on a commencé par dire du mal, à quoi sert-il de finir par du bien ?
(On oublie mal les offenses même quand on les fait suivre de bonnes actions)

- *Ccrɛ igenni, laɛmer iɣelli !*
Le jugement du ciel ne s'affaisse pas !
(La justice divine est la plus forte)

-*Ččiɣ-k ay aberčečču ɣef wudem n čučču.*
Je t'ai mangé, ô morille, pour retrouver le goût de la viande.
(On souffre pour les personnes qu'on aime)

D

- *D acu i d zzman-ik ay ifker ? Akka, seg wasmi i d-nekker !*
Depuis quand, ô tortue, es-tu ainsi (traînant une carapace) ?
Je suis ainsi, depuis ma venue au monde !
(De mauvaises habitudes acquises depuis longtemps, d'un fainéant invétéré)

- *D acu i k-ilaqen ay axxam ? D lqermud !*
Que te manque-t-il, ô maison ? Une toiture !
(C'est à dire un responsable)

- *D acu i k-ixuṣṣen ay aɛeryan ? D tixutam !*
Que te manque-t-il, toi qui va nu ? Des bagues !
(De ceux qui cherchent le superflu alors qu'il leur manque l'essentiel)

- *D acu i k-yeǧǧan d gma, a mmi-s n takna n yemma ?*
Qui a fait de toi mon frère, toi le fils de la co-épouse de ma mère ?
(Ne compter que sur ses frères utérins)

- *D acu i k-yewwin yer lebḥer a win ur nessin lɛum ?*
Qu'est-ce qui t'a poussé à te jeter à la mer, toi qui ne sais pas nager ?
(De ceux qui se chargent de responsabilités qu'ils ne peuvent assumer)
var. : *Acu k-yewwin ad tzegreḍ a win ur nelli d aɛewwam ?*
Qu'est-ce qui te prend de traverser à la nage, toi qui n'es pas un nageur ?
(Dallet : p1008)

- *D acu i tebyiḍ ay aderyal ? D tafat !*
Que désires-tu, ô aveugle ? La lumière !
(D'une évidence)

- *D agujil uma s tamart.*
Orphelin, même s'il porte la barbe.
(Même adulte, un orphelin est toujours opprimé)

- *D aḥeddad bla tafrut.*
Forgeron sans couteau.
(Les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés)

- *D imeɛfan i yehban aman.*
Ce sont les dégoûtants, les malpropres qui sont tout le temps dans l'eau.
(Faire du zèle pour faire oublier un défaut ou un vice)

- *D akli, rnan-as ticraḍ !*
Il est noir et on lui a ajouté des tatouages !
(Ce qui peut embellir chez les uns, enlaidit chez les autres)

- D lğib-ik i d aḥbib-ik.
Ton ami, c'est ta poche.
(Seul l'intérêt personnel compte)

- D lqella n tecriḥt i yeččan bibras.
C'est faute de viande qu'on mange des poireaux sauvages.
(Nécessité fait loi)

- Deg leɛmer geḥleɣ, asmi geḥleɣ dreɣleɣ.
Je ne me suis jamais fardée les yeux, le jour où je l'ai fait, je me suis éborgnée.
(D'un malchanceux né)
var. : Yiwwas i tkeḥḥel tɣaziṭ, yewwi-tt ufalku.
Le jour où la poule se maquilla, l'oiseau de proie l'emporta.
(Nacib : 278)

- D amḥaddi i tt-yettaɣen.
C'est le conciliateur qui reçoit les coups.
(Les belligérants risquent de se retourner contre le conciliateur)

- Ddeb uɣerda, d amcic.
Le maître du rat, c'est le chat.
(De la nécessité d'une autorité pour remettre à leur place les vantards)

- Ddu d ṭṭaleb ad teɣreḍ, ddu d umeksa ad tekseḍ.
Va avec le clerc, tu deviendras savant, va avec le berger, tu feras paître les bêtes.
(Qui s'assemble se ressemble)

- D afus aberkan i d yettawin aɣrum amellal.
Ce sont les mains noires qui apportent le pain blanc.
(Il faut peiner pour jouir des bonnes choses de la vie)

- D asɣar i yettwaḥqaren i yesderɣilen.
C'est le bâtonnet qu'on méprise qui éborgne.
(Ceux qu'on méprise ne sont pas toujours ceux qu'on croit)
var. : Aɛekkaz ameɛwaju yettaɛmu tiṭ.
Un bâton tordu peut crever l'œil.

(Le fanfaron finit par trouver son maître, recourir aux grands moyens)
(Nacib : 294)

- *Seg weḥrured yer wecrured, seg wecrured yer tikli.*
D'abord en rampant, puis en allant à petits pas, enfin en marchant.
(Se dit pour inciter à procéder par étapes mais aussi pour dénoncer des menées sournoises qui conduisent, étape par étapes, vers le méfait)

- *Dderya, d lwens n ddunit.*
Les enfants sont les compagnons de la vie.
var. : *Dderya, d aɛwin uqelmun.*
Les enfants sont la provision de route du capuchon du burnous.
(Dallet : p1009)

- *Ddunit s wudmawen, laxert s lefɛayel.*
Dans la vie d'ici-bas, on tient compte du prestigede l'individu (Les visages), dans l'autre, ce sont les actes qui prévalent.
(C'est par ses actes que l'homme sera jugé)

- *D ṣṣber i d ddwa n ḥellu.*
La patience est le remède qui guérit.
(Pour inciter à la résignation, à la patience, le temps guérit les plaies)

- *Deg teswiɛt n ddiq i d-yettban urfiq.*
C'est dans les mauvais moments que l'on reconnaît les amis.
(L'ami est celui sur qui on peut compter en cas de difficultés)

- *D lqella n lwali i yerran medden d xwali.*
C'est celui qui manque d'une protection bienveillante qui donne à tout le monde le titre d'*oncle maternel.*
(On se cherche toujours des racines)
var. : Lḥewj n lwali yeqqar i weqjun xali.
Qui est sans parent appelle un chien *mon oncle.*
(Nacib)

- D agujil baba-s yella.
Orphelin bien que son père soit vivant.
(D'un malheureux, d'un enfant opprimé même en présence de son père)

Ḍ

- Ḍḍiq deg wulawen.
C'est dans les cœurs que se trouve l'étroitesse.
(Et non dans les maisons ou les biens)

F

- F wudem-im lǧennet a taɣaṭ !
Le paradis n'est pas fait pour ta face, ô chèvre !
(A une personne de basse extraction ou de moralité douteuse qui refuse une proposition pourtant avantageuse pour elle)

- Ffeɣ berra, timɣureḍ.
Sors de chez toi, tu prendras de l'importance.
(Ne pas rester cantonné chez soi, se dit aussi pour inciter à prendre des épouses qui ne soient pas des proches pour ne pas être lié)

-Fk-iyi yelli-k, rnu-yi lεul-as d irden !
Donne-moi ta fille et ajoute-lui, comme provisions de réserves, du blé !
(Le beurre et l'argent du beurre)

-Ferrun medden irden qbel ad ten-fken ɣer tsirt.
On trie les grains de blé avant de les envoyer au moulin.
(Agir dans l'ordre des tâches)

G

- *Gar yiccer d uksum.*
Entre l'ongle et la chair.
(De celui qui se mêle de ce qui ne le concerne pas, qui s'introduit dans l'intimité des autres)

Ǧ

-*Ǧǧ-it ar d-ilal, ad s-nsemmi Hlal.*
Laisse le naître, ensuite nous le prénommerons Hlal.
(Ou : laisse la lune naître, nous la désignerons ensuite sous le nom de *croissant)*
(Contre la précipitation)

Ḥ

- *Ḥedd ittesḍad imekken, ḥedd iteddu kan akken.*
L'un chasse et tire du gibier, l'autre ne fait qu'aller (sans rien prendre).
(Du chanceux et du malchanceux)

- *Ḥadar weqbel ad ḍrunt.*
Montre-toi prudent avant que ce que tu crains de voir se produire (autrement : c'est trop tard).
(Réfléchir avant d'agir)

- *Ḥaca agudu i yettimyuren.*
Il n'y a que la fosse d'aisance qui s'accroit.
(Pour rabattre le caquet des vantards et des orgueilleux)

I

- *Iban usigna iss tekkat !*
Les nuages pluvieux se reconnaissent !
(A un orgueilleux qui prétend faire de grandes choses mais qui n'est capable de rien)

- *Ibeddel lǧuz s taqqa.*
Il a échangé des noisettes contre du genevrier.
(Se dit d'un mauvais marché)

- *Idrimen, skarayen abrid deg lebḥer.*
L'argent creuse un chemin dans la mer.
(Avec de l'argent, on peut tout faire)

- *Idrimen umecḥaḥ yeččа-ten umartaḥ.*
L'argent de l'avare est consommé par le fainéant.

-*Idir, idir, leqrar-nneɣ d agadir.*
Vis longtemps, vis longtemps, mais notre sort est le monticule de terre (la tombe).
(Le sort de l'homme est la mort)

- *Iḍul llil ɣef ugellil.*
La nuit est longue pour le pauvre.
(La faim et le mauvais-sang empêchent le pauvre de dormir)

- *Ifis d ifis ad yeqqel alamma d laṣel-is.*
Une hyène reste une hyène, elle retourne toujours à ses origines.
(On n'oublie pas sa nature ni ses origines, quoi qu'en fasse : chasser le naturel, il revient au galop)

- *Ifut-ik lefjer ay amɣar !*
Tu as raté la prière de l'aube, ô vieillard !
(D'une occasion ratée qu'on ne peut pas rattraper. La prière de l'aube doit être effectuée à son heure canonique, on ne peut pas la rattraper si on la rate)

- I mellulen d aqjun, i berriken d tizizwit.
C'est le chien qui est blanc, c'est l'abeille qui est noire.
(Se méfier des apparences)

- Iḥbiben am yeḥbuben, bḍu, teččeḍ !
Les amis sont comme les figues : ouvre et mange !
(Tirer profit des amis)

- Ikrez-itt uzger, yečča-tt uyyul.
C'est le bœuf qui a labouré, c'est l'âne qui a mangé.
(L'un travaille, l'autre profite)

- Ikkat uḥeddad afḍis, iḥeffeḍ mmi-s.
Le forgeron bat du marteau, son fils apprend (le métier).
(On hérite des tares de ses parents)

- Iles ayezfan, afus awezlan.
Langue pendue, mains courtes.
(Fe celui qui ne fait pas suivre d'actions ses propos)

- Iles aẓidan, yeṭṭeḍ tasseda.
Une langue douce a tété la lionne.
(Les hommes qui savent parler sont d'origine noble)

- Iles yetthḥawal-itent, aqerruy itett-itent.
C'est la langue qui en fait trop mais c'est la tête qui paye (pour ses divagations).
(La médisance attire les ennuis à son auteur)

- Iles aẓidan, yetteg abrid deg lebḥer.
Une langue douce fraie un chemin même dans la mer.
(On peut tout avec de bonnes paroles)

- Imawlan ṣebren, imɛazzan kefren.
Les parents du mort se sont résignés, ceux qui viennent présenter les condoléances se sont révoltés contre le sort.
(Quand on se montre plus royaliste que le roi)

- *Imensi iɣef mcawaren at uxxam, ẓid.*
Le souper sur lequel s'accorde toute la famille est (toujours) délicieux.
(Des vertus de l'entente et de la consultation entre les membres d'une même famille)

- *Imi yemma temmut awer d-yegri yisem n temeṭṭut !*
Puisque ma mère est morte, que même le nom de *femme* disparaisse !
(Après moi le déluge !)
Signification différente donné par N. au même proverbe : Exprime l'affection familiale ou l'attachement profond à une même personne.
(Nacib : 643)

- *Imɣi-d ṣṣabi ameɛqul di lqaɛa i d-yettmuqul.*
Un enfant doué d'intelligence a germé, d'en bas, il regarde les autres (d'un air prétentieux).
(Autre lecture et autre signification)

- *Imɣi n ṣṣaba maɛqul, di lqaɛa i d-yettmuqul.*
Les pousses donnant bonne récolte se reconnaissent encore enfouies sous terre.

- *I nekka, i nekka, leqrar-nneɣ d aẓekka.*
Que de temps vécu, mais notre sort est la tombe.
(La mort est le sort de l'homme)

- *Iɣumm iṭij s uɣerbal.*
Il voile le soleil avec un tamis.
(D'une vérité évidente qu'on ne saurait cacher)

- *Iɣimi ur yessegmay ara amcic.*
Rester sans rien faire ne fait pas grandir le chat.
(Contre l'oisiveté)

- *Iruḥ ad yesselqem, yufa-d anebdu yeqqur !*
Il est allé greffer les arbres, il s'est aperçu que l'été est bien avancé !
(De qui rate une bonne occasion)

- *Iruḥ yer zzan, yewwi-d lmetl-is.*
Il est allé à la forêt, il a ramené pareil à lui.
(Qui s'assemble, se ressemble)
var. : *Ceggɛey-t yer teẓgi, yewwi-d lmetl-is.*
Je l'ai envoyé dans la forêt, il en rapporte son pareil.
(Nacib)

- *Itran ylin, imqerqar ulin.*
Les étoiles s'éclipsent, les crapauds sortent (de l'eau).
(Des parvenus, des arrivistes)

- *Itekkes leḥrir yef tẓeggart.*
Il parvient à enlever (sans les casser) les fils de soie sur des épines de jujube.
(D'une personne qui réussit les missions délicates)

- *I wacu-t Buzid ? I waman d yiẓid !*
A quoi sert Bouzid ? A transporter l'eau et le grain au moulin !
(De ceux qu'on n'évoque que parce qu'on a besoin d'eux)

- *Iwzan qbel ifrax.*
Le grain avant les oiseaux.
(La charrue avant les bœufs)

- *Ixeddem zzit gar tewriqin.*
Il met de l'huile entre les feuillets.
(Ménager la chèvre et le chou)

-*Iɛeffu iyeffer i win yeccḍen iwexxer.*
(Dieu) pardonne et remet les péchés de celui qui a fauté puis fait retour (à lui).
(Du pardon divin)

K

- *Kksen tabarda i uyyul, rran-tt i yizem ur nuklal !*
On a enlevé les bâts à l'âne on l'a mis au lion, qui ne mérite pas ce sort ! (Des braves opprimés)

- *Kra i telwiḥt, kra i terwiḥt.*
Un peu pour la tablette du Coran, un peu pour soi-même.
(Savoir faire l'équilibre entre la vie spirituelle et la vie d'ici-bas, entre le travail et les loisirs)

- *Kra yella, kra yerna.*
Il y en avait un peu, on en a ajouté un peu.
(De celui qui exagère, qui en rajoute)

- *Kra n win yettɣawalen, yekkat-it wugur.*
Celui qui se presse, son pied bute contre un obstacle.
(Contre la précipitation)

- *Kulci yeggan, ḥala tabenɛemmet d waman.*
Tout dort, à l'exception de la rancune entre consanguins et l'eau.
(Se méfier de la rancune des proches)

- *Kulci ad t-bḍuɣ d tnuṭ ḥala ayen i d-teǧǧa tɛebbuṭ.*
On partage tout avec sa belle-sœur, sauf le fruit de son ventre.
(Des choses qu'on ne partage pas avec les autres)

- *Kul yiwen yeqqar-as : d ibawen-iw i yettewwan !*
Chacun dit : ce sont mes fèves qui cuisent le mieux !
(Chaque cherche à se mettre en avant, aux détriments des autres)

L

- *La lbab la tawwurt.*
Ni porte (en arabe) ni porte (en kabyle).
(Toutes les issues sont bloquées)

- *Laẓ ur yesɛi anzaren.*
La faim n'a pas de nez (c'est à dire d'honneur).
(La misère pousse au déhonneur et à l'humiliation)

- Laẓ ur kkisent tyugwin ur t-tekksent trigliwin.
La faim que n'enlèvent les bœufs, les montants du métier à tisser ne peuvent l'enlever.
(Supériorité du travail de la terre sur les autres travaux)

- Leɛyaḍ yellan yef wuccen, yeqqel yef umeksa !
Les reproches à adresser au chacal sont adressés au berger !
(Les innocents sont accusés à la place des coupables)
var. : … *Yeqqel yef uyaziḍ.*
… Sont adressés au coq.

- Lebni uxellaq, tiyita ur tlaq.
C'est Dieu qui façonne, alors inutile de se moquer.
(A ceux qui se moquent de la laideur ou de la malfaçon d'autrui)

- Lebraq deg yigenni, lemɛun yur-k ay ini !
Les éclairs sont des les cieux mais à toi de comprendre, ô pierre du foyer !
(De sous-entendus, de paroles blessantes qu'on adresse de façon détournée)

- Lǧennet d win tebya, maččči d win i tt-yebyan.
Le Paradis, c'est lui qui choisit ses hôtes et pas ses hôtes qui le choisissent.
(C'est par les bonnes œuvres qu'on est recompensé dans l'au-delà)

- Lehna tugar leyna.
La paix vaut mieux que la richesse.
(La richesse sans la tranquillité ne fait pas le bonheur)

- Lekteb iqeṭṭu yiwen wass, tidet, tqeṭṭu kul ass.
Le mensonge va au marché une seule fois, la vérité, elle, y va tous les jours.
(Le mensonge ne dure pas)

- Lemɛun yewwten yer taɛrict, fhem-it a tamcict !
Sous entendu adressé à la soupente s'adresse à toi, ô chatte !
(Des sous-entendus, des paroles blessantes dites indirectement)

- *Lemɛanda n tnuḍin ula deg tewriḍin !*
Les belles-sœurs s'imitent en tout, même quand il s'agit de pets !
var. : … *Ula deg tcebbaḍin !*
… Même quand il s'agit de crêpes !
(Les jaloux s'imitent en tout même dans les choses absurdes)

- *Lemḥibba n yiciwi, cwicwi, lemḥibba n yirebbi ha teɣli.*
Amour caché dans la poche du corsage, amour qui reste, amour étalé dans le giron, amour qui tombe aussitôt.
(Amour durable et amour éphémère)

- *Lexdeɛ yekka-d seg laman.*
La trahision vient de la confiance.
(On est trompé par ceux dans lesquels on a mis sa confiance)

- *Lqaɛa nteddu fell-as, igenni, ḥedd ur t-yewwiḍ.*
La terre, nous la foulons tous, le ciel, personne n'y parvient.
(Pour rabattre le caquet d'un vantard)

- *Lmeḥna n tyaziṭ ur nessuṭuḍ.*
Malheur de la poule qui n'allaite pas.
(La poule est privée de ce lien affectif, l'allaitement, qui unit la mère à l'enfant)

- *Leḥsan issuzur iɣsan.*
Les bons soins raffermissent les os.
(Ce sont les bons soins qui donnent une bonne mine)

- *Lukan d lɛali tuccerka, tili ccerken medden aẓekka.*
Si l'association était bonne, pourquoi les gens ne partageraient-ils pas la même tombe ?
(Contre l'association)

- *Lxir yeslulluc, lhemm yesɛukkuc.*
Les bons soins font resplendir, les mauvais rabougrissent.
(Se dit d'une femme qui n'est pas heureuse dans son foyer)

- *Lḥaḍer yeḥḍer, amsafer itbeɛ-it ccek.*
Le présent est présent, quant à celui qui est parti le doute pèse sur lui.
(Celui qui est présent peut se défendre d'une accusation, l'absent lui ne peut rien faire : les absents ont toujours tort)

- *Limin uɛeggun deg wul.*
C'est dans (le silence de) son cœur, que le muet jure vengeance.
(De celui qui ne divulgue pas ses projets de vengeance, la vengeance est un plat qui se mange froid)

- *Lxalat d lexla.*
Les femmes sont la ruine.
(Sur la prodigalité des femmes)

- *Lexbar taccuyt.*
La nouvelle, la marmite.
(La mauvaise surprise attend : à l'instar de la marmite qui promet un bon repas mais qui, brûlée, ne donnera rien de bon)
var. : *Lexbar taylut.*
La nouvelle, l'outre.
(Nacib : 544)

- *Lxir d ccer d imsaɛfen, akken kan i ddukulen.*
Le bien et le mal sont des compagnons : ils vont toujours ensemble.
(La vie est faite d'alternance de bien et de mal, de bons et de mauvais moments)
var. : *Lxir d ccer d atmaten, akken i ddukulen.*
Le bien et le mal sont frères, ils cheminent toujours ensemble.
(Nacib : 414)

- *Lɛezza uɛeggun d awal.*
Ce qu'aime le plus le bègue, c'est parler.
(On aime toujours ce qui est difficile à obtenir)

M

- *Ma tegreḍ afus-ik ɣer lḥenni, anef-as ad yaɣ.*
Si tu mets ta main dans le henné, laisse celui-ci prendre couleur.
(Ne pas faire les choses à moitié)
var. : *Ma tegreḍ afus-ik di lḥenni, anef-as ad iɣem.*
Si tu plonge ta main dans le henné laisse-la se teindre.
(Nacib : N°805)

- *Ma tufiḍ tabexsist tewwa, heyyi-d asɣar i ccetwa.*
Si tu trouves que les figues sont très mûres, prépare du bois pour l'hiver.
(Se montrer prévoyant)

- *Ma trebḥeḍ medden akk inek, ma teɣliḍ, ḥedd ur k-yessin !*
Si tu es riche, tout le monde est avec toi, si tu tombes, personne ne te connaît plus !
(Des amitiés intéressées)

- *Ma yettak laẓ aɣrum ?*
La faim donne-t-elle à manger ?
(Il ne faut rien attendre de ceux qui n'ont rien à donner)

- *Mačči d aqedder i iweεren, d agelzim mi ara yeḥṣel.*
Ce n'est pas tant donner des coups qui est difficile mais enlever la cognée coincée.
(Finir une tâche commencée est plus difficile que commencer une, même si elle paraît difficile)

- *Ma yettak-d urẓaẓ tamemt.*
Le frelon donne-t-il du miel.
(Ne rien attendre des vauriens, des égoïstes)

- *Ma tetthibbiḍ-iyi, ur yi-tettbibbiḍ ara ɣer Mekka, ma tkerheḍ-iyi, ur yi-teɣɣazeḍ ara aẓekka !*
Si tu m'aimes, tu ne porteras pas sur ton dos à la Mecque, si tu me détestes, tu ne me creuseras pas une tombe !

(Les paroles ou les menaces qui ne sont pas suivies d'actes sont vaines)

- *Ma yella baba-k d adrar, baba d sebɛa idurar !*
Si ton père vaut une montagne, le mien vaut sept montagnes !
(On est toujours fier de ses escendants)

- *Ma yesɛa uqjun irden, yaren-as medden sidi.*
Quand le chien possède du blé, les gens l'appellent : monseigneur.
(On flatte les riches quelles que soient leurs origines)
var. : *Ma tesɛa tyaziṭ awren ssawalen-as medden lalla.*
On appelle la poule madame quand elle a de la farine.
(Nacib : N°1046)

- *Ma yesɛa uqjun timẓin, byan-t akk medden i nnesba.*
Quand le chien possède de l'orge, chacun veut devenir son parent par alliance.
(Même sens que le précédent)

- *Mi ara teẓreḍ sin ɛedlen, ini-as dderk yef yiwen.*
Quand deux personnes s'entendent, c'est que l'une d'elle prend tout sur elle.
(C'est au prix de concessions que l'on obtient la paix et l'entente)

- *Menyif tidet qerriḥen wala lekdeb yessefraḥen.*
Mieux vaut une vérité qui fait mal qu'un mensonge qui réjouit.

- *Mi yelluẓ ad iyenni.*
Quand il a faim, il se met à chanter.
(Faire contre mauvaise fortune bon cœur)

- *Menyif ad zwirent wala ad ggrint.*
Mieux vaut les vivre avant qu'après.
(Il est préférable de subir les peines dans sa jeunesse plutôt que dans sa vieillesse)

- *Mi ara yaben yimcac, ad d-ffyen yiyerdayen.*
Quand les chats sont absents, les rats sortent.

(Quand les forts sont absents, les faibles se manifestent)
var. : *Mi ɣaben yimcac, ad ferḥen yiɣerdayen*
(Nacib : 393)

- *Menyif taḥbult m lefwar wala Lkeɛba m leṣwar !*
Mieux vaut une galette chaude (qu'on vient d'enlever du feu) qu'un pèlerinage à la Kaâba aux murs élevés !
(Mieux vaut une offre bien concrète qu'une promesse difficile à remplir : un tiens vaut mieux que deux tu l'auras)

- *Mi yuker ḥedreɣ, mi yeggul umneɣ.*
J'ai été témoin quand il a commis le vol, je l'ai cru quand il a juré être innocent.
(D'un comportement hypocrite)

- *Mi mbaɛaden, mwaḥacen, mi mqaraben, mceččawen.*
Quand ils s'éloignent l'un de l'autre, ils se recherchent l'un l'autre, quand ils se rapprochent l'un de l'autre, ils s'entredéchirent.
(D'un comportement inconséquent)

- *Mkul yiwen yessen amek ara yemṭel yemma-s.*
Chacun sait comment enterrer sa mère.
(Pas besoin d'ingérence dans les affaires d'autrui)

- *Mkul iger yeǧǧa-d asennan.*
Tout champ possède une épine.
(Les mauvais sujets existent dans les meilleures familles)

- *Mkul ṭṭɛam s lbenna-s.*
Chaque plat a sa saveur.
(Chacun a ses mérites)

- *Mkul yiwen s uẓekka-s.*
Chacun sera dans sa tombe.
(Chacun répondra de ses actes)

- *Mmi-s n yizem d aɣilas.*
Le fils du lion est un lionceau (pour izem aɣilas)
(Tel père, tel fils)

- *Mmi-s n tayaṭ, ad t-yečč wuccen.*
Le fils de la chèvre sera mangé par le chacal.
(Il faut être loup parmi les loups)

- *Mi tefra ad neẓdem !*
Quand la guerre sera finie, nous donnerons l'assaut !
(Les ouvriers de la 25ème heure)

- *Ma ur tẓiḍ ara tsirt, ini-as ad d-yeyli uwren.*
Si la meule ne moud pas, la farine tomberait-elle ?
(On n'a rien sans peine)

- *Mi msefhamen sin, dderk yeqqel yef yiwen.*
Quand deux personnes s'entendent bien, c'est que l'un des deux supporte tout de l'autre.
(C'est au prix de concessions qu'on a la paix dans les groupes)

- *Mejjir ur yettxalaf ara aẓar-is.*
La mauve ne diffère pas de sa racine.
(A mauvaise ascendance, mauvaise descendance)

- *Mkul yiwen ikemmez ajeğğiḍ-is.*
Chacun gratte sa gale.
(Chacun doit s'occuper de ses propres affaires)

- *Mqidec bu lehmum, ur yeggan ur yettnuddum.*
Mqidech de malheur qui ne dort qui ne somnole.
(D'une personne qui ne tient pas en place, Mqidech est un personnage facétieux de contes pour enfants)

- *Mreḥba i tḍeggalt i d-yezwaren yelli-s !*
Bienvenue à la belle mère qui vient en visite avant que sa fille ne soit mariée !
(D'un visiteur inopportun)

- *Mreḥba yebra i wallen-is.*
Bienvenue, puis il a baissé les yeux.
(D'une personne qui feint d'être accueillante mais qui ne l'est pas)

N

- Nnan-as i uderɣal : d acu i tebɣiḍ ? D tafat !
On a demandé à l'aveugle : que désires-tu le plus ? Il a répondu : la lumière !
(Certaines demandes, certains désirs sont si évidents qu'il est inutile de les formuler)

- Nebder-d izem, izem yewweḍ-d.
On parle du lion, le lion arrive.
(Quand on parle du loup, on en voit la queue)

- Nneɛlat d awal, tisusaf d aman.
Les injures ne sont que des mots, les crachats de l'eau.
(Rester indifférent aux provocations)

- Nekni netthebbir, Ṛebbi yettḍebbir.
Nous nous faisons des soucis mais c'est Dieu qui décide.
(L'homme propose et Dieu dispose)

- Nekk qqareɣ-as xliɣ, netta yeqqar : acḥal teseɛiḍ.
Moi, je dis : je suis ruiné, lui me demande ce que je possède.
(D'un dialogue de sourds)

- Netta yeqqar d lful, nekk qqareɣ d ibawen.
Lui dit : ce sont des fèves (en arabe), moi je réponds : ce sont des fèves (en kabyle).
(D'un dialogue de sourds)

- Nniya teɣleb tiḥila.
L'innocence a raison de la ruse.
(Les bons triomphent des mauvais)

Γ

- Γerreḍ am uɣerbal, ṣerfeq-it ad d-yefk awren.
Se lamenter comme un tamis : on le gifle, il donne de la semoule. (Faire mal pour donner ce qui est bon)

- *Ɣr-d ay amcum, ad k-iniɣ d nekk aya !*
Appelle : ô infortuné ! Je répondrai : Je suis là.
(D'une personne habituée aux souffrances et aux brimades)

Q

- *Qbel ad k-issineɣ ssaḥeɣ, segmi k-ssneɣ rtaḥeɣ.*
Avant de te connaître, je brûlais, depuis que je te connais, je me suis calmé.
(D'une grosse déception, de l'espoir déçu)

- *Qqim a laẓ, ad yeww lexrif !*
Patiente, ô faim, jusqau'à ce que mûrissent les figues !
(D'un espoir vain)

R/Ṛ

- *Err ! yesdukul iɣyal.*
Hue ! rassemble les ânes.
(Les personnes visées par des propos désobligeants se reconnaissent. Qui se sent morveux se mouche)

-*Ṛuḥeɣ ad ɛerḍeɣ, ɛerḍen-iyi-d !*
J'ai été pour invité, j'ai été invité !
(Tel est pris qui croyait prendre)

- *Ṛebbi ur yettruẓ yiwen alamma ijber-it.*
Dieu ne brise les os de personne avant de de proposer un remède pour le réparer.
(Avoir confiance dans la Providence)

- *Ṛebbi-yi, ḥsen-iyi, ssneɣ wi yi-yurwen.*
Elève-moi, fais moi du bien mais je sais quels sont mes géniteurs.
(On oublie ses bienfaiteurs au profit de ses proches)

- Ṛebbi yedda d bu tyuga maččidbu tnuga !
Dieu est du côté de celui qui pousse les bœufs de labours pas de celui qui manie la pince-monseigneur !
(Dieu est du côté de ceux qui travaillent pas de ceux qui volent)

- Ṛeṭṭlen awren i win yesɛan irden.
On prête de la semoule à qui possède du blé.
(On ne prête qu'à ceux qui peuvent rendre, on ne prête qu'aux riches)
var. : *Ṛeṭṭlen irden i win yesɛan timẓin.*
On prête du blé à celui qui possède de l'orge.

- Rnu-yas i wuḥdiq i yeffuden !
Accable le (garçon) courtois qui a soif !
(Accabler une personne timide, qui n'ose pas réclamer ses droits)

-Rrɛud useksut.
Tonnerre de couscoussier (ronflant sous la vapeur).
(Colère sans grands effets, des cris pour rien)

- Ruḥ ad twaliḍ, ddu ad d-tawiv, qqim ulac !
Pars, tu verras, parcours tu rapporteras, reste : tu n'auras rien !
(On n'a rien sans peine)
var. : *Ḍill ad twaliḍ, ddu ad d-awiḍ, qqim ad teylid.*
Penche-toi pour voir, va pour rapporter mais reste et tu vas tomber.
(Nacib : 552ms)

S

- Ssadaqa deg at wexxam.
La charité est pour les gens de la maison.
(Avant de songer à faire le bien aux autres, il faut commencer par ses proches dans le besoin)

- *S timmi, fiḥel imi.*
D'un mouvement du sourcil, pas la peine d'ouvrir la bouche.
(Se faire comprendre par un signe, sans parler)

-*Ssken-iyi xali, ad ak-fkeɣ meyyat ɤyali !*
Montre-moi mon oncle maternel, je te donnerai cent réaux !
(La parenté maternelle est toujours recherchée)

- *Sser am uɛeqqa n lleft : ma yeɣli, iruḥ !*
Le charme, c'est comme une graine de navet : s'il tombe, il est perdu.
(La graine de navet a la réputation d'être très petite)

- *S ufella yecbeḥ, yerqem, zdaxel, mi t-ldiɣ, yerka !*
De l'extérieur, il paraît beau et bien décoré, quand je l'ouvre, il est tout pourri !
(Les apparences sont trompeuses)
var. : *S ufella yecbeḥ meskin, ɣer daxel yeččur d tilkin.*
Le pauvre est beau a priori mais ses vêtements sont pleins de poux.
(Nacib : 236)

- *Susef s igenni, ad d-uɣalen ɣer wudem-ik.*
Crache en l'air, ça va te retomber au visage.
(De celui qui dit du mal des siens)

- *Sumḥeɣ lleft, ɤniɣ ula d aman-is.*
J'ai laissé tomber le navet, j'ai aussi laissé l'eau où il a cuit.
(Quand on ne veut pas de quelqu'un, on ne veut pas non plus des gens qui lui sont proches ou des choses qui lui appartiennent)
var. : *Hat-ayen aglul iffer*
Voici les navets et leurs feuilles.
(Nacib : N°685)

- *Sebbeb, Ṛebbi ad ikemmel !*
Commence, Dieu finira !
(Aide-toi, le ciel t'aidera)

- *Sufeɣ-iten-id lsan, ur yeẓri ḥedd d acu i ččan.*
Sors-les bien vêtus, personne ne sait ce qu'ils ont mangé.
(Mieux vaut bien se vêtir parce que tout le monde voit ce qu'on porte plutôt que de bien se nourrit : personne ne voit ce qu'on mange)

- *Ssuq di ṣṣbeḥ, win ur nekkir lerbaḥ futen.*
Le souk, c'est le matin : si on n'y va pas de bonne heure, on rate les bonnes affaires.
(S'en prendre à temps dans les entreprises, ne pas perdre de temps à discourir)

- *S tmira akk a tiɣeṭṭen !*
Nous portons tous des barbes, ô chèvres !
(Réponse du bouc à la chèvre : il avait promis de la défendre au cas où le chacal apparaîtrait : le chacal survenant, il a pris la fuite. Le proverbe signifie : on a tous les mêmes capacités, les mêmes moyens : personne ne doit attendre de l'aide de l'autre)

- *Siweḍ akeddab ar tawwurt n uxxam.*
Conduis le menteur jusqu'au seuil de la porte.
(Pousser jusqu'au bout pour démasquer un menteur, un imposteur)

Ṣ

- *Ṣṣber d aḥbib n Ṛebbi.*
La patience est l'amie de Dieu.
(Valeur de la patience et de la résignation)

T

- *Taḍsa, yeǧǧa-tt-id uɣyul.*
Le rire, c'est l'âne qui l'a inventé.
(La dérision est le fait des gens peu intelligents)
var. : plaisante : *taḍsa, yeǧǧa-tt-id ccaca.*
Cacca étant le mot enfantin pour désigner le cheval.

- *Tafruxt, d tafruxt, ma turew d tayaziṭ.*
Une poulette reste poulette mais dès qu'elle pond, elle devient poule.
(Quand on se marie, quel que soit l'âge qu'on a, on devient adulte, donc responsable)

- *Taga tayeddiwt !*
Cardons et cardes d'artichaut !
(Le cardons et les cardes d'artichauts sont deux légumes proches mais on ne les fait pas cuire ensemble, les cardons demandant à être longuement bouillis et les cardes d'artichaut, plus tendres, cuisant directement : ici, il s'agit d'une mauvaise association ou alors d'une association qui surprend tout le monde)

- *Tameṭṭut n yizem d tasedda.*
La femme du lion est la lionne.
(On respecte les épouses des hommes nobles)

- *Tameṭṭut iḥerrzen, tif tayuga ikerrzen.*
La femme qui économise est préférable à une paire de bœufs qui laboure.
(Mérite de la femme travailleuse et économe)

- *Tameṭṭut m yirbiben, tarewla a yiḥbiben !*
Une femme avec des enfants d'un premier lit, mieux vaut la fuir, ô amis !

- *Tayuzi d aluḍ.*
A force de creuser, on fait sortir la boue.
(A vouloir aller trop loin, on s'attire des ennuis)

- *Taqeḍɛit teswa, azger iyunfa.*
Le troupeau a bu, le bœuf, dégoûté, a refusé.
(Des prétentieux qui se croient supérieurs aux autres)
var. : *Tajlibt teswa, azger iyunfa*, même sens.
(Nacib : N°1278)

- *Tasusmi tif tamusni.*
Le silence est préférable à la connaissance.

(Il faut savoir se taire, pour réfléchir, pour méditer, pour réfléchir)

- *Tasusmi d ṭṭaεa n temɣart.*
L'obéissance à la belle mère s'exprime par le silence.
(C'est à dire en ne répondant pas à ses remontrances)

- *Taεekkazt ad ak-tt-rquɣ, rnu-yas azeḥlleli !*
Je te donne une canne enchantée mais fais-la quand même tournoyer !
(Compter sur la Providence mais aussi sur ses propres forces)
var. : *Lḥerz uriɣ-ak-t, ameεna rnu kra sɣur-k.*
Je t'ai écrit l'amulette mais mets-y du tien aussi.
(Nacib : N°839)

- *Tewweḍ tfidi ɣer yiɣes.*
La plaie a atteint l'os.
(On a atteint les limites du supportable)

- *Teḍsa tixsi yemmezlen ɣef tin yuzan.*
La brebis égorgée se moque de la brebis dépecée.
(On se rit des autres alors qu'on souffre des mêmes travers)

- *Temzel tixsi, terna yelli-s, mkul ta tεelleq seg uḍar-is.*
La brebis a été égorgée ainsi que sa fille; chacune est accrochée par sa patte.
(Chacun est responsable de ses actes)

- *Tenna-yas teẓgi i tqabact : tenɣiḍ-iyi ! Tenna-yas : afus-iw seg-m i d-yekka !*
La forêt s'est plaite à la cognée : tu me détruis ! La cognée lui a répondu : mon manche provient de toi !
(Quand on est l'artisan de son propre malheur)

- *Tenna-yas tɣerdayt : cubheɣ mmi deg lḥiḍ am lǧuhar deg lxiḍ.*
La souris a dit : je vois mon fils trottinant sur le mur comme une perle accrochée à un fil.
(On valorise les êtres que l'on aime)

- *Tettban ṣṣaba deg yimyi.*
C'est à la pousse qu'on reconnaît la bonne récolte.
(C'est dès l'enfance que l'on reconnaît un grand homme)

- *Tettarew tezdayt ttmer.*
Le palmier donne des dattes.
(Bon sang ne saurait mentir)

- *Tettru tasa yef tasa wamma afwad d gma-s n lqinsya.*
Le foie pleure pour le foie, le poumon, lui, est frère du gésier.
(Le foie symbolise l'amour : les parents proches peuvent espérer des uns des autres l'affection mais pas les étrangers)
var. : *Tettru tasa yef tasa, d tinna i iqerben s ul, wamma tiqinsa i tt-iḍemɛen d amehbul.*
Le foie pleure le foie, c'est lui qui est proche du cœur, quant au gésier, il n'intéresse que le simplet).
(Nacib)

- *Tidi tettawi-d udi.*
C'est la sueur qui apporte le beurre.
(Travailler, peiner pour jouir des bonnes choses)

- *Timess tettağğa-d iyed.*
Le feu laisse la cendre.
(D'une mauvaise descendance)

- *Terreẓ tseṭṭa yef wayen turew.*
La branche a rompu sous le poids de ses fruits.
(Les enfants infligent de grandes souffrances aux parents)

- *Tenna-yas tbekit : tteẓgey ! Yenna-yas : iban yef wudm-im !*
La guenon a dit : je donne beaucoup de lait ! On lui a répondu : cela se voit à ta face !
(A un orgueilleux qui prétend être capable de beaucoup mais qui, au fait, ne fait rien)

- *Tenna-yas tewwurt : Err-iyi, ad rrey lebla.*
La porte a dit : ferme-moi, j'empêcherai le malheur d'entrer.
(Garder ses distances, ne pas ouvrir sa porte aux étrangers à la maison)

- *Tislatin d tissegnatin.*
Les belles-filles sont des aiguilles.
(Rivalités belle-mère/belle fille)

- *Tamellalt i At Bgayet !*
Un œuf pour les gens de Bougie !
(D'une petite quantité, d'une quantité négligeable à partager entre plusieurs personnes)
var. : *Ferqen tamellalt i taddart.*
(Avec le sens de : ne pas avoir grand chose à partager)
(Nacib)

- *Tamusni d ayilif.*
La fréquentation des autres est source de soucis.
(Parce qu'on partage les peines et les problèmes de ceux que l'on connaît)

- *Tasekkurt timellalin !*
La perdrix et les œufs !
(Le beurre et l'argent du beurre)

- *Takerza n ulyem, ayen yekrez, ad t-yeɛɛfes.*
Labours de chameau : tout ce qu'il a retourné, il le piétine.
(D'un travail mal fait)

- *Teqqim yef udebdar, taccuyt-is tezzer !*
Elle reste (à bavarder) sur la banquette de ciment, sa marmite brûle !
(D'une femme distraite)

- *Ticki iyab ccreɛ, lǧehd iyleb lḥeqq.*
Quand la justice est absente, la force prime sur le droit.
(De la nécessité de la justice)

- *Tidet zeddigen am waman.*
La vérité, pure comme de l'eau.
(Valeur de la vérité)

- *Tiṭ tellfey, ugel yeffey.*
Œil enfoncé, dent saillante.

(D'une personne très laide)
var. : *Tiṭ tenqeṣ, ugel yekkes.*
La vue diminue, les dents sont tombées.
(Désigne la vieillesse impotente)
(Nacib : 286)

- *Tiyita n uydi deg ṭṭam.*
Coups reçu par le chien dans le noir.
(Coup cruel, grande souffrance)

- *Tugget n leḥbab tessengar.*
Avoir trop d'amis conduit à la ruine.
(Il s'agit des parasites qui, sous couvert d'amitié, ne cherchent qu'à tirer profit des autres)

- *Tixsi, d idammen-is i tt-yenyan.*
La brebis a été tuée par son sang.
(On est souvent trompé par ses proches)

Tt

- *Ttasa i y-yeǧǧan d taḍsa.*
C'est l'amour qui a fait de nous un objet de risée.
(Plus précisément l'amour maternel, *tasa*, au propre le foie : par amour pour les siens, on accepte toutes les humiliations)

-*Ttif laẓ yir mensi.*
Mieux vaut rester sur sa faim plutôt que de faire un mauvais dîner.
(Mieux vaut le statut quo qu'une mauvaise solution)

- *Ttif mreḥba tixsi.*
Mieux vaut un mot de bienvenue qu'une brebis (offerte en dîner).
(Un bon propos dit sincèrement est préférable à un beau présent)

- *Ttif ɛawaz yir summet.*
Mieux vaut veiller que d'avoir à dormir dans un mauvais lit.
(Mieux vaut se priver, en attendant mieux, que d'avoir quelque chose de mauvais)

- *Ttif ddeb n umcic win n uyerda.*
Il vaut mieux la tyrannie du chat que celle du rat.
(Quand les faibles exercent l'autorité ils sont encore plus tyranniques que les puissants)

- *Ttmer i d-teǧǧa tlilit.*
Datte issue d'un laurier-rose.
(D'une personne qu'on apprécie mais dont les parents ou les proches sont mauvais)

- *Ttɣaben wudmawen, ttɣimin-d yismawen.*
Les visages disparaissent, les noms demeurent.
(La mort n'efface pas le souvenir des êtres qu'on aime)

- *Ttɣaben wudmawen, ttekkaren-d yismawen.*
Les visages disparaissent, les noms reviennent.
(On fait revivre un mort en perpétuant son souvenir, également en attribuant, selon la coutume encore vivante, son nom aux nouveaux nés)

- *Ttṣeyyiden yizmawen, tetten wuccanen.*
Le lions chassent, les chacals mangent.
(Les uns peinent, les autres en tirent profit)
var. : *Ittruẓu yizem, tetten wuccanen.*
Le lion casse (chasse), les chacals se repaissent.
(Nacib : N°698)

- *Ttqelliben azger, ufan aɣyul.*
Ils cherchaient le bœuf, ils ont trouvé l'âne.
(Quand on n'atteint pas l'objectif que l'on vise, quand les résultats sont en-deçà des espérances)

- *Ttu lhemm ad k-yettu.*
Oublie ton mal, il t'oubliera.

(En pensant tout le temps à ses problèmes, on fait qu'aggraver ses souffrances)
var. : Donne un autre sens au même proverbe : ''ne pas faire de mal pour ne pas avoir à le subir.
(Nacib : N°684)

Ṭ

- *Ṭṭmeɛ issefsad ṭṭbaɛ.*
La convoitise gâte le caractère.
(La convoitise rend les gens mauvais)

- *Ṭṭɛam yezwar taẓallit.*
La nourriture passe avant la prière.
(Priorité à ce qui fait vivre, à ce qui entretient la vie)

- *Ṭṭaɛa n temɣart, d tasusmi.*
L'obéissance à la belle-mère s'exprime par le silence.
(Ne pas répondre aux remontrances des puissants)

U

- *Uccen yeṭṭammaɛ deg ulɣem.*
Le chacal convoite le chameau.
(Les minables convoîtent toujours les grands)

- *Ula d uzzal iḥeffu.*
Même le fer s'émousse.
(Toute chose, toute personne même puissante, a ses limites)

- *Ulac taseṭṭa ur ihuzz waḍu.*
Il n'y a pas de branche que le vent n'ait secouée.
(Le malheur atteint tout le monde)

- *Ulac xali-k deg tsirt !*
Ton oncle maternel n'est pas dans le moulin !
(Ne pas compter sur un traitement de faveur)

- *Ulamma ɛzizeḍ a tiṭ, tekka-d nnig-m timmi !*
Tu as beau être précieux, ô œil, le sourcil se trouve au-dessus de toi !
(Il y a toujours plus important, plus cher)

- *Ul yeččur, imi yeqqur, ula ansi ara d-kken lehdur.*
Cœur plein, bouche liée : par où vont sortir les mots ?
(De l'impuissance à s'exprimer, à défendre ses droits)

- *Ulac ticraḍ bla idammen.*
On ne fait pas de tatouages sans faire couler de sang.
(Il faut souffrir pour être beau, pour réussir)
var. : *Ur d-itekkes usennan bla idammen.*
On n'enlève pas une épine sans faire couler de sang.
(Nacib : 273)

- *Ulac taccuyt ur neqqid.*
Il n'y a pas de marmite de terre qui ne soit passée par le feu.
(Le malheur touche tout le monde)
var. : *Anta tuggi ur nefriḥ, anta tuggi ur nqriḥ ?*
Quelle marmite ne s'est pas réjouie, quelle marmite ne fut jamais chagrinée ?
(Nacib : 283)

- *Ulac tirect mbla akerfa.*
Il n'y a pas de tas de grain qui ne comporte de l'ivraie.
(Personne, rien n'est parfait)

- *Ulac aɛeggun deg At Waylis.*
Il n'y a pas d'idiot chez les *At Waylis*.
(Inutile d'utiliser la naïveté pour dégager sa responsabilité)

- *Ulamma wezzil deg lqedd, tiḥḥerci ur s-yezmir ḥedd.*
Même s'il est petit de taille, c'est le plus malin de tous.
(Ne pas se fier aux apparences)

- *Ula d ijeɛbuben deg uɛbbuḍ ttnayen.*
Même les boyaux dans le ventre se disputes.
(Et à plus forte raison les frères issus d'un même ventre !

var. : *Ula d iẓerman n uɛbbuḍ ttnaɣen.*
(Nacib : N°1106)

~ *Urar n uqjun d aɣẓaẓ.*
La manière de jouer du chien, c'est mordiller.
(De celui qui fait le mal par nature)
var. : *Lleɛb n umcic d tixebbac.*
C'est pour jouer que le chat griffe.
(Nacib)

~ *Ur d-tettek tafat seg uddaynin.*
La lumière ne sort pas de l'étable.
(Ne rien attendre des vauriens, des gens de basse extraction)

~ *Ur d ǧǧin imezwura ara rnun ineggura.*
Les Anciens n'ont rien laissé passer : les derniers venus n'ont rien à ajouter.
(La sagesse et le bon sens ont été fixés : point d'innovations !)

~ *Ur d-ittak laẓ aɣrum.*
La faim ne donne pas à manger.
(Ne rien attendre de vauriens)

~ *Ur d-ittak ugudu lexrif.*
Le tas de fumier ne donne pas de figues.
(Ne rien attendre des vauriens)

~ *Ur d-tettak tfunast ayefki ḥaca ma idemmer-itt mmi-s.*
La vache ne donne du lait que si son petit la bouscule.
(Faire des efforts, insister pour obtenir ce que l'on demande)

~ *Ur ḥemmleɣ ara gma, ur ḥemmleɣ ara win ara t-yewwten.*
Je n'aime pas mon frère mais je n'aime pas celui qui le frappe.
(On est toujours solidaire des siens)

~ *Ur tessin ara ad txiḍ, terna tessiɣzif lxiḍ.*
Elle ne sait pas coudre et de surcroît elle enchasse un fil trop long.
(Des maladroits qui usent de grands moyens pour atteindre leurs buts)

- *Ur ttamen ṣṣaba ar terwet.*
Ne crois pas avoir fait une bonne récolte tant que tu n'as pas dépiqué.
(Ne pas faire dans la précipitation, ne pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué)

- *Ur kkat a gma, ineṭṭeḍ.*
Ne te moque pas, mon frère, c'est contagieux.
(Quand on se moque des travers ou des malheurs des autres, on subit soi-même ce dont on se rit)

- *Ur ttiẓid ad k-sbelɛen, ur ttirẓig ad k-susfen.*
Ne sois pas trop doux pour qu'on ne t'avale pas, ne sois pas trop amer pour qu'on ne te crache pas.
(Adopter le juste milieu : ni trop bon pour être grujé, ni trop sévère pour être rejeté)
var. : *Ur ttiẓid, ad k-č̌č̌en, ur ttismum ad k-ǧǧen.*
Ne sois pas doux, on te mangera, ne sois pas fade, on t'abandonnera.
(Nacib : 682)

- *Ur ttaker zdat n uqcic, ur sseknaf zdat n umcic.*
Ne vole pas devant un enfant, ne fait pas griller de la viande devant un chat.
(Dans un cas, on risque d'être dénoncé, dans l'autre d'être volé : se méfier de témoins auxquels on ne fait pas attention en général)

- *Ur yegguni lebḥer taɛwint.*
La mer n'attend rien d'une source.
(Les riches n'attendent rien des pauvres)

- *Ur d-smektay ara agujil ɣef yimeṭṭawen.*
Il est inutile de rappeler à l'orphelin qu'il doit pleurer.
(C'est le lot des malheureux de souffrir)

- *Ur yeqqers uyeddid ur nɣilen waman.*
L'outre ne s'est pas percée, l'eau ne s'est pas déversée.
(Il ne s'est rien passé)

- *Ur yettxebbic ur yettkerric.*
Il ne griffe ni ne mord.
(D'une personne inoffensive ou, alors, d'un hypocrite qui cache sous le couvert de l'innocence ses mauvaises intentions)

- *Ussu qbel naddam.*
Préparer le lit avant que ne survienne la somnolence.
(Se tenir prêt pour parer à toute éventualité)

- *Uzzal ijebbed deg leḥmu.*
Le fer se tire quand il est chaud.
(Il faut battre le fer quand il est chaud, saisir une occasion quand elle se présente)
var. : *Uzzal yekkat ɣef leḥmu.*
Le fer se bat quand il est chaud.

- *Uzzal yettazzal.*
Le fer court, est rapide à la course.
(Le mal est facile est à faire)

W

- *Wa meɛdur, wa d lḥeqq-is.*
Un est excusable, un autre est dans son droit.
(Dans un conflit, chacun a des droits, des raisons à faire valoir)

- *Wi bɣan lǧennet ad tt-yekcem, isew qeḍran d ilili.*
Qui veut aller au paradis qu'il boive goudron et jus de laurier-rose.
(Qui veut réussir doit souffrir)

- *Wi bɣan ad iẓur Mekka, ad yezwir seg at uxxam.*
Qui veut se rendre en pèlerinage à la Mecque, qu'il fasse d'abord du bien aux siens.
(Les actions les plus méritoires sont celles dont ont fait bénéficier ses proches)

- Wi jerrben ad s-yini : aḥlil !
Qui a fait l'expérience (du malheur) plaint ceux qui en sont atteints.

- Wi kem-icekkren a tislit ? - D yemma teḥder nanna !
Qui a fait ton éloge, ô mariée ? - C'est ma mère, en présence de ma sœur aînée !
(Les éloges faits par les proches ne valent rien)
var. : *- D yemma teḥder xalti.*
C'est ma mère, en présence de ma tante maternelle.

- Win i k-yefkan lebṣel, efk-as tiskert.
Qui te donne de l'oignon, donne-lui de l'ail
(Venger l'offense par une offense plus grande)

- Win umi yekkes baba-s ur s-yekkis ara, win umi yekkes yemma-s ur s-yeǧǧi ara.
Celui à qui Dieu a enlevé son père, c'est comme s'il ne lui a rien enlevé, celui à qui il a enlevé sa mère, c'est comme s'il ne lui a rien laissé.
(La perte de la mère est irremplaçable)
var. : *Win umi yemmut baba-s hat deg yirrebi n yemma-s, win umi temmut yemma-s, hat deg ugudu n ḍna-s.*
Celui qui a perdu son père est sur les genoux maternels, celui qui a perdu sa mère traîne sur le dépotoir public)
(Nacib)

- Win-ik am zzher-ik.
Ton proche parent est comme ta destinée.
(Autrement dit, il te suit partout, tu dois t'en occuper)

- Win qqsen warẓaẓen, yerr zzεaf ɣef yibẓiẓen !
Celui qui s'est fait piquer par les guêpes, passe sa colère sur les larves de sauterelles !
(Faute de se venger des puissants, on passe sa colère sur les faibles)
Note : N°944 : Donne un autre sens à ce proverbe :
On identifie à l'ennemi tout ce qui peut l'évoquer.

- *Win ɛzizen iruḥ, yeqqel usekkud yer dduḥ.*
Le bien aimé est parti, l'attention s tourne vers le berceau)
(On se console en cherchant des substituts à ce que l'on a perdu)

- *Win i yessaggad uzrem, yettaggad ula d seqqen !*
Qui a été effrayé par un serpent a peur même des cordes !
(Chat échaudé craint l'eau froide)
var. : *Win yeqqes uzrem, yettaggad ula d aseywen.*
Celui qu'a piqué le serpent craint même une cordelette de chanvre.
(Nacib : N°1188)

- *Win yesɛan tasga ur yesɛi tasa, win yesɛan tasa, ur yesɛi tasga*
Qui possède des biens n'a pas de cœur, qui possède du cœur ne possède pas de biens.
(La bonté et la générosité vient des démunis)

- *Win yewwi wasif, yeṭṭef deg yiccig yufa.*
Celui que le fleuve emporte s'accroche à la branche qu'il trouve.
(Quand on est dans le besoin on accepte l'aide, d'où qu'elle vienne)

- *Win yesɛan iles, medden akk ines.*
Celui qui sait parler, les gens lui appartiennent.
(L'éloquence fait gagner les foules)

- *Win ur nezmir i lxir, yerr areṭṭal*
Qui ne peut faire un bien (supérieur à celui qu'il a reçu), qu'il rende la pareille.
(La règle de bienséance est de rendre plus qu'on a reçu, sinon rendre au moins un bien, un service égal à celui qu'on a reçu)

- *Win ur ɛeyycen yizgaren, ma t-ɛeyycen ifegaggen ?*
Celui que ne font vivre les bœufs, les ensouples (du métier à tisser) le feront-t-elle vivre ?
(Supériorité du travail de la terre)

- *Win yesɛan ttrika ur tt-ittawi ɣer uẓekka.*
Qui possède des terres ne peut les emmener dans la tombe.
(Vanité des biens terrestres)

- *Win ur nezmir i ṭṭlam, yini-as : d abrid n laḥram !*
Qui a peur de l'obscurité dise : c'est la voie du péché !
(On a tendance à déclarer illicite ce qu'on ne peut accomplir)

- *Win yebɣan ccbeḥ, ur yeqqar : Eḥ !*
Que celui qui veut être beau, ne dise pas aïe !
(Il faut souffrir pour être beau)

- *Win yeḍsan ass-a, ad yettru azekka.*
Qui rit aujourd'hui pleurera demain.
(Les joies et les peines se succèdent)

- *Win yesɛan izimer iɛell-as iziker.*
Qui possède un agneau, qu'il lui fasse une laisse.
(On est responsable des siens)
var. : *Ma tesɛiḍ izimer, heggi-d azarez.*
Si tu as un agneau, prépare de quoi l'attacher.
(Nacib : 150)

- *Win yeččan, yečča win ur nečči tarbuyt tekkes.*
Qui a mangé a mangé, quant à celui qui n'a pas mangé, l'écuelle a été enlevée.
(D'une occasion ratée, d'un profit qu'on n'a pas réalisé)

- *Win yegnen deg trakna, yini-as ccetwa teḥma !*
Qui dort sur des tapis de haute-lisse dit : comme l'hiver est chaud !
(De celui qui ne pense pas aux pauvres et aux nécessiteux)

- *Win yewwet laẓ ɣer uɛebbuḍ, itettu, win yewwet laẓ ɣer uqerru, iceffu.*
Celui que la faim touche au ventre oublie, celui qu'elle touche à la tête se rappelle (de la misère).
(De ceux que la misère stimule et qui parviennent à s'en sortir)

- *Win yennumen tikli n udrar, izmer-as i tin uzayar.*
Qui est habitué à la marche dans la montagne supporte celle de la plaine.
(Qui peut le plus, peut le moins)

- *Win yetthḥawalen awal deg lɛar i yettnawal.*
Celui qui parle trop prépare les plats de la honte.
(Les médisances conduisent vers les difficultés)

- *Win-ik ad k-iffeẓ ur k-isseblaɛ ara.*
Ton proche te mâchera mais ne t'avalera pas.
(Même si on n'aime pas son proche, on ne lui fait pas de mal)

- *Win i s-yennan yeshel qeḍran, ad iruḥ ad yessisen.*
Qui dit que le goudron est facile à boire, qu'il le prenne, trempé dans du pain.
(Qui prétend qu'une chose est facile à faire, qu'il la fasse)

- *Win iwehhan, yewet.*
Qui a menacé a frappé.
(L'agression verbale est aussi grave que l'agression corporelle)

- *Win ur nesɛi tarbaɛt ur yettyimi deg tejmaɛt.*
Celui qui n'a pas de troupe, n'a pas à assister à l'Assemblée.
(Ce sont les parents, les alliés, les partisans qui font la force d'un individu qui, autrement, serait isolé)

- *Win yufan dderya n taḍsa, ma ur yeḍsi, Ṛebbi ad t-yezzem.*
Qui trouve des enfants de risée, s'il ne rit pas d'eux, Dieu le jugera.
(La moquerie sanctionne les comportements inconséquents)

- *Wwet-it yef walim, ad yettu timẓin.*
Frappe-le pour la paille, il oubliera l'orge.
(Refuser ce qui n'a pas de valeur pour qu'on ne demande pas ce qui en a)

- *Win ur nelli d uccen, ad t-ččen wuccanen.*
Qui n'est pas loup se fera manger par les loups.
(Il faut être loup parmi les loups)

- *Win i s-yennan teshel teɛfart, iɛfes-itt mbla arkasen !*
Qui dit qu'on peut (marcher) facilement sur la branche de l'églantier, qu'il marche dessus sans chaussures !
(Contre les vantards)

X

- *Xelḍen waman d yiɣi.*
L'eau et le petit lait se sont mélangés.
(D'une situation trouble où personne ne reconnaît personne)

- *Xdem lxir, tettuḍ-t !.*
Fais le bien et oublie-le !
(Ne rien attendre des hommes qui sont ingrats)

- *Xdem lxir, ad k-yeqqel d ixmir !*
Fais le bien, il te reviendra pétrin !
(De qui fait le bien mais récolte le mal)

Y

- *Yedda usaɛdi ɣef umcum.*
Le bon a été traité de la même manière que le méchant.
(Les bons payent pour les mauvais)

- *Yeddukel umnay d uterras.*
Cavalier et piéton vont de concert.
(Des associations anormales)

- *Yeddukel zznad d tnicca.*
Le chien du fusil et le silex vont de paire.
(D'une association explosive)

- *Yerɣa uzegzaw ɣef uquran.*
Le bruit vert a brûlé au contact du bois sec.
(Les innocents payent avec les coupables)

- *Yewweḍ lḥedd ɣer tilas.*
La limite s'arrête aux frontières.
(On ne peut pas aller plus loin)

- *Yečča Bezzi, yarẓa qessul.*
Bezzi a mangé puis a cassé l'assiette.
(De l'ingrat)

- *Yedder s fareẓ mellal.*
Il vit avec un jaune d'œuf.
(Pour se moquer d'une personne qui prétend vivre de rien, se suffire de peu)

- *Yeggul ɣef seksu yesklef lmerqa.*
Il a jure de ne pas manger le couscous, il en a lapé le bouillon.
(D'un comportement inconséquent)

- *Yehlek uzger, qqden aɣyul.*
C'est le bœuf qui est malade mais c'est l'âne que l'on cautérise.
(Quand on se trompe de cible)

- *Yekcem wuccen taqeḍɛit.*
Le loup est entré dans le troupeau.
(Le loup est dans la bergerie, l'ennemi s'est glissé dans le groupe)

- *Yekker-d ufrux, yesselqeḍ baba-s.*
Un oisillon s'est mis à donner la becquée à son père.
(D'un jeune prétentieux)

- *Yella lhemm yermel, yessekfel-it-id lḥermel.*
Le mal était caché, voilà que la rue (appliquée en remède) l'a réveillé.
(Quand on invoque un problème que l'on croyait oublié et qui vient compliquer la situation)

- *Yenna-yas wuccen : semmum-it !*
Le chacal a dit (des raisins qu'il ne peut atteindre) : ils sont aigres !
(On a tendance à dénigrer ce que l'on ne peut obtenir)

- *Yesgallay zzεaf, teseḥnat leḥya.*
La colère fait jurer, la pudeur fait parjurer.
(Quand on est en colère, on jure de faire du mal à l'adversaire, mais par pudeur, foi ou générosité, on renonce au serment)

- *Yewwet-iyi urumi, ccetkaγ-as i gma-s.*
Le chrétien (ou le Français) m'a frappé, je me suis plaint à son frère.
(Solliciter l'aide du proche de son adversaire)

- *Yenna-yas : win ur nezmir i leqḍa-s, yerwel seg lqaεa-s !*
(Dieu) a dit : que celui qui ne veut pas subir sa Loi, qu'il quitte sa terre !
(Force du Décret divin)

- *Yenna-ya wuccen : tkellxeḍ-iyi abrid, inεel baba-k, ma tkellxeḍ-iyi wis sin inεel baba !*
Comme a dit le chacal : tu m'as trompé une fois, que ton père soit maudit ! Mais si tu me trompes une seconde fois, que mon père à moi soit maudit !
(Celui qui ne sait pas tirer des leçons des expériences du passé ne mérite aucune grâce)

- *Yetteldi Ṛebbi tiwwura bla tisura.*
Dieu ouvre les portes sans (utiliser) de clés.
(Omnipotence divine)

- *Yettargu lexrif di llyali !*
Il rêve de figues en plein cœur de l'hiver !
(D'un rêve, d'un vœu impossible à réaliser)

- *Yettargu aqcic seg temγart.*
Il rêve d'avoir un enfant d'une vieille femme.
(Même sens que le précédent)

- *Yeẓra Ṛebbi d acu ara yexdem uγγul, yekkes-as acciwen.*
Dieu, sachant de quel mal est capable l'âne, il l'a privé de cornes.
(On se félicite que les méchants soient privés de moyens de faire du mal)

var. : *Iẓra Ṛebbi i yellan deg ulɣem, yekkes-as afriwen.*
Dieu connaissant le chameau l'a privé d'ailes.
(Nacib : 652)

- *Yexleḍ wuccen d wulli.*
Le chacal s'est introduit parmi les brebis.
(Le loup est dans la bergerie)

- *Yeẓẓeg-itt ur turiw.*
Il a trait la vache, avant qu'elle n'ait vêlé.
(Vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué)

- *Yerẓa uɛeẓẓi tazemmurt.*
Le rouge-gorge a cassé la branche.
(Du prétentieux qui se vante d'exploits au-dessus de ses forces)

- *Yif awal nnwal.*
Mieux vaut une parole tenue qu'un festin offert.
(Sur la parole donnée)

- *Yif aḥezzeb aqezzeb.*
Mieux vaut la circonspection que le recours à la flatterie.
(En se montrant prudent et discret, on évite les problèmes et le recourt aux autres pour les régler)

- *Yif lmedheb ddheb.*
Mieux vaut le rite que l'or.
(Fidélité à la pratique religieuse plutôt qu'aux choses de ce monde, par extension : fidélité aux principes plutôt qu'aux sollicitations matérielles)

- *Yir aɛbar, deg yir karṭuc, yir awal deg yir qemmuc.*
Mauvais coup de feu provenant d'une mauvaise cartouche, mauvais propos provenant d'une mauvaise bouche.
(De ce qui est mauvais ne peut provenir que du mauvais)

- *Yir agḍi, yir tameɣrust.*
Mauvais trou, mauvais semis.
(On a ce qu'on mérite)

- *Yir ccyel, yettgalla deg bab-is.*
Un mauvais travail menace (de représailles) celui qui le fait.
(On rend toujours compte des tâches que l'on fait mal)

- *Yir lefqud yyazen ḥellun, yir lehḍur yyazen rennun.*
Les plus mauvaises plaies creusent mais guérissent, les mauvais propos creusent et s'enveniment.
var. : *Lğerḥ iteqqed iḥellu, yir awal yeqqaz irennu.*
Une plaie se cicatrise (se cautérise) et guérit mais une parole acerbe creuse davantage la blessure.
(Nacib : N°719)

- *Yiwen ufus ur yetṣerfiq ara.*
Une seule main ne saurait applaudir.
(De la nécessité de l'union)

- *Yiwet tayaṭ, tessay i tyeṭṭen ajeğğiḍ*
Une seule chèvre a répandu la gale parmi les autres chèvres.
(La faute d'un qui retombe sur les autres)

- *Yewweḍ yer tala u d-yeswi.*
Il est arrivé jusqu'à la fontaine et il n'a pas bu.
(Rater une occasion, d'un projet inachevé, d'un espoir déçu)

- *Yekker uwekkiw deg lemleḥ.*
Des vers sont sortis du sel.
(Des choses incroyables)

- *Yekkat yettru.*
Il frappe et en même temps il pleure.
(De l'hypocrite)

- *Yeqqers uyeddid, nneylen waman.*
L'outre s'est déchirée, l'eau s'est écoulée.
(Il est trop tard, on ne peut plus rien faire)

- *Yerwel yef bu yidyayen, yeyli-d yef bu yiṣlaḍen !*
Il a fui le lanceur de cailloux pour tomber sur le lanceur de rochers !
(Tomber de Charybde en Scylla)

- *Yettak Ṛebbi irden i yir tuymas.*
Dieu donne des grains de blé (à croquer) à ceux qui ont de mauvaises dents.
(De celui qui a des biens dont il ne tire pas profit)

- *Yexdem leɛğeb, yerna yeḥğeb !*
Il a commis une énormité et s'est caché !
(De celui qui n'assume pas ses responsabilités)

- *Yezzuyur ijufar-is.*
Il traîne les pans de son habit.
(D'un indolent, d'un paresseux)

- *Yezzi-d amrar i udrar.*
Il a encerclé la montagne avec une corde.
(Tourner autour du pot, ne pas aller droit au but)

- *Yif nnif aḥerrif.*
L'honneur est supérieur au pain.
(Tout sacrifier pour son honneur, jusqu'aux choses vitales comme la nourriture)

- *Yir meṭṭu axir beṭṭu.*
Séparation plutôt que mauvaise femme.
(Divorcer plutôt que traîner une mauvaise femme)

- *Yir zzwağ am lmeyreb, ṭṭlam atan iheyya-d.*
Mauvais mariage : ténèbres préparées.
(Un mauvais mariage est source de problèmes)
var. : *Yir zzwağ am lmeyreb, ṭṭlam-is dayem yeqreb.*
Mauvais mariage et coucher de soleil se ressemblent : leur nuit est proche.
(Nacib)

- *Yir tagmat am kalitus, yezzif lameɛna messus.*
De mauvais frères sont comme l'eucalyptus : il est haut de taille mais fade.
(On a beau avoir un frère puissant, s'il n'est pas solidaire de ses frères, il ne sert à rien)

- *Yir tagmat am kalitus, yef lbeɛd i yettarra tili.*
(Même sens que le précédent)

- *Yiwen wass d aseggas.*
Un jour vaut une année.
(Le temps pèse pour qui souffre)

- *Yiwen waɛrab yeɛmer ssuq.*
Un Arabe à lui seul remplit un souk.
(D'un bavard)

- *Yuli-d seg uddaynin yer tyeryert.*
Il est monté de l'étable au milieu de la pièce.
(D'un prétentieux, d'un blanc-bec)

- *Yuy lḥut deg lebḥer.*
Il a acheté le poisson qui se trouve encore dans la mer.
(Vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.)

Z

- *Zzuyer arkasen, ar tafeḍ isebbaḍen.*
Traîne des savates, en attendant de trouver des souliers.
(Se contenter de ce que l'on a, en attendant d'avoir mieux)
var. : *Skerker acifuḍ, Ṛebbi ad ijab asebbaḍ.*
Traîne une savate et Dieu te procurer un soulier
(Nacib : 361)

Σ

- *Σemmi rẓag, ajellab-is ẓiv.*
Mon oncle paternel a un goût amer mais sa gandoura, elle, est douce.
(D'une personne qu'on déteste mais dont on espère tirer profit)

- *Ɣezrayen d bab uẓekka.*
Azraël et le mort dans la tombe.
(Pour dire qu'on est à la merci de quelqu'un, qu'on ne doit espérer aucun secours. Azraël est, dans la tradition musulmane l'ange de la mort)

- *Ɣuddey d tiyigwin, teqqel-iyi d iferdan.*
Je croyais posséder des paires de bœufs mais je n'ai que des bœufs, en nombre impairs.
(De celui qui perd sa fortune ou ses proches)

Corpus de proverbes berbères pour servir de comparaison avec le proverbe kabyle

Proverbes du Rif (Maroc)

- *Imi ya tafed tnayen munnen, ṣbar x ijjen.*
Quand deux personnes s'entendent bien, c'est que l'une fait des concessions à l'autre.

- *Wnni wa iticcen zi drus wa itic zeg aṭṭas.*
Qui ne donne pas sur le peu qu'il a, ne donnera pas sur le surplus.

- *M kur tyat tuyer s ddat nnes.*
Chaque chèvre est suspendue par sa patte.
(Chacun est responsable de ses actes)

- *D ayezzar itmensiw s ǧaft.*
Il est boucher mais il soupe de navets.

- *Ɣdudu yizwa d ɛbudu.*
Le pain vient avant la prière.

- *Ij iwez iččaẓagg tasraft.*
Un seul grain (pourri) gâte le silo.

- *Amzir iccat, mmi-s iḥaffeḍ.*
Le forgeon frappe le fer, son fils apprend.

- *Wa twečča ayujir x imeṭṭawin.*
On ne recommande pas à un orphelin de pleurer.

- *Wenni yeǧan nnec, a c-iffeẓ wa c-isseɣriy.*
Ton proche parent, il te mâchera mais il ne t'avalera pas.

- *Adan g aɛddis temenɣen.*
Même les boyaux dans le ventre se disputent.

- *Mmi-s n tixsi a t-yec wuccen.*
Le petit de la brebis, le chacal le mangera.

- *Ayenduz iteqqin zegg icc ayaz zegg ires.*
Un bœuf s'attache par les cornes, l'homme, lui, par la langue.

Proverbes du Sous (sud du Maroc)

- *Asmaḍ, yeslemmad tukerḍa n terɣin.*
Lefroid enseigne à voler les braises.

- *Zund iḥ a tffit aman f uxsay.*
Comme celui qui arrose (par dessus) une citrouille.
- *Lquwat n ljmaɛat ar tṣṣereɣ aɣrum.*
Qui se perd dans les discussions, laisse brûler le pain.

- *Jar tsirit ar ɣa tafeḍ aharkus.*
Traine la savate en attendant de trouver le soulier.

- *Ar yakka Ṛebbi ibawen i jwwalli ur Iṭṭafen uxsan.*
Dieu, donne des fèves à celui qui n'a plus de dents.

Iḥ-ett ur yufa umucc ar ittini tejja.
Quand le chat ne parvient pas à obtenir de la viande, il dit : elle est pourrie !

Proverbes du Hoggar (Algérie)

- Amṭdi, eğğ wa kay iṣfen, ur ğiy wa tufed.
Prends pour ami quelqu'un qui vaut mieux que toi, pas quelqu'un qui vaut moins.

- A ihen awal ih asusem.
Le silence en dit autant que les paroles.

- Awell elxal, iles amaydan.
Prends en considération les faits, ne te fie pas à la langue qui est traîtresse.

- Afus wa ur nekkeḍed, mullet as.
La main que ne peux pas couper, baise-la.

Proverbes de Ouargla (Algérie)

- Taneddemit ttaneggarut.
Le regret vient à la fin (quand il est trop tard).

- Makk iggen, yettatef anil-es waḥd-s.
On entre seul dans sa tombe.
- Iska n teddart s udyay adyay.
Une maison se construit pierre à pierre.

- Bnadem yettemmel, Ṛebbi akk-is yettkemmel.
L'homme formule des souhaits, Dieu accomplit.

- Iṭṭaf n fus yif blac.
Il vaut mieux tenir (quelque chose) à la main, que de ne rien avoir.

Proverbes de l'Atlas (Maroc central)

- Fus-u agg ssirden wu.
C'est cette main là qui lave celle-là.

- *Aɛ ban-c iwalam ay c ittetan.*
C'est le vêtement que tu portes qui te démange.

- *Aqmu ittinin «ṣṣud», iṣṣud !*
La bouche qui dit «souffle» qu'elle souffle elle-même !

- *Tanaca umgwer, ula tawaḍa uḍar.*
Il est préférable d'aller monter sur une faucille, que de marcher à pied.

- *Tennas teɣyult zeggwis uru swix aman izeddajen.*
L'ânesse a déclaré : depuis que j'ai mis bas, je n'ai plus bu d'eau propre.

- *Tif as tɣaṭ-nnes i uryaz alef ur ili.*
Il vaut mieux pour un homme, la chèvre qu'il possède que mille qu'il n'a pas.

- *Ur xa iteddu xef ddist xas ifiɣer.*
Il n'y a pas que le serpent qui va sur le ventre.

Proverbes des Aurès (Algérie)

- *Lalla d lalla, ayen yellan deg wul yella.*
La marâtre reste la marâtre, ce qu'elle a dans le cœur, elle ne le dévoile pas.

- *Yiğ n weṣfed ur irreq weḥd-s.*
Un seul tison n'éclaire pas tout seul.

- *Ifassen iberkanen ttawin-d aɣrum amellal.*
Les mains noires apportent la galette blanche.

- *Inɛt dhan, yetseqqa s waman.*
Il montre le beurre mais c'est avec de l'eau qu'il arrose (son couscous).

- Ag yekrez welɣem ibelḍit
Tout ce que le chameau laboure, il le piétine.
(D'un maladroit qui détruit son œuvre) (Aures)

- Win yexsen lellu, ad yeḥmel deddi.
Celui qui veut être beau, doit supporter la douleur.

Proverbes du Mzab

- Yessen Ṛebbi batta di weǧru yettsas teɣmas-s.
Dieu sait ce qu'il y a (de mal) dans la grenouille : c'est pourquoi il l'a privée de dents.

- Ɣir lebɣel i nekkern elleṣl-s.
Il n'y a que le mulet (animal hybride) pour renier ses origines.

- Wal qqar : ɣir-i ibawen, ald ilin aɛyar.
Il ne faut pas dire «j'ai des fèves» tant qu'elles ne sont pas dans le récipient.

- Wi ketteren imeddučal, ad yeqqim bla wmeddučel.
Qui a beaucoup d'amis reste sans ami.

- Bessi s umeddučel yeɣleb.
(Recevoir) peu d'un ami, c'est (recevoir) beaucoup.

- Acc ḥedd yeqqar : ibawen-ikw ttewwan.
Pour chacun se sont ses fèves qui cuisent le mieux.

LES ENIGMES

La classification est d'ordre alphabétique, la lettre du premier mot de l'énigme étant pris en considération.

Afus-is deg ufus-inu,
lḥess-is agemmaḍin.
Tririt : tagelzimt.
Sa main est dans ma main,
mais sa voix s'entend de loin.
Réponse : la cognée.

Afus-is deg uqemmuc-iw,
aqemmuc-is deg lhawa,
iḍarren ur yesεi ara !
Tririt : asebsi.
Sa main est dans ma bouche,
sa bouche est en l'air,
et il n'a pas de pieds !
Réponse : la pipe.

Afus-is deg ufus-inu,
lḥess-is deg wul-inu.
Tririt : tayenǧawt.
Sa main est dans ma main,
sa voix est dans mon cœur.
Réponse : la cuiller.

Aḥayek n Belεejuṭ,
yezḍan bla taduṭ.
Tririt : tagut.
Couverture de Belajut,
tissée sans laine.
Réponse : le brouillard.

Akli,
iɛelleq seg tmiṭ.
Tiririt : aɛeqqa n uzemmur.
Un nègre,
accroché par le nombril.
Réponse : l'olive.

Almi mmutent,
i d-kkrent.
Tiririt : zzerriɛa, timẓin.
C'est seulement une fois mortes,
qu'elles se lèvent.
Réponse : semences, graines d'orge.

Aɣyul n wakal,
tabarda n lkettan.
Tiririt : lmeṣbaḥ.
Ane de terre,
bât de lin.
Réponse : la lampe à huile traditionnelle.

Amrar,
yurew-d takufit.
Tiririt : tara n texsayt.
Une corde,
a mis bas une jarre à grains.
Réponse : la courge et sa tige.

Anda ddiɣ,
tedda yid-i.
Tiririt : tili.
Là où je vais,
elle va avec moi.
Réponse : l'ombre.

Anda ddiɣ,
yedda yid-i.
Tiririt : iṭij.

Là où je vais,
il va avec moi.
Réponse : le soleil.

Anzel n waman,
tayuga n yilfan.
Tiririt : tasirt n waman.
Aiguillon d'eau,
paire de sangliers.
Réponse : le moulin à eau.

Aqerrum
bu sebɛa tefliwin.
Tiririt : aqerruy.
Tronc d'arbre
percé de sept trous.
Réponse : la tête.
Les sept trous sont : les deux yeux, la bouche, les deux oreilles, les deux narines.
Sebɛa tefliwin : snat wallen, aqemmuc, sin yimeẓẓuɣen, snat tanzarin.

Axxam n waklan,
la ṭṭaq la tawwurt.
Tiririt : tadellaɛt.
Maison d'esclaves,
ni fenêtre ni porte.
Réponse : la pastèque.

Axxam
ur keččmen yizan.
Tiririt : lkanun.
La maison
où n'entrent les mouches.
Réponse : le foyer creusé dans le sol.

Ayyur
ɣef tseṭṭa.
Tiririt : ččina.

Une lune
sur une branche.
Réponse : l'orange.

Ayyur,
deg yirebbi n wakli.
Tiririt : ayrum deg uḍajin.
Une lune,
dans le giron d'un Noir.
Réponse : une galette sur le plat à cuire le pain.

Azger-iw aberkan
yessefragen iberdan.
Tiririt : iḍ.
Mon bœuf noiraud,
qui barre les chemins.
Réponse : la nuit.

Aɛekkaz
iɛelleq lullu.
Tiririt : tizebgatin, ameqyas.
Joujou
accroché à un bâton.
Réponse : le bracelet.

Aɛeqqa n yired,
yeččur axxam.
Tiririt : lmeṣbaḥ.
Un grain de blé
remplit la maison.
Réponse : la lampe à huile.

Aɛerqub n wakal,
zzerriɛa-s d aksum.
Tiririt : tamḍelt, timeqbert.
Champ de terre,
sa semence est la chair.
Réponse : le cimetière.

Aɛudiw-iw ɣira, ɣira
la akerciw, la ddewwara,
inuda-d akk lḥara,
Anef-as ur itett ara !
Tirririt : iqebqaben.
Mon cheval hennissant,
n’a ni panse ni gras-double,
il fait le tour de la maison,
laisse-le : il ne mange pas !
Réponse : les souliers de bois.

Aɛudiw-iw crir,
llebsa-s d leḥrir,
ur t-irekkeb
la lqayed
la lmir.
Tiririt : awtul
Mon cheval galopant,
tout habillé de soie,
ne le monte
ni caïd
ni maire !
Réponse le lapin.

Baba amɣar
bu yiwen wenẓad deg uqerruy
Tiririt : ččilmum.
Grand père
n’a qu’un poil sur la tête.
Réponse : la fleur de l’orme.

Baba amɣar aṭamṭami,
yenna-yi : ruḥ ɣef ṭṭmani.
Tiririt : lmeftaḥ.
Grand père, criard et entêté,
m’a dit : pars en sécurité.
Réponse : le cadenas.

Beddey nnig n tzeqqa,
sliy i ubeqqa.
Tiririt : ayerbal.
Debout au-dessus de la chambre,
j'ai entendu résonner des gifles.
Réponse :le tamis.

Ččiy takufit
ur ṛwiy.
Tiririt : tamellat.
J'ai mangé une pleine jarre
sans me rassasier.
Réponse : l'œuf.

D afrux
yessuṭuḍ.
Tiririt : beri-beri-zeynennay.
Oiseau
qui allaite.
Réponse : la chauve-souris.
Note : la forme *beri-beri zeynennay* est particulière aux *At Waylis*, ailleurs, en Kabylie, on dit : *azeynennay*. Synonyme : *amčeyyul*, littéralement «mange-âne» et, dans certains parlers, *axeffac*, emprunté à l'arabe. Variante de l'énigme, voir la suivante.

D ayerda yettafeg.
Tiririt : beri-beri-zeynennay.
Rat qui vole.
Réponse : la chauve-souris.
Note : voir énigme précédente.

D amellal am uyefki,
itess aman am uεejmi.
Tiririt : arukti.
Il est blanc comme le lait,
et il boit comme un veau.
Réponse : la pâte.
(Variante, voir énigme suivante).

D amellal am yizimer,
itess aman am uzger.
Tiririt : arukti.
Il est blanc comme un agneau,
il boit comme un bœuf.
Réponse : la pâte.

Deg wass, itett ikesman,
deg yiḍ, yettnus i yitran.
Tiririt : anzel.
Le jour, il se nourrit de viande,
la nuit, il dort à la belle étoile.
Réponse : l'aiguillon utilisé par le laboureur pour piquer les bœufs.

D aberkan am qeḍran,
ineṭṭeḍ am cciṭan.
Tiririt : lbarud.
Noir comme le goudron,
il colle comme un diable.
Réponse : la poudre.

D iḥlalaḍen,
d iblalaḍen,
ulac tamurt ur wwiḍen.
Tiririt : idrimen.
Bien polis,
bien ronds,
il n'est de contrée qu'il n'aient visité.
Réponse : les pièces de monnaie.

Ddiɣ, yedda,
yeɣli d amezwaru.
Tiririt : ass.
Là où je suis allé, il est allé,
mais il est le premier à tomber.
Réponse : le jour.

Grey afus-iw deg lbir,
kksey-d tamellat n yitbir.
Tiririt : tawaract.
J'ai plongé la main dans le puits,
j'ai enlevé un œuf de pigeon.
Réponse : la crème de beurre.

Ḥewreq, ẓẓawreq,
zzerriɛa ur nesɛi lewreq.
Tiririt : tisent, lemleḥ.
Piquant, brillant,
graine qui ne possède pas de feuilles.
Réponse : le sel.

Ibedd deg tizi,
yeyar a zizi !
Tiririt : ayaẓiḍ.
Debout sur le col de la montagne,
il appelle : mon oncle paternel !
Réponse : le coq.

Ibedd deg tizi,
iserreḥ i yimezran-is.
Tiririt : adles.
Debout, sur la colline,
il lâche au vent sa chevelure.
Réponse : le diss (*ampelodesmos tenax*, plante).

Ibedd yef ṣṣur,
yeyar a Menṣur.
Tiririt : ayaziḍ.
Debout sur une muraille,
il appelle : «Mansour !».
Réponse : le coq.

Ibedd, ur yesɛi iẓuran.
Tiririt : akunnir n yiẓẓan (ḥaca wid i d-isellen).
Debout, mais n'ayant pas de racines.
Réponse : l'étron.

Iteddu,
ifesser iceṭṭiḍen.
Tiririt : asigna.
Il marche,
étendant son linge.
Réponse : le nuage.

Jebdeɣ amrar,
Inhedd udrar.
Tiririt : taxsayt.
J'ai tiré sur la corde,
La montagne s'est mise en mouvement.
Réponse : la citrouille.

Kecmeɣ deg yiwen ṭṭaq,
ffɣeɣ-d seg tlata leḍwaq.
Tiririt : taqendurt.
Je suis entré par une fenêtre,
je suis sorti par trois fenêtres.
Réponse : la robe.

Ibges,
ixnunes.
Tiririt : imesleḥ.
Bien ceint,
bien souillé.
Réponse : le balai.

Iḥezzem,
irezzem,
ibedd deg tizi
am yizem.
Tiririt : irden
Bien ceint,
bien disposé (au combat),
il se dresse, tel un lion,
sur le col de la montagne.
Réponse : la gerbe de blé.

Ilul-d s wacciwen,
meqqer-d bla acciwen,
yemmut s wacciwen.
Tiririt : ayur, aggur.
Il est né avec des cornes,
il a grandi sans cornes,
il est mort avec des cornes.
Réponse la lune (masculin en kabyle).

Ilul-d d win,
Iɛac d tin,
Yemmut d win.
Tiririt : aqirquc, tabexsist, iniγem.
Il naît mâle,
il vit femelle,
il meurt mâle.
Réponse : la figue.
Note : en fait il s'agit de trois types de figues, chacune étant envisagée dans un stade de sa maturité : la figue tombée avant le mûrissement, *aqirquc*, mot masculin en kabyle, la figue mûre, que l'on consomme fraîche, *tabexsist,* mot féminin, et enfin, la figue sèche, de conservation, *iniγem*, mot masculin.

Izgaren imellalen,
qqnen s lerbag izeggaγen.
Tiririt : uglan, aksum n wuglan.
Bœufs blancs,
ligotés à des entraves rouges.
Réponse : dents et gencives.

Iɛelleq gar yigenni d tmurt,
ittecrurud am tsekkurt.
Tiririt : asigna.
Accroché entre ciel et terre,
il trottine comme une perdrix.
Réponse : le nuage.

Jebdeγ amrar,
yendeh udrar.
Tiririt : tara n texsayt.

J'ai tiré sur la corde,
la montagne s'est ébranlée.
Réponse : la courge

Jeddi,
yexneq setti.
Tiririt : ajeggu
«Mon grand père
étrangle ma grand-mère».
Réponse : poutre, bois de charpente.

Ikerri,
Ur turiw tixsi.
Tiririt : ikerri n Sidna Brahem.
Mouton,
que la brebis n'a mis bas.
Réponse : mouton d'Abraham

Ldiɣ-d tawwurt,
sebɛebɛen-d yizamaren.
Tiririt : tuɣmas.
J'ai entre-baillé la porte,
les agneaux se sont mis à bêler.
Réponse : les dents.

Lqedd uɛekkaz,
lǧehd n rebɛin d argaz.
Tiririt : azrem.
Taille de bâton,
force de quarante hommes.
Réponse : le serpent.

Lullu,
iɛelleq ɣer ččučču.
Tiririt : tamenguct.
Joujou,
accroché à petit bout de chair.
Réponse : la boucle d'oreille.

Lqedd meqduda,
ṣṣifa meɛǧuba,
s daxel d ddheb,
s ufella d lfeṭṭa.
Tiririt : tamellalt.
Bien proportionnée,
d'une beauté étonnante, intérieur d'or,
extérieur d'argent.
Réponse : l'œuf.

Ma igen ur neggan,
ma yettru, neḥmed Ṛebbi
Tiririt : igenni.
S'il dort, nous perdons le sommeil,
s'il pleure, nous louons Dieu.
Réponse : le ciel.

Mcawaren,
wa yeqqar : ih,
wayeḍ : ala !
Tiririt : iḍ d wass.
Ils se sont mis d'accord,
l'un pour dire :oui,
l'autre : non !
Réponse : le jour et la nuit.

Menyif ul-is, ilemc-is,
menyif ilemc-is, ul-is,
kifkif ilemc-is, ul-is.
Tiririt : taǧuzet, taxuxet, tabexsist.
Mieux vaut son cœur que sa peau,
mieux vaut sa peau que son cœur,
son cœur et sa peau se valent.
Réponse : la noix, la prune, la figue.

Mi tt-ẓriɣ, teɛǧeb-iyi,
mi tt-ṭṭfeɣ, teqreḥ-iyi.
Tiririt : takermust.

Quand je l'ai vue, elle m'a plu,
quand je l'ai touchée, elle m'a fait mal.
Réponse : la figue de Barbarie.

Mlaleɣ-t-id deg ubrid,
nniɣ-as : sani ?
yenna-yi-d : sani ur d-ttuɣalen.
Tiririt : lmut.
Je l'ai rencontré en chemin
et je lui ai demandé :
où vas-tu ?
Il a répondu : là où on va sans revenir.
Réponse : le mort.

Mmutent ilindi,
kkrent-d aseggas-a.
Tiririt : timẓin.
Mortes l'année passée,
elles ont ressuscité cette année.
Réponse : les graines d'orge.

Mmugreɣ-d baba amɣar,
nniɣ-as : anda tetteddud̦ ?
yenna-yi-d : ɣer terẓi uqerruy-iw !
Tiririt : afḍis, tafḍist.
J'ai rencontré Grand père,
je lui ai dit : où vas-tu ainsi ?
Il m'a répondu : je vais me casser la tête !
Réponse, la massue, le marteau.

Mmugreɣ-d yemma Ǧida,
nniɣ-as : anida akka ?
tenna-yi-d : ɣer laxert,
ad d-uɣaleɣ !
Tiririt : zzeriɛa.
J'ai rencontré Mère l'ogresse,
Je lui ai demandé : où vas-tu ainsi ?
Elle m'a répondu : au monde des morts,
mais je reviendrai !
Réponse : les semences, les graines semées.

Note : *Yemma Ğida* peut être également traduit par mère grand, grand mère, mais cette appellation est généralement réservée dans les productions littéraires, notamment le conte, à l'ogresse.

Γliy, yeyli,
kkrey, yekker.
Tiririt : ass
Je suis tombé, il est tombé avec moi,
je me suis levé, il s'est levé avec moi.
Réponse : le jour.

Refdey-t, yujjaq,
sersey-t, yujjaq,
amek ara s-xedmey ay Axellaq ?
Tiririt : ṣdel.
Je l'ai soulevé, il a gémi,
je l'ai déposé, il a gémi,
comment faire, ô Créateur ?
Réponse : le seau.

Rebεa bedden,
yiwen yettedden,
wayeḍ yeqqar abaden !
Tiririt : aqjun yesseglaf.
Quatre sont debout,
un lance l'appel à la prière,
l'autre fait : non, jamais !
Réponse : chien aboyant.

Sin bedden,
sin qqimen,
yiwen yeqqar : abaden !
Tiririt : aqjun.
Deux sont debout,
deux sont au repos,
un dit : non, jamais !
Réponse : le chien.
Note : deux debout : les pattes de devant, deux au repos : les pattes arrières, un dit, non jamais : la queue agitée.

Sin wayetmaten,
d akniwen :
yiwen d acebḥan
wayeḍ d aberkan.
Tiririt : ass d yiḍ.
Deux frères jumeaux :
l'un est blanc, l'autre est noir.
Réponse, le jour et la nuit.

Sin gnen,
sin bedden,
sin qqaren : sak, sak.
Tiririt : aẓeṭṭa.
Deux sont couchés,
deux sont dressés,
deux disent : sak, sak.
Réponse : le métier à tisser.

Note : il s'agit des ensouples (*ifeggagen*), des tendeurs (*ijebbaden*), et des roseaux (*iɣunam*) du métier à tisser traditionnel. Il existe une version vulgaire que l'on ne dit pas en public : *sin xaran, sin sefḍen, sin qarren tah-tahi.*
Deux fientent, deux torchent, deux disent : tah-tahi.

Sin ɣazen,
ssin jebden,
tanefsa tezzi-yasen.
Tiririt : tayerza.
Deux creusent,
deux tirent,
une vipère les entourent.
Réponse : les labours.

Note : il s'agit du soc, *tagersa*, des bœufs, *tayuga*, du joug, *azaglu*.

Sin wayetmaten,
ttemxebbacen.
Tiririt : iqerdacen.
Deux frères,
qui se griffent mutuellement.
Réponse : les cardes.

Snat teslatin
Deg tekwatin.
Tiririt : allen.
Deux jeunes mariées,
dans deux petits coins.
Réponse : les yeux.

Snat tebḥirin zerrbent,
yekka-d wedrar gar-asent.
Tiririt : allen.
Deux jardins clôturés,
séparés par une montagne.
Réponse : les deux yeux séparés par le nez.

S ufella teqbeḥ,
s daxel tecbeḥ.
Tiririt : takermust.
Extérieur méchant,
Intérieur charmant.
Réponse : la figue de Barbarie.

S ufella d tayerrast,
yer daxel d taglast.
Tiririt : abelluḍ.
A l'extérieur, écorce,
A l'intérieur, farine de son.
Réponse : le gland.
Note : en période de disette, le gland sauvage est grillé et moulu avec son écorce. La mouture, mélangée à de la farine d'orge, sert à rouler un couscous, appelé chez les *At Waylis taglast.*

S ufella d taseṭṭa,
s wadda d taseṭṭa,
s daxel d lfeṭṭa.
Tiririt : tiṭ.
Une branche au-dessus,
une branche au-dessous,
au milieu de l'argent.
Réponse : l'œil.

S ufella d rruḥ,
s wadda d rruḥ,
deg tlemmast d lluḥ.
Tiririt : amnay.
Par dessus animé,
par dessous animé,
au milieu, planche de bois.
Réponse : le cavalier

Tabaqit n lbaqiya,
ččan deg-s rebɛa meyya,
teqqim akken theyya !
Tiririt : tala.
Ecuelle (au contenu) inépuisable,
quatre cents personne y ont mangé,
et elle reste toujours pleine !
Réponse : la fontaine.

Tacmuxt n waman,
tasumta n lkettan.
Tiririt : lmeṣbaḥ.
Petite cruche d'eau,
oreiller de lin.
Réponse : la lampe.

Taddart tella,
lḥess ulac,
lmut tella,
timedlin ulac,
nneɛma tella,
tasirt ulac.
Tiririt : tabulga.
Le village est là,
mais nul bruit,
la mort est là,
mais nulle pierre tombale,
le grain est là,
mais point de meule.
Réponse : la fourmilière.

Tagertilt-iw n nnḥas,
ur tettruẓ ur tettneṭfas.
Tiririt : igenni
Ma natte d'acier,
ne se brise ni ne se plie.
Réponse : le ciel.

Taḥayekt n Belɛejuṭ
i yeẓdan mebla taduṭ
Tiririt : tagut.
Couverture de Belajout,
qui n'est pas tissée de laine.
Réponse : la brume.

Taklit,
texneq lalla-s.
Tiririt : tizebgatin.
L'esclave,
étrangle sa maîtresse.
Réponse : le bracelet.

Taḥbult n lmerğan,
iyef ur tezzin yizan.
Tiririt : timess.
Galette rouge de corail,
les mouches ne tournent pas autour.
Réponse : le feu.

Taḥbult ur nesɛi imassen,
tecbeḥ ur tesɛi ifassen.
Tiririt : idrimen.
Une galette sans mie,
belle, mais de mains dépourvue.
Réponse : la pièce de monnaie.

Tamaẓẓagt idel yifer.
Tiririt : tabexsist.
Mamelle recouverte par une feuille.
Réponse : la figue accrochée à sa branche.

Tamɣart tesḥenzew, teppru,
tislit tɛelleq lullu,
amɣar yettgalla irennu.
Tiririt : aneqleb n lḥal : lehwa, lebraq, rrɛud.
La belle-mère, irritée, pleure,
La bru a mis ses bijoux,
Le beau-père (en colère) fait serment sur serment.
Réponse : l'orage : la pluie, les éclairs et le tonnerre.

Taɣaṭ-iw taberkant,
tekcem deg teẓgi,
teɛreq.
Tiririt : tilkit.
Ma chèvre noiraude,
dans la forêt,
s'est égarée.
Réponse : le pou.

Taqedduḥt tdel tayeḍ,
ur tt-inǧir uneǧǧar,
ur tt-imsil umessal,
win i s-yekksen tadimt tessru-t !
Tiririt : tibṣelt.
Un pot qui couvre un autre,
aucun menuisier ne l'a taillé,
aucun potier ne l'a façonné,
celui qui l'ouvre, il le fait pleurer !
Réponse : l'oignon.

Taqeṭṭiṭ,
tefla lḥiḍ.
Tiririt : aɣerda.
Petit morceau de chair,
a troué le mur.
Réponse : le rat.

Tayuga n yilfan,
anzel n waman.
Tiririt : tasirt n waman.

Pour toute bête de trait : une paire de sangliers,
pour tout aiguillon, de l'eau.
Réponse : le moulin à eau.

Teqqel ɣef udem,
ur tenɣil.
Tiririt : tamaẓẓagt.
Renversée,
elle ne s'est pas déversée.
Réponse : la mamelle

Tesɛa afriwen ur tettafeg,
tesɛa ayefki ur tetteẓẓeg.
Tiririt : taneqlet (ifer, lliqa).
Il a des ailes mais ne vole pas,
il a du lait mais ne se trait pas.
Réponse le figuier.
Note : *ayefki* : lait, pour *lliqa*, la sève laiteuse secrétée par les tiges et les feuilles de figuier.

Tesɛa u tesɛin d aceṭṭiḍ,
akken ur terri asemmiḍ.
Tiririt : tayaziṭ.
Quatre vingt-dix neuf étoffes
et elle a toujours froid.
Réponse : la poule.

Tesɛa u tesɛin d meḍreḥ,
nnḍen s yiwen umesleḥ.
Tiririt : iḍ mi ara d-yeɣli ɣef tudrin.
Quatre vingt-dix neuf matelas,
balayés par un seul balai.
Réponse : la nuit recouvrant les villages.

Tetteddu,
tfesser tiḥbal.
Tiririt : tafunast.
Elle va,
semant derrière elle des beignets.
Réponse : la vache.

Tetteddu,
tfesser ticeṭṭiṭin.
Tiririt : tafunast
Elle va,
étalant des morceaux d'étoffe.
Réponse : la vache

Tetteddu
ur thedder.
Tiririt : tili.
Elle marche
mais ne parle pas.
Réponse : l'ombre.

Taɛekkazt uberegnu,
tkeččem akal ur trekku.
Tiririt : azrem.
Le canne du tourneur
s'enterre mais ne pourrit pas.
Réponse : le serpent.

Tcelleḥ,
tmelleḥ,
Tensa i yitran.
Tiririt : akal ikerzen.
Tailladée ça et là,
saupoudrée de sel,
Elle passe la nuit à la belle étoile.
Réponse : la terre labourée.

Tedduɣ, tedduɣ,
mmi-s n wudayɣ,
ur t-id-qeḍɛeɣ !
Tiririt : abrid.
Je marche, je marche
mais, le fils de juif,
je n'arrive pas à le rattraper !
Réponse : le chemin.

Teɣli-d tmellalt seg yigenni,
ma ččiɣ-tt, ugadeɣ Ṛebbi,
ma ǧǧiɣ-tt laẓ yenɣa-yi.
Tiririt : remḍan.
Un œuf est tombé du ciel :
si je le mange, j'ai peur que Dieu me châtie,
si je le laisse, je meurs de faim.
Réponse : le jeûne de Ramadan.

Temmut,
txeddem axxam-is.
Tiririt : taylewt.
Bien que morte,
elle sert toujours sa famille.
Réponse : l'outre à grains.

Tettafeg
ur tettrus.
Tiririt : tagut, agu.
Elle vole
mais ne se pose pas.
Réponse : la brume, le brouillard.

Tezger asif
ur tebzig.
Tiririt : tili.
Elle a traversé la rivière
et ne s'est pas mouillée.
Réponse : l'ombre.

Teɛwej, teqwej,
turew-d i tt-yifen.
Tirrit : tara.
Tordue, contrefaite,
elle a mis bas plus beau qu'elle.
Réponse : le cep.

Timeqbert n waɛraben :
wa d tinnegnit wa ɣef wudem.
Tiririt : iqermuden.

Cimetière d'Arabes :
l'un est couché sur la face, l'autre sur le dos.
Réponse : les tuiles de la toiture.

Tlata ddrareḥ,
Musa U Ṣaleḥ,
Ɛmer cebbeḥ.
Tiririt : iniyen, taccuyt, aseksut.
Trois enfants,
Musa fils de Salah,
Amar le Bel.
Réponse : les trois pierres du foyer, la marmite et le couscoussier placé dessus.

Telt gradeḥ
d ugerdeddaḥ,
Qasi Waɛmer,
Zineb U Ṣaleḥ
Tiririt : iniyen, lkanun, taccuyt, taseksut.
Trois gros trucs,
un plus gros truc,
Kaci Ouaamar
et Zineb Ousalah.
Réponse : les trois pierres du foyer, le foyer, la marmite et le couscoussier posé dessus.

Ttazzaleɣ, yettazzal,
yeǧǧa-yi mmi-s n wuday.
Tiririt : asif.
Je cours, il court aussi,
il m'a laissé en arrière, le fils de juif.
Réponse : la rivière, le fleuve.

Tif ul-is, ilemc-is,
ttif ilemc-is, ul-is,
kifkif ilemc-is, ul-is.
Tiririt : taǧuzet, taxuxet, tabexsist.
Mieux vaut son cœur que sa peau,
mieux vaut sa peau que son cœur,

son cœur et sa peau se valent.
Réponse : la noix, la prune, la figue.

Ṭṭillin-d
ur d-keččmen.
Tiririt : iqermuden.
Ils regardent
mais n'entrent point.
Réponse : les tuiles de la toiture.

Ufiɣ-t deg uxenduq,
yesburr abeḥnuq.
Tiririt : lmeyyet.
Je l'ai trouvé dans un fossé,
la tête recouverte d'un morceau d'étoffe.
Réponse : le mort.

Yetteddu ur yesɛi iḍarren,
izehher ur yesɛi idmaren,
ixebbec ur yesɛi accaren.
Tiririt : lebḥer.
Il marche mais n'a pas de pieds,
il souffle mais n'a pas de poitrine,
il griffe mais n'a pas d'ongles.
Réponse : la mer.

Xemsa iqeluqba,
wwin taqelaqbut,
ɣer uxxam uqelaqbu.
Tiririt : xemsa iḍudan, taɣenǧawt, imi.
Cinq *imqeluqba*,
ont transporté une *taqelaqbut*,
au domicile d'*aqelaqbu*.
Réponse : les cinq doigts de la main, la cuiller, la bouche.
Note : sur les mots employés dans l'énigme, voir page :

Yecbeḥ am yisli,
yeqbḥ am urumi.
Tiririt : ilili.

Beau comme un marié,
méchant comme un chrétien.
Réponse : le laurier rose (plante vénéneuse).

Yelli-s uɛeṭṭar,
tettali, teṭṭar.
Tiririt : izebgan, imeqyasen.
La fille du colporteur,
monte et descend.
Réponse : le bracelet.

Yemma Ǧida m afriwen,
s yiwen uḍar tuli d asawen,
turew meyyat alef d yiwen !
Tiririt : taneqlet.
Mère Ogresse, porteuse d'ailes,
avec un pied est montée bien haut,
elle a mis bas mille et un petits !
Réponse : le figuier.

Yemma Ǧida,
turew-d meyya.
Tiririt : taremmant.
Mère l'Ogresse a mis au monde cent petits.
Réponse : la grenade.

Yemma Ǧida, tameɛkakuft,
ur tetteffeɣ mbla taluft.
Tiririt : tameghḥelt.
Mère Grand Percluse,
qui ne sort que lorsqu'il ya des problèmes !
Réponse : le fusil.

Yemma Maɛkufa,
tbubb acḥal d ccuka.
Tiririt : tifeɣwet.
Mère Percluse,
porte sur le dos des tas d'aiguillons.
Réponse : l'artichaut.

Yemma tamyart,
tefla deg tqejjart.
Tiririt : tarigla.
Mère grand,
trouée à la jambe
Réponse : le montant vertical du métier à tisser.

Yeṭṭilli-d
ur d-ikeččem.
Tiririt : amnar (neɣ *taḥnayt*).
Il regarde
mais n'entre point.
Réponse : le seuil ou le cadre de la porte.

Yetteddu
ur yettwaṭṭaf.
Tiririt : abu, dduxan.
Il circule
mais on ne peut s'en saisir.
Réponse : la fumée.

Yessewway
ur iɛerreḍ.
Tiririt : aḍajin.
Il fait à manger
mais ne goûte pas à ce qu'il prépare.
Réponse : le plat à cuire.

Yewwet udfel deg udrar,
ttwayent tesyar.
Tririt : ccib akk d tuywas n umyar.
La neige couvre la montagne,
les meules sont détériorées.
Réponse : Canitie et dents branlantes du vieillard.

Yezzi, yezzi,
yečča aṣerfiq !
Tiririt : tallumt, ayerbal.

Il tourne, il tourne
et prend une gifle !
Réponse : le tamis.

Yiwen iniɣem,
yeččur takufit.
Tiririt : lmeyyet.
Une seule figue sèche,
remplit la jarre.
Réponse : le mort.

Yuɣ luḍu, ur yeẓẓul ara,
yelsa ur d-yeǧǧi ara,
iruḥ ur d-yuɣal ara.
Tiririt : lmeyyet.
Il a fait ses ablutions mais il n’a pas fait sa prière,
il s’est habillé et il n’a rien laissé,
il est parti et il n’est pas revenu.
Réponse : le mort.

Yusa-d d inebgi,
ur yesɛi tuɣmas.
Tiririt : llufan.
Un invité est arrivé,
qui n’a pas de dents.
Réponse : le bébé.

Yusa-d d inebgi,
ur fell-as nebni.
Tiririt : llufan.
Un invité est arrivé,
que nous n’attendions pas.
Réponse : le bébé.

Zegren
ur bzigen.
Tiririt : idrimen.
Ils ont traversé (un cours d’eau)
et ne se sont pas mouillés.
Réponse : l’argent (monnaie).

Zerɛeɣ takemmict iweṭṭen,
ffɣen-d wacciwen n tɣeṭṭen.
Tiririt : left.
J'ai semé une poignée de lentes,
des cornes de chèvres ont poussé.
Réponse : le navet.
Note : les graines de navets sont très petites.

Zzhir yella,
lɣaci ulac,
aɣrum yewwa,
timess ulac.
Tiririt : taɣrest.
Il y a du bruit,
mais point de foule,
le pain est cuit,
mais point de feu.
Réponse : la ruche.

LE RECIT BREF

AḌRIS 1

WAGI D NNṢIB-IM !

Tella yiwet tmeṭṭut ur tesɛi ara dderya. Armi d yiwen wass, irzeq-itt-id Ṛebbi, terfed s tadist.
Tḥuder iman-is, armi d asmi i d-yewweḍ wayur-is. Asmi i tt-yeṭṭef waddud, tella weḥd-s deg uxxam. Tebda aqlileḥ, ur teẓri amek ara texdem. Yiwet teswiɛt kan, yers-d lmelk, s ṣṣifa n tmeṭṭut. Iɛedda ɣur-s, iqubel-itt, igzem-as ajeɛbub, iddem-d llufan-nni, ixneq-it, iḍegger-it ɣer yiḍarren-is, iruḥ.
Tettru tmeṭṭut-nni, meskint. Mi d-yusa urgaz-is, tugad ad s-teḥku ayen yeḍran, tenna-yas kan :
- Hatan, ilul-d d aqcic, lameɛnna yezzi-yas ujeɛbub, yemmut !
Teṣber i Ṛebbi, teqqim.
Kra n wussan kan teɛawed terfed s tadist. Asmi teṭṭef s waddud, dayen, tufa-d iman-is weḥd-s. Tebda kan aqlileḥ, armi i d-yers lmelk. Iqubel-itt, yeddem-d dayen llufan-nni, ixneq-it am umezwar, yessers-it zdat-s, iruḥ.
Tmeṭṭut-nni, tettru, tenna-yas :
- D llufan wis sin i yi-yenɣa !
Lameɛna ur tesɛi d acu ara texdem. Teṣber i Ṛebbi, teqqim.
Terfed s tadist i tikkelt tis tlata. Tenna-yas :
- Tura dayen, ad t-id-arweɣ, ad d-yas lmelk-nni, ad t-ineɣ !
Theyya iman-is i waya. Yusa-d lmelk-nni, mi d-ilul llufan, temeṭṭut-nni, tdewwer aqerruy-is i wakken ur t-tẓerr ara mi ara t-yenɣ. Lameɛna, abrid-agi, yehder-as-d, yenna-yas :
- Ur ttaggad ara, wagi ur tneqqeɣ ara. Aqcic-agi d nnṣib-im, ad t-trebbiḍ, ad yimɣur, ad tferḥeḍ yis-s !
Awalen-agi, rran-as-d rruḥ i tmeṭṭut-nni. Tenna-yas :
- I sin-nni imezwura, acuɣer i ten-tenɣiḍ ?
Yenna-yas :

- Ma d amezwaru-nni, ikteb-as Ṛebbi, ma yedder, ad yimɣur, ad yaḍen ad yemmet, ma d wis sin, ad yimɣur, ad yenɣ, ad t-nɣen. Ur yebɣi ara Ṛebbi ad yejreḥ tasa-m, d ayen iɣef i m-ten-yekkes ! Aneggaru-agi, ad t-trebbiḍ s lhena, d mmi-m !

TEXTE 1

C'EST TA QUOTE-PART !

Une femme n'avait pas d'enfant mais un jour, Dieu a décidé de la combler : elle devient enceinte.
Elle s'est ménagée (pour le garder), jusqu'à ce que la délivrance arrive. Mais le jour de l'accouchement, elle se retrouve seule dans sa maison (sans personne pour l'aider). Prise par les douleurs puerpérales, elle s'agite, ne sachant que faire. C'est alors qu'un ange descend, sous la forme d'une femme. Il s'approche de la parturiente, il l'assiste, coupe le cordon ombilical, prend le bébé et l'étrangle ! Il jette le cadavre à ses pieds et s'en va.
La pauvre femme pleure. Mais quand son époux arrive, elle ne lui rapporte pas ce qui s'est passé.
- Voilà le bébé, lui dit-elle, c'est un garçon, mais le cordon ombilical s'est enroulé autour de son cou et il est mort !
Elle se montre patiente, acceptant l'arrêt de Dieu. Quelques temps après, elle tombe de nouveau enceinte. Le jour de l'enfantement, elle se retrouve encore seule. A peine commence-t-elle à s'agiter, que l'ange apparaît. Il l'assiste encore, puis il étrangle le bébé, le dépose devant elle et s'en va.
La femme pleure et se plaint :
- C'est le deuxième bébé qu'il tue !
Mais elle ne peut rien faire. Elle se montre patiente, acceptant encore la volonté de Dieu. Elle tombe enceinte pour la troisième fois. Elle se dit :
- Cette fois-ci encore, je mettrai un enfant au monde, l'ange viendra et le tuera.
Elle se prépare donc à cela. L'ange vient, en effet, à la naissance de l'enfant. La femme détourne la tête pour ne pas le voir tuer le bébé ; mais cette fois-ci, l'ange lui parle :

- N'aie crainte, celui-là je ne le tuerai pas. Ce garçon est ta quote-part (des biens de ce monde). Tu l'élèveras, il grandira, il te comblera de joie !
Ces propos redonnent vie à la femme.
- Et les deux précédents, lui demande-t-elle, pourquoi les as-tu tués ?
Il répond :
- Le premier, Dieu avait prescrit, que s'il vivait, il grandirait mais tomberait malade et mourrait. Quant au second, il grandirait aussi mais commettrait un meurtre et serait tué à son tour. Dieu ne voulait pas t'imposer ces épreuves, déchirer ton cœur. C'est pourquoi, il t'a ôté ces enfants en bas âge. Le dernier, tu pourras l'élever en toute tranquillité, c'est ton fils !

AḌRIS 2

AD NERẒ LƐADA !

Zik mi meqqer urgaz, ur yezmir ara i yiman-is, ad t-yerfed mmi-s, ad t-yawi ɣer udrar, ad t-yessiweḍ alamma d rrif n ucruf, ad t-yessegrireb.
Qqaren-d, yiwen urgaz, yeqqel baba-s d awessar. Yiwen wass, yenna-yas :
- Yya ad nruḥ ɣer udrar, ad d-nezdem !
Amɣar-nni, yefhem d acu i t-yettrağun, yenna-yas :
- Zwir, nekk ad k-tebɛeɣ.
Ddan, ddan armi wwḍen ɣer udrar. Bedden rrif n ucruf. Argaz-nni, ikukra ad iḍegger baba-s. Yebda yettezzi, yettxemmim. Yenna-yas umɣar-nni :
- D acu i k-iceɣben akka ?
Yerra-yas-d :
- Ulac d acu i yi-iceɣben !
Yeqqel ɣer din, yettezzi. Yekker umɣar-nni, yenna-yas :
- Ruḥ kan, fehmeɣ-k ! Demmer-iyi, ssegrireb-iyi ! Deg umkan-agi i demmreɣ baba, i t-ssegrarbeɣ !
Yenna-yas mmi-s :
- Deg umkan-agi i tenɣiḍ baba-k ?
Yerra-yas-d :

- Ih, d tgi i d lɛada-nneɣ, mi meqqer urgaz, ad t-id-yawi mmi-s ɣer da, ad t-yenɣ !
Yekker urgaz-nni ixemmem, yeqqel yenna-yas :
- Ihi, ula d nekk, ad d-yas wass, ad iyi-d-yawi mmi ɣer da, ad iyi-iḍegger ?
Yenna-yas umɣar-nni :
- Ih, a mmi, d tagi i d lɛada !
Ixemmem urgaz-nni, yenna-yas :
- Ihi nekk ad rẓeɣ lɛada, ur k-ttḍeggireɣ, ur iyi-yettḍeggir mmi !
Yeṭṭef-as afus i baba-s, yerra-t ɣer uxxam.

TEXTE 2

NOUS BRISERONS LA TRADITION !

Autrefois la coutume voulait que lorsqu'un homme devenait vieux et impotent, son fils se débarrassait de lui en l'emmenant dans la montagne et en le précipitant dans un ravin. On raconte qu'un homme, voyant son père devenir vieux, lui dit :
- Accompagne-moi à la montagne, pour couper du bois !
Le vieux, comprenant ce qui l'attend, lui répond, soumis.
- Va devant, je te suis !
Après avoir marché longuement, ils arrivent à la montagne. Le fils arrête son père au bord d'un ravin, mais au moment de le pousser, il hésite. Il se met à réfléchir à ce qu'il va faire.
Le vieux lui dit :
- Qu'est-ce qui te préoccupe ainsi ?
- Ce n'est rien, répond l'homme.
Mais il hésite toujours et s'interroge. Le vieux lui dit alors :
- Va, je t'ai compris ! Pousse-moi ! De cet endroit même, autrefois, j'ai précipité mon vieux père !
L'homme s'étonne.
- C'est ici même que tu as tué ton père ?
- Oui, répond le vieux, c'est la tradition, quand un homme atteint la décrépitude, son fils l'amène à cet endroit et le tue !
L'homme se met de nouveau à réfléchir, puis dit.

- Moi aussi, alors, un jour, mon fils me conduira à cet endroit et me jettera dans le vide ?
- Oui, mon fils, c'est la tradition.
L'homme réfléchit encore, puis dit :
- Hé bien, moi, je vais briser la tradition, je ne te jetterai pas dans le vide pour que mon fils ne m'y jette pas !
Il prend son père par la main et le reconduit à la maison.

AḌRIS 3

AḤBIB N TIDET

Yella yiwen uqcic, segmi ara yali wass alamma yeɣli, netta yeqqar :
- Iḥbiben-iw ! Iḥbiben-iw !
Yiwen wass, yenna-yas baba-s :
- A mmi, teqqareḍ iḥbiben-iw, iḥbiben-iw ! Wis ma yella, imeddukal-agi, ad ten-tafeḍ di cedda !
Yenna-yas uqcic-nni :
- Ad ten-afeɣ, a baba !
Yekker-d urgaz-nni, yenna-yas :
- Ah, a mmi, acḥal d yiwen i s-yennan, sɛiɣ aḥbib, mi teḥreṣ tegnit, yeǧǧa-t !
Yenna-yas :
- Nekk, a baba, ur iyi-ttaǧǧan ara, yimeddukal-iw !
Yenna-yas :
- D acu ara d-tiniḍ, ma njerreb-iten ?
Yeqbel uqcic-nni. Yeddem-d baba-s ikerri, yezla-t, yuza-t, yegr-it deg texxamt, yedl-it s llḥaf; yenna-yas i mmi-s :
- Ruḥ tura ɣur yimeddukal-ik, ini-asen yiwen, yiwen : nɣiɣ amdan, usiɣ-d ɣur-k, ad iyi-tsellkeḍ ! Din ad d-iban ma d aḥbib neɣ ala !
Yexdem uqcic-nni, amek i s-yenna baba-s. Iruḥ ɣur uḥbib-is amezwaru, yenna-yas :
- Ay aḥbib, nɣiɣ amdan, ma ṭṭfen-iyi, ad iyi-nɣen ! Ẓer amek ara yi-txedmeḍ i wakken ad t-ɣebbiɣ !
Yekker urgaz-nni, yenna-yas :
- Tamgerṭ ur tettwaffar ara, ma ṭṭfen-k, ad dduɣ, yid-k ! Ur zmireɣ ara i tigi !

Yerra-t yef tewwurt. Iruḥ yur wayeḍ, yenna-yas-d am umezwaru :
- Ur zmireɣ ara ad k-ɛiwneɣ !
Inuda akk imeddukal-is, ggumman ad t-ɛiwnen, armi d aneggaru, yenna-yas :
- Aql-i da, ur ttaggad ara. Anda tella lǧetta ?
Yenna-yas uqcic-nni :
- Ɣur-i i tella.
Yenna-yas :
- Ad tt-nawi ad tt-nemḍel !
Yenna-yas :
- I ma yella ẓran-aɣ-d ?
Yenna-yas :
- Ad tt-nessufeɣ s tuṣṣra !
Yenna-yas :
- Zemren ad ɣ-d-ẓren !
Yenna-yas :
- Ihi ad tt-neččč, awi-d kan ur k-ttaṭṭafen ara !
Yedda yid-s armi d axxam-is. Yessekcem-it baba-s n uqcic-nni ɣer texxamt anda yella yikerri. Ikcef-it-id, yenna-yas :
- D ajerreb kan i wakken ad iẓer mmi anwa i d aḥbib-is !
Yenna i mmi-s :
- Aḥbib mačči s uqemmuc, d win ara tafeḍ di teswiɛt n ddiq !

TEXTE 3

LE VERITABLE AMI

Un jeune homme ne cessait de répéter, du lever du jour au coucher :
- Mes amis, mes amis !
Un jour, son père lui dit :
- Mon fils, tu ne cesses de parler de tes amis. Ces amis, les trouverais-tu à tes côtés en cas de difficulté ?
Le jeune homme répond :
- Bien sûr, ils seront tous à mes côtés !
L'homme soupire.

- Ah, mon fils, combien de jeunes hommes comme toi se sont vantés d'avoir des amis et qui, les difficultés venues, se sont retrouvés seuls à les affronter !
- Ce n'est pas le cas de mes amis, ils ne m'abandonneraient jamais !
Le père fait alors cette proposition :
- Que dis-tu de mettre à l'épreuve tes amis ?
Le jeune homme accepte. Le père fait égorger un mouton, l'écorche et le met dans une chambre, le recouvrant d'un drap, puis dit à son fils :
- Va retrouver tes amis maintenant et dis leur, l'un après l'autre, que tu as tué un homme et que tu demandes de l'aide pour faire disparaître le cadavre. Là tu verras si tu obtiendras ou non l'aide sollicitée !
Le jeune homme fait comme lui a dit son père. Il se présente chez un premier ami et lui dit :
- Mon ami, j'ai commis un meurtre, si on me prend, on ne manquerait pas de me tuer à mon tour. Vois comment m'aider à faire disparaître le corps !
L'homme lui dit :
- Un crime ne se cache pas ! Si on te prend, je serai considéré comme ton complice ! Je ne peux courir ce risque !
Il le renvoie de chez lui. Le jeune homme se présente chez un autre ami qui lui fait la même réponse.
- Je ne peux pas t'aider !
Il fait le tour de tous ses amis qui refusent de l'aider, à l'exception du dernier qui lui dit :
- N'aie criante, je suis là ! Où se trouve le cadavre ?
- Il est chez moi.
- Nous allons l'enterrer.
- Et si on nous voit ?
- Nous le ferons sortir discrétement.
- On risque quand même de nous voir !
- Alors, nous allons le manger, ainsi nous le ferons disparaître ! L'essentiel est que tu ne te fasses pas attraper !
Il l'accompagne jusque chez lui. Le père du jeune homme le fait entrer dans la chambre où se trouve le mouton égorgé. Il le découvre et dit à l'ami de son fils :
- Ce n'était qu'une mise en scène pour montrer à mon fils qui est son véritable ami !

Et à son fils :
- Un ami, ce n'est pas en intention mais en fait, c'est celui sur qui tu peux compter dans les situations difficiles !

AḌRIS 4
(1ère version)

AYEN YURAN DI TWENZA

Yiwen urgaz yettḥerkil, ad iruḥ ɣer lḥemmam. Yenna-yas i yemma-s :
- Azekka ssker-iyi-d zik, ad ruḥeɣ ɣer lḥemmam.
Deg yiḍ-nni, yemma-s turga-t, iteddu ad yeccef, yeḥnucceg, yeɣli deg temda, yeɣreq.
Tekker-d tettergigi, tenna-yas i mmi-s :
- Hatan, d acu i urgaɣ, ur bɣiɣ ara ad truḥeḍ ! Ugadeɣ ad yeḍru yid-k kra !
Yeḍsa fell-as, yenna-yas :
- Tagi d targit kan ! Nekki ilaq-iyi ad ruḥeɣ.
Tenna-yas :
- Ma tetthibbiḍ-iyi ur ttruḥ ara !
Ur yebɣi ara ad tt-yesnuɣnu, yeqqel ɣer texxamt-is, ad ikemmel iḍes-is.
Telha-d d ccɣel-is, yemma-s, yedda wass, argaz-nni, mazal-it igen. Truḥ ɣer texxamt-is, tewwet-as deg tewwurt :
- Kker fell-ak !
Armi ur s-d-yerri ara awal, teldi tawwurt. Tufa-t… yemmut. Yeḥbes wul-is ! Ur yemmut ara deg lḥemmam, amek tuggad, lameɛna yekteb ad yemmet assen, yemmut !

TEXTE 4
(1ère version)

CELUI QUI DEVAIT MOURIR

Un homme a décidé de se rendre à la source termale. Le soir, avant d'aller dormir, il dit à sa mère :
- Demain, réveille-moi tôt, je vais aux thermes !

Dans la nuit, la mère voit son fils au thermes, alors qu'il s'apprête à prendre un bain, il glisse, tombe dans le bassin et se noie. Le matin, encore effrayée par la vision, elle dit à son fils :
- Voilà ce que j'ai vu en rêve, je ne veux pas que tu te rendes aux termes, j'ai peur qu'il t'arrive quelque chose !
L'homme se moque d'elle :
- Voyons, lui dit-il, ce n'est qu'un rêve. Quant à moi, il faut que je me rende au bain !
- Si tu m'aimes, le supplie-t-elle, n'y va pas !
Elle fait tant que, pour ne pas la chagriner, il renonce au déplacement. Il retourne dans sa chambre et continue son sommeil.
La mère vaque à ses affaires. La journée avance et le fils ne se réveille pas. Elle va alors frapper à la porte de sa chambre. Comme il ne répond pas, elle l'ouvre et le trouve… mort !
Il n'est pas mort au bain, comme elle l'a vu dans son rêve mais il est mort, parce que ce jour-là, il devait mourir !

AḌRIS 4
(2ème version)

AYEN YURAN DI TWENZA

Yiwen urgaz igzem-itt di rray ad iṣafer deg temdint ɣer tayeḍ, netta d yimeddukal-is di tlata. D netta i yesɛan ṭumubil, d netta ihi ara inehren. Mi iruḥ ad igen, yenna-yas i yemma-s :
- Azekka ssker-iyi-d zik, ad ṣafreɣ.
Deg yiḍ-nni, yemma-s turga-t, ixdem tawaɣit deg ubrid, tenneqlab ṭumubil-is, yemmut netta d yimeddukal-is. Mi t-id-tessker ṣṣbeḥ, teḥka-yas targit-is, tenna-yas :
- Ur ttruḥ ara, ugadeɣ ad yeḍru yid-k kra !
Yenna-yas :
- Fkiɣ ttiɛad i yimeddukal-iw !
Tenna-yas :
- Ad sen-iniɣ, yehlek !
Yenna-yas :
- Ilaq-asen ad ruḥen, ur sɛin ara ṭumubil !
Tenna-yas :
- Efk-asen ṭumubil d lekwaɣeḍ, ad tt-nehren nutni !

Yuγ-as awal i yemma-s. Mi d-usan yimeddukal-is, yenna-yasen :
- Helkeγ, ur zmireγ ara ad dduγ yid-wen, axet ṭumubil d lekwaγeḍ, ruḥet kunwi.
Ruḥen, netta yeqqel γer texxamt-is, ikemmel iḍes-is.
Kra n lweqt kan, kkaten-d deg tewwurt. Truḥ yemma-s teldi-tt tufa d iğadarmiyen. Nnan-as :
- D axxam n leflani ?
Tenna-yasen :
- D mmi !
- Nnan-as :
- Ihi, newwi-yam-d yir taxbirt. Mmi-m, teḍra yid-s twaγit, netta d yimeddukal-is ! Tenneqlab yis-sen ṭumubil !
Temeṭṭut-nni ur tt-yeffiγ ara leεqel, tenna-yasen :
- D ṭumubil n mmi, lameεna mačči d netta i inehren ! Ur yeddi ara yid-sen !
Nnan-as :
- Nekni nufa lekwaγeḍ γef yisem-is, nusa-d γer da !
Truḥ tmeṭṭut-nni ad d-tessker mmi-s, tufa-t… yemmut. Yeḥbes wul-is !
Ur yemmut ara deg ubrid, lameεna yekteb ad yemmet assen, yemmut !

TEXTE 4
(2ère version)

CELUI QUI DEVAIT MOURIR

Un homme a pris la décision d'accompagner ses amis dans un déplacement. Comme il est le seul à posséder un véhicule, c'est donc lui qui conduira le groupe. Le soir, au moment d'aller dormir, il dit à sa mère :
- Demain, je voyage, réveille-moi tôt.
Dans la nuit, la mère fait un rêve où elle voit son fils et ses amis mourir dans un accident de la circulation. Le matin, en le réveillant, elle lui raconte son rêve et lui dit :
- Ne pars pas, j'ai peur qu'il t'arrive un malheur !
- Comment peux-tu me demander cela, j'ai donné rendez-vous à mes amis !

- Dis-leur que tu es malade !
- Ils doivent partir et ils comptent sur moi pour les conduire.
- Tu n'as qu'à leur donner les clefs et les papiers de la voiture, ils conduiront eux-même !

Le jeune homme obéit à sa mère, pour ne pas la contrarier. Quand ses amis viennent le retrouver, le lendemain matin, il leur dit :

- Je suis malade, je ne puis vous accompagner, mais vous, vous pouvez partir, prenez la voiture et les papiers !

Ils partent. Comme il est encore tôt, le jeune homme retourne dans sa chambre et se remet au lit.

Peu après, on frappe à la porte. La mère va ouvrir et s'étonne de voir des gendarmes.

- C'est ici qu'habite Unt tel ? demandent-ils.
- Oui, répond-elle, c'est mon fils !
- Hé bien, nous apportons une mauvaise nouvelle. Ton fils a eu un accident, sa voiture s'est renversée, il est mort ainsi que ses compagnons !

La femme, sans s'affoler, explique :

- C'est bien la voiture de mon fils mais ce n'est pas lui qui la conduisait, il n'est pas parti avec ses amis !
- Nous, nous avons trouvé les papiers de la voiture et nous sommes venus ici !

Pour prouver qu'ils se trompent, elle va réveiller son fils. Elle le trouve dans son lit, inanimé. Son cœur s'était arrêté de battre !

Il n'est pas mort sur la route (comme dans le rêve) mais dans son lit, il était écrit qu'il devait mourir ce jour là et il est mort !

LES CONTES

UN CONTE PLAISANT

A Caεcuε beεεu ɣef lillu !

Amacahu...
Win i d-yennan ahu, ad yaf lhu ! Tamacahut-iw a tt-ṭbeε am usaru !

Yella zik yiwen urgaz d yiwet tmeṭṭut, d iεeggunen kra, argaz-nni qqaren-as Caεcuε, tameṭṭut-nni Caεcuεa. Sεan rebεa dderya, tlata teqcicin d uqcic. Tiqcicin-nni meqqrit, zewǧent, de g yixxamen-nsent, aqcic-nni mazal-it meẓẓi.
Yiwen wass tenna-yas Caεcuεa i Caεcuε :
- Ay argaz, acḥal aya ur nerzi ɣef yessi-nteɣ, d acu ara tiniḍ ad nruḥ ad tent-nẓer ?
Yenna-yas :
- Tedduɣ ad m-t-id-iniɣ ! Ad nruḥ ass-agi, ma tebɣiḍ !
Ruḥen. Teddun, teddun, armi wwḍen ɣer yiwet temda, teččur d imqerqar. Tenna-yas Caεcuεa :
- D ṭṭelba ! Sel amek ɣɣaren Leqran !
Yefka tameẓẓuɣt, yesla i wesqerqer, yenna-yas :
- D tidet, d ṭṭelba !
Tenna-yas :
- Yya ad s-nneǧǧ mmi-tneɣ, simi ara d-nuɣal ad t-id-naf yeɣra !
Ddmen-d aqcic-nni, bbẓen-t deg temda, yeɣreq. Kemmlen tikli. Wwḍen ɣer yelli-tsen tamezwarut, d tameqqrant. Temmugeriten teqcict-nni s zzhu d lferḥ. Teqqim kra yid-sen, tuɣal tenna i yemma-s :
- Ttxil-m, a yemma, acḥal aya bɣiɣ ad ffɣeɣ, lameεna ulac win ara ǧǧeɣ deg uxxam. Ezg-iyi-d d lmendad ɣef uẓeṭṭa-w, ugadeɣ ad kecment tnuḍin-iw, ad iyi-t-sxerbent !
Tenna-yas yemma-s :

- Ruḥ mhenni, a yelli !
Teffeɣ teqcict-nni kan, truḥ Caɛcuɛa ɣer uẓeṭṭa-nni, tenna-yas i Caɛcuɛ :
- Ẓer amek i yennejbad uẓeṭṭa-agi, ilaq-as ad iserreḥ !
Teddem-d lmus, tebda agzam deg-s. Mi d-tuɣal yelli-s tebda asuɣu :
- Ad kem-yexdeɛ Ṛebbi ! ɣileɣ d medden ara yi-yesxerben aẓeṭṭa-w, ziɣen d kemm !
Tenna-yas yemma-s :
- Ala a yelli, bɣiɣ kan ad iserreḥ uẓeṭṭa-m, d ayen iɣef t-gezmeɣ !
Tenna-yas :
- Ffɣet-iyi ssya, kemm d urgaz-im, ur bɣiɣ ara ad d-tuɣalem ad ken-ẓreɣ ! Mačči d yelli-twen i lliɣ !
Ffɣen. Tenna-yas Caɛcuɛa i Caɛcuɛ :
- Yya ad nejbu ɣef tis snat !
Mi wwḍen ɣer tis snat, tegr-d ɣur-sen mejɛuri, tenna-yasen :
- A rrbeḥ-iw s baba d yemma, usan-d ɣur-i ! Xaqeɣ fell-awen, acḥal aya ur ken-ẓriɣ !
Teqqim yid-sen, tefka-yasen ččan, tuɣal tenna-yas i yemma-s :
- A yemma, tura mi d-tusiḍ, zemreɣ ad ffɣeɣ... Bɣiɣ ad ruḥeɣ ad d-kkseɣ kra n rrbiɛ i lmal-iw, ɛass-iyi lqeṣḍ-iw n zzit... Ḥader wi d-ikeccmen ad t-iɛemmer !
Tenna-yas Caɛcuɛa :
- Ruḥ mhenni, xdem-d ccɣel-im, ur d-ikeččem yiwen !
Teffeɣ kan yelli-s, truḥ ɣer leqṣeḍ n zzit, tekkes-as tadimt, tsuɣ :
- I yeɣmeq leqṣeḍ-agi !
Tebɣa ad twali, temaẓeḍ...taf ! Teɣli ɣer daxel. Tebda leɛyaḍ :
- A Caɛcuɛ, ɛteq-d tarwiḥt ! A Caɛcuɛ ɛteq-d tarwiḥt !
Yuzzel Caɛcuɛ, yebda ijebbed-d deg-s, seg yiḍarren, lameɛna tettes zzit, tuɣal ẓẓayet, ur s-yezmir ara. Yewwi-d tacaqurt, yewwet leqṣeḍ-nni, yebḍa-t ɣef sin. Ibeẓḍ-d zzit-nni, yeččur axxam. Tebda Caɛcuɛa tetsuɣu :
- Ɛumm a Caɛcuɛ, ɛumm !
Imiren kan, tuɣal-d yelli-tsen. Mi twala axxam-is yerwi, tebda aɛeyyeḍ :
- Ay axxam-iw, ay axxam-iw !
Twala baba-s d yemma-s ttɛummun di zzit, tenna-yasen :
- Tessnegrem-iyi, ffɣet fell-i, bɣiɣ ara ad d-tuɣalem ad d-teqqlem ɣur-i !

Ffɣen, nnan-as :
- Taqcict-agi, am ultma-s, ur tessin ara lqima n lwaldin, ad nruḥ ɣur tmaẓuẓt !
Tis tlata, testerḥeb yis-sen dayen, teqqim yid-sen, tuɣal am tiyaḍ, tenna-yasen :
- Sɛiɣ ccɣel, bɣiɣ ad ffɣeɣ, ad wen-d-ǧǧeɣ mmi, d llufan, yeṭṭes deg dduḥ !
Tenna-yas :
- Ruḥ mhenni, ur tufiḍ ara t-yaɣen !
Teffeɣ teqcict-nni. Truḥ Caɛcuɛa teddem-d aqcic, teṭṭef-it, tesself-as. Tesferfed tamelɣiɣt-is, tufa-tt ur teqfil ara, tebzeg. Tenna :
- Yelli, d taɛeggunt, mmi-s tekker-as-d tcelfuɣt ur s-tfaq !
Terfed-d tissegnit tessenta-yas-tt, yemmut imir imir uqcic-nni. Terra-t ɣer dduḥ, tdel-it.
- Ṭṭes di lehna, tekkes tcelfuɣt i k-iqeḥen !
Kra kan, tewweḍ-d yelli-s. Tenna-yas i yemma-s ma yella ur d yekkir ara mmi-s. Tenna-yas Caɛcuɛa :
- Segmi i s-d-sfiɣ tacelfuɣt-is, igen !
Tsuɣ teqcict-nni tenna :
- Anta tacelfuɣt i s-d-tesfiḍ ?
Tenna-yas :
- Tacelfuɣt i s-d-yekkren deg tmelɣiɣt-is !
Tuzzel teqcict ɣer dduḥ, tufa-n mmi-s yemmut. Tebda jjdeb d imeṭṭawen, tuɣal terfed-d aɛekkaz ɣer baba-s d yemma-s, tenna-yasen :
- Ffɣet-iyi ssya ! Ur ttuɣalet ara ad d-teqqlem ɣur-i !
Ffɣen. Tenna-yas Caɛcuɛa i Caɛcuɛ :
- Tarwa-nneɣ d taḥramt ! Yya ad nuɣal s axxam-nneɣ !
Uɣalen. Teddun, teddun, mi wwḍen ɣer temda anda ǧǧan mmi-tsen, ur t-ufin ara, ččan-t meskin, yimqerqar. Bdan ssawalen-as lameɛna ur d-yerri ara awal, ḥala imqerqar i yesqerquren. Tenna-yas Caɛcuɛa :
- Yeḥma seg tɣuri ! Ar ticki ad d-nuɣal ɣur-s !
Kemmlen abrid armi d axxam-nsen. Lluẓen, bɣan ad ččen. Tenna-yas Caɛcuɛa :
- Tura, mi nestehna seg yessi-tneɣ, ad tt-nerr ɣer tmegleft !
Yenna-yas :
- Kemm ɛrek, nekk ad fellqeɣ tiqecḍin !

Tessers-d Caɛcuɛa tabeqsit, tesselxes awren, tebda tɛerrek. Caɛcuɛ, netta, yewwi-d tiqecḍin, yebda afelleq.
Caɛcuɛa tɛerrek, izan tezzin fell-as. Yiwen deg-sen yers ɣef tmenguct n Caɛcuɛa. Tebda tetsuɣu :
- A Caɛcuɛ, baɛɛu ɣef lillu !
Yenna-yas :
- Wwet-it, ad iruḥ !
Tewwet-it, lameɛna yuɣal-d.
- A Caɛcuɛ, baɛɛu ɣef lillu !
Yenna-yas :
- Nniɣ-am, wwet-it !
Tenna-yas :
- Wwteɣ-t, yeggumma ad iruḥ !
I tikkel tis tlata, tsuɣ :
- A Caɛcuɛ, baɛɛu ɣef lillu !
Iwesseɛ kan, yewwet izi-nni s tgelzimt, ifelleq Caɛcuɛa ɣef sin, azgen iruḥ ɣer tama tayeffust, wayeḍ ɣer tama tazelmaṭ. Teɣli, temmut. Caɛcuɛ yekna ad tt-id-yejmeɛ, iserreḥ-as-d i tewriṭ. Yezzi ɣer deffir, yenna :
- Amek, lalla-m temmut, kemmi teslewliweḍ ?
Yuzzel yeddem-d issegni, ixaḍ lqaɛ-is ! Mi yebɣa ad yeffeɣ ur yezmir ara. Yeččur uɛebbuḍ-is, yebzeg armi ifelleq. Yemmut ula d netta.

Tamacahut lwad, lwad, ḥkiɣ-tt-id i lejwad, uccen ad t-yewet Ṛebbi, nekni ad aɣ-yeɛfu Ṛebbi !

TRADUCTION

BEBETE SUR JOUJOU !

Amacahu,
que celui qui dit "ahu", y trouve son plaisir. Que mon conte se déroule comme une ceinture de soie !

Il y avait autrefois un homme et une femme qui étaient un peu idiots. L'homme s'appelait Cha'chu' et la femme Cha'chu'a. Ils avaient quatre enfants, trois filles, toutes mariées, et un garçon, encore en bas âge.

Un jour, Cha'chu'a dit à Cha'chu' :
- Voilà longtemps que nous n'avons vu nos filles. Que dirais-tu d'aller leur rendre visite ?
Il répondit :
- J'allais te le proposer ! Si tu veux nous partirons aujourd'hui même !
Ils prirent la route. Ils marchèrent longuement puis arrivèrent devant une grande mare pleine de grenouilles. Les batraciens croissaient et Cha'chu'a de s'écrier :
- Il s'agit de taleb, écoute les réciter le Coran !
Cha'chu' tendit l'oreille et dit :
- Effectivement, ce sont des taleb !
Elle lui dit :
- Et si nous leur confions notre fils ? Ils lui apprendront à lire. Nous le récupérerons à notre retour.
Cha'chu' trouva la proposition bonne. Ils plongèrent le petit dans la mare. Le pauvre se noya aussitôt.
Le couple poursuivit sa route et arriva chez la première des filles qui se trouvait être l'aînée. Comme il y avait longtemps qu'elle ne les avait vus, elle les accueillit avec une grande joie.
Elle discuta avec eux, puis elle dit à sa mère.
- Mère chérie, voilà longtemps que je veux sortir, pour une affaire, mais je n'ose pas, de peur que mes belles-sœurs, profitant de mon absence n'entrent à l'improviste et ne brouillent mon tissage.
Sa mère la rassura.
-Tu peux partir tranquille, je garderai ton tissage.
La fille sortit, rassurée. Cha'chu'a alla aussitôt voir le tissage. Elle appela Cha'chu' et lui dit :
- Vois comme ce tissage est tendu... Notre fille a trop tiré sur les fils de la chaîne, il faut les relâcher un peu !
Elle se saisit d'un couteau et se mit à couper des fils, ça et là.
Quand la jeune femme revint, elle aperçut son tissage défait et se mit à crier :
- Que Dieu te maudisse ! J'avais peur des autres mais c'est toi qui as embrouillé mon tissage !
Cha'chu'a protesta vivement.
- Je voulais seulement détendre ton tissage ! Voilà comme tu me remercies !
La fille s'emporta contre ses parents.

- Sortez de chez moi, je ne veux plus vous revoir !
Ils sortirent. Cha'chu'a dit à Cha'chu' :
- Viens, allons rendre visite à notre seconde fille !
La seconde fille, comme la première, les accueillit chaleureusement.
- Bienvenue à mon père et à ma mère ! Voilà longtemps que je désire vous voir !
Elle resta avec eux un long moment, elle leur servit à manger puis, elle dit à sa mère :
- Maintenant que tu es là je peux sortir chercher de l'herbe pour mes bêtes. Surveille attentivement ma jarre d'huile que les voisines ne viennent pas m'en dérober !
Cha'chu'a lui dit :
- Va rassurée, ma fille, personne n'entrera chez toi !
La fille sortie, Cha'chu'a alla soulever le couvercle de la jarre.
- Comme c'est profond ! S'exclama-t-elle.
Elle se pencha davantage, et voilà qu'emportée par son élan, elle tomba dans la jarre ! Elle se mit à crier :
- Cha'chu' au secours ! Viens me sauver !
Cha'chu' accourut. Il tenta de la tirer mais comme ses vêtements s'étaient imbibés d'huile, elle était devenue très lourde. Craignant qu'elle ne se noie, il courut chercher une hache et brisa la jarre. Cha'chu'a était sauvée mais l'huile s'était répandue, remplissant la pièce.
- Nage, nage ! crie Cha'chu'a à Cha'chu'.
Sur ces entrefaites, leur fille arriva. Voyant la jarre brisée et l'huile répandue elle se mit à hurler :
- Ma maison est ruinée ! Ma maison est ruinée !
En apercevant ses parents nageant dans l'huile, elle s'emporta :
- C'est vous qui m'avez ruinée ! Partez immédiatement de chez moi, je ne veux plus jamais vous revoir !
Les parents, dépités, s'en allèrent.
- Cette fille est comme sa sœur, elle ne connaît pas le respect des parents. Allons chez la cadette !
Ils se rendirent chez la cadette. Celle-ci, comme les autres, voulut profiter de leur présence pour sortir.
- Garde-moi mon bébé, dit-elle à sa mère, il dort dans son berceau !
- Tu peux partir tranquille, lui répondit-elle, il ne lui arrivera rien de fâcheux !

Dès que la jeune femme sortit, Cha'chu'a alla prendre l'enfant. Elle le caressa et touchant sa fontanelle, qui, comme chez tous les bébés, n'était pas encore fermée, elle s'écria :
- Il a une boursouflure à la tête ! Ma fille est bien bête de ne pas s'en être aperçue !
Elle prit une aiguille et piqua l'enfant qui rendit aussitôt l'âme. Elle le remit dans son berceau, le couvrit et lui dit.
- Tu peux dormir en paix maintenant, cette vilaine boursouflure ne te fera plus mal !
Quand la fille revint, elle demanda à sa mère si son fils ne s'était pas réveillé.
- Depuis que j'ai percé la boursouflure, dit Cha'chu'a, il dort comme un ange !
La fille s'écria :
- Quelle boursouflure as-tu percée ?
- Celle qu'il avait à la fontanelle, dit Cha'chu'a.
La jeune femme courut prendre son fils, elle le trouva sans vie. Elle se mit à hurler et à se lamenter, puis, saisissant un gourdin, elle chassa son père et sa mère.
- Partez d'ici, ne revenez plus me voir !
Ils ne se le firent pas répéter. Cha'chu'a, pleine de dépit, dit à Cha'chu' :
- Nos filles sont des ingrates, viens, retournons chez nous, nous y serons mieux !
Ils retournèrent donc chez eux. En passant devant la mare où ils avaient jeté leur fils, ils voulurent le récupérer. Ils se mirent à l'appeler mais seuls les coassements des grenouilles, qui l'avaient mangé, leur répondirent.
- Il est en pleine lecture, nous reviendrons le chercher plus tard !
Ils poursuivirent donc leur chemin jusque chez eux. Comme ils avaient faim, Cha'chau'a dit :
- Maintenant que nous sommes rassurés sur le sort de nos filles, je vais faire des crêpes !
- Et moi, dit Cha'chu', je vais couper du bois, pour faire du feu.
Cha'chu'a sortit son grand plat en bois de micocoulier, elle y versa de la semoule, l'imbiba d'eau et se mit à pétrir, tandis que Cha'chu' fendait du bois dans la cour de la maison.
Des mouches se mirent à tourner autour de Cha'chu'a. L'une d'elle se posa sur sa boucle d'oreille. Elle se mit à crier :

- Ch'achu', bébête est sur joujou !
- Chasse-là, répondit Cha'chu' de la cour.
Elle chassa la mouche mais elle revint aussitôt. Elle se plaignit de nouveau :
- Ch'achu', bébête est sur joujou !
- Chasse-la, dit encore Cha'chu.'
La mouche revint.
- Ch'achu', bébête est sur joujou !
- Je t'ai dit de la chasser !
- Je l'ai chassée, dit Cha'chu'a mais elle revient toujours !
Excédé, Cha'chu' accourut, la hache à la main, il visa la mouche, posée sur la boucle d'oreille et frappa, la mouche avait eu le temps de s'envoler mais il avait fendu en deux Cha'chua, une partie est tombée sur le côté droit, l'autre sur le côté gauche.
Cha'chu', se baissa pour réunir les deux morceaux, et dans son élan, laissa échapper un vent. Il se redressa et dit à son derrière, en colère :
- Quoi, ta maîtresse est morte et toi, tu pousses des youyous ?
Il alla chercher une aiguille et du fil et cousit son derrière. Un peu plus tard, il fut pris par un besoin mais son fondement étant bouché, il ne parvint pas à faire sortir ce qu'il avait dans le ventre. Il éclata et mourut à son tour.

Mon conte s'en va, emporté par l'oued, je l'ai raconté à des seigneurs, le chacal, que Dieu le frappe, quant à nous, qu'il nous pardonne nos fautes !

CONTE D'ENFANT
(Conte à chaîne dans la classification de AT)

AMCIC WAƐLI

Amacahu...
Win i d-yennan ahu, ad yaf lhu ! Tamacahut-iw a tt-ṭbeɛ am usaru !

Yella zik yiwen umcic, qqaren-as Amcic Weɛli. Yiwen wass, teğğa Yemma Ğida taqedduḥt n uyefki, yeɛna-tt, yebda

tissit deg-s. Teẓra-t-id, tuzzel-d s ujenwi ad t-teny. Yerwel lameɛna tegzem-as tajeḥniṭ-is.
Yeqqim akken bla tajeḥniṭ armi d yiwen wass, yebya ad iruḥ yur lehl-is lameɛna yessetḥa bla tajeḥniṭ. Iruḥ yur Yemma Ğida, yettru-yas :
- Err-iyi-d tajeḥniṭ-iw, ad ruḥey yur lehl-iw xaqey !
Tenna-yas :
- Err-iyi-d ayefki-w, ad ak-d-rrey tajeḥniṭ-ik !
Iruḥ yur tayaṭ yenna-yas :
- A tayaṭ, efk-iyi-d ayefki, ayefki ad t-fkey i Yemma Ğida, ad iyi-d-terr tajeḥniṭ-iw, ad ruḥey yur lehl-iw, xaqey !
Tenna-yas tayaṭ :
- Ma tebyiḍ ad d-fkey ayefki, efk-iyi-d ifer !
Iruḥ yur tneqlet, yenna-yas :
- A taneqlet, efk-iyi-d ifer, ifer ad t-fkey i tayaṭ, tayaṭ ad iyi-d-tefk ayefki, ayefki ad t-fkey i Yemma Ğida, ad iyi-d-terr tajeḥniṭ-iw, ad ruḥey yur lehl-iw, xaqey !
Tenna-yas :
- Ma tebyiḍ ad k-d-fkey ifer, efk-iyi-d aman !
Iruḥ yur tala, yenna-yas :
- A tala, efk-iyi-d aman, aman ad ten-fkey i tneqlet, taneqlet ad iyi-d-tefk ifer, ifer ad t-fkey i tayaṭ, tayaṭ ad iyi-d-tefk ayefki, ayefki ad t-fkey i Yemma Ğida ad iyi-d-terr tajeḥniṭ-iw, ad ruḥey yur lehl-iw, xaqey !
Tenna-yas tala :
- Ma tebyiḍ ad k-d-fkey aman, awi-d ṣṣanneɛ ad iyi-yebnu !
Iruḥ yur ṣṣaneɛ, yenna-yas :
- A ṣṣaneɛ, yya ad tebnuḍ tala, tala ad iyi-d-tefk aman, aman ad ten-fkey i tneqlet, taneqlet ad iyi-d-tefk ifer, ifer ad t-fkey i tayaṭ, tayaṭ ad iyi-d-tefk ayefki, ayefki ad t-fkey i Yemma Ğida, ad iyi-d-terr tajeḥniṭ-iw, ad ruḥey yur lehl-iw, xaqey !
Yenna-yas ṣṣaneɛ :
- Ma tebyiḍ ad bnuy tala, awi-yi-d tiyennayin !
Iruḥ yur tyennayin, yebda yettru-yasent :
-A tiyennayin, yyamt ad tyennimt i ṣṣaneɛ, i wakken ad yebnu tala, tala ad iyi-d-tefk aman, aman ad ten-fkey i tneqlet, taneqlet ad iyi-d-tefk ifer, ifer ad t-fkey i tayaṭ, tayaṭ ad iyi-d-tefk ayefki, ayefki ad t-fkey i Yemma Ğida, ad iyi-d-terr tajeḥniṭ-iw, ad ruḥey yur lehl-iw, xaqey !

Iɣaḍ tiɣennayin, qeblent ad s-ɣennint : ṣṣaneɛ yebna tala, tala tefka-d aman, aman yefka-ten i tneqlet, taneqlet tefka-d ifer, ifer yefka-t i taɣaṭ, taɣaṭ tefka-d ayefki, ayefki yefka-t i Yemma Ǧida, Yemma Ǧida terra-yas-d tajeḥniṭ-is, iruḥ ɣur lehl-is, ixaq !

Tamacahut lwad, lwad, ḥkiɣ-tt-id i lejwad, uccen ad t-yewet Ṛebbi, nekni ad aɣ-yeɛfu Ṛebbi !

TRADUCTION

AMCIC WAΣLI OU LA QUEUE DU CHAT

Amacahu,
que celui qui dit "ahu", y trouve son plaisir. Que mon conte se déroule comme une ceinture de soie !

Il y avait autrefois un chat qui s'appelait le Chat Ouali. Un jour qu'une vieille, Yemma Djida, oublia son pot au lait, il s'en approcha et se mit à laper. La vieille l'aperçut et courut vers lui, un couteau à la main, dans l'intention de le tuer. Elle le frappa mais ne réussit qu'à lui trancher la queue.

Il resta ainsi sans queue. Un jour, il fut pris par le désir de rendre visite à sa famille mais il avait honte de partir sans queue. Il alla trouver la vieille et la supplia :

- Rends-moi ma queue, je veux rendre visite à ma famille !

La vieille lui répondit :

- Si tu veux que je te rende ta queue, rends-moi d'abord le lait que tu m'as dérobé !

Le Chat alla trouver la chèvre et lui dit :

- Ô chèvre, donne-moi un peu de lait, je le donnerai à Yemma Djida, elle me rendra ma queue, et je pourrai rendre visite à ma famille !

La chèvre lui répondit :

- Si tu veux que je donne du lait, donne-moi des feuilles à manger !

Le Chat alla trouver le figuier et lui dit :

-Ô figuier, donne-moi des feuilles, je les donnerai à la chèvre, la chèvre me donnera du lait, je le donnerai à Yemma Djida,

elle me rendra ma queue, et je pourrai rendre visite à ma famille !
Le figuier lui répondit :
- Si tu veux que je donne des feuilles, il faut m'arroser !
Le Chat alla trouver la fontaine et lui dit :
- Ô fontaine, donne-moi de l'eau, je la donnerai au figuier, le figuier donnera des feuilles, je les donnerai à la chèvre, la chèvre me donnera du lait, je le donnerai à Yemma Djida, elle me rendra ma queue, et je pourrai rendre visite à ma famille !
La fontaine lui répondit :
- Si tu veux que je donne de l'eau, fais venir le maçon, qu'il m'aménage un bassin !
Le Chat alla trouver le maçon et lui dit :
- Ô maçon, va aménager un bassin à la fontaine pour qu'elle donne de l'eau, l'eau je la donnerai au figuier, le figuier donnera des feuilles, je les donnerai à la chèvre, la chèvre me donnera du lait, je le donnerai à Yemma Djida, elle me rendra ma queue, et je pourrai rendre visite à ma famille !
Le maçon lui répondit :
- Si tu veux que j'aménage un bassin à la fontaine, fais venir les chanteuses, qu'elles me distraient pendant que je travaille !
Le chat alla trouver les chanteuses et se mit à les supplier :
- Ô chanteuses, venez distraire le maçon, le maçon aménagera un bassin à la fontaine, la fontaine donnera de l'eau, l'eau je la donnerai au figuier, le figuier donnera des feuilles, je les donnerai à la chèvre, la chèvre me donnera du lait, je le donnerai à Yemma Djida, elle me rendra ma queue, et je pourrai rendre visite à ma famille !
Les chanteuses se laissèrent attendrir. Elles allèrent chanter au maçon qui aménagea un bassin à la fontaine, la fontaine qui donna de l'eau, l'eau que le chat donna au figuier, le figuier qui donna des feuilles, les feuilles qu'il donna à la chèvre, la chèvre qui donna du lait, le lait qu'il donna à Yemma Djida, Yemma Djida qui lui rendit sa queue, et il put partir rendre visite à sa famille !

Mon conte s'en va, emporté par l'oued, je l'ai raconté à des seigneurs, le chacal, que Dieu le frappe, quant à nous, qu'il nous pardonne nos fautes !

UN CONTE RELIGIEUX

AZREM

Yella yiwen zik-nni, d amectaq ɣer dderya,
Inuja a Ṛebbi ɛzizen : efk-iyi-d azrem wicqa !
Sidi Ṛebbi, yetjerrib, yefka-yas-d azrem ḥeqqa,
Mi t-twala yemma-s meskint, rebɛin yum ur teččči nneɛma.

Mi meqqer uzrem yenna i baba-s : eg-iyi tameɣra,
Yenna-yas : gedha s mimmi, ur yettɛammal ḥedd llifɛa !
Yenna-yas steqsi ameddakel-ik tlata teḥdayin i yesɛa.

Ameddakel yefka-d yelli-s, mi t-teẓra tuɣ-itt tawla,
Isuḍ-itt uzrem-nni, deg ussu tuɣal d llba,
Tis snat tetbaɛ ultma-s, azrem yeṭleb tis tlata.

Mi yekcem ɣur-s, taqcict teqbel-it s leḥdaqa :
Lɛeslama i mmi-s n lǧil, d kečč i d-tefka twenza !
Azrem yessensel tilmect, yeffeɣ-d d ṭṭaleb yeɣra.

Mi yesla bab n teqcict yektal ddheb s lgelba,
Mi yesla bab n uqcic, sebɛa yyam d tameɣra.

TRADUCTION

LE CONTE DU SERPENT

Autrefois vivait un homme qui désirait avoir un enfant
Il a été jusqu'à faire cette prière :
Dieu donne-moi un enfant même s'il s'agit d'un serpent !
Dieu qui aime éprouver les humains, lui donna un serpent !
Quand la mère découvrit ce qu'elle avait mis au monde,
quarante jours durant elle refusa de manger.
Quand le serpent devint grand, il alla trouver son père et lui dit :
Mon père je veux me marier !
Son père lui dit : que vas-tu chercher là ?
Qui accepterait d'épouser un serpent !

Il lui dit : demande à ton ami, il a trois filles à marier !
L'ami accepte et donne sa fille.
Dès qu'elle vit le serpent, elle fut prise de fièvre.
Le serpent lui souffla dessus, aussitôt elle se liquéfia.

Il épousa la seconde qui connut le même sort que sa sœur.
La troisième, elle, l'accueillit avec une grande douceur :
- Bienvenue à celui que le sort m'a destiné !
Aussitôt, le serpent se mit à muer :
Il secoua sa peau et devint un beau clerc instruit.

Quand le père de la fille apprit la nouvelle,
Il distribua de l'or par boisseau.
Quant au père du garçon, il organisa une fête,
Qui dura sept jours et sept nuits entières !

UN CONTE MERVEILLEUX

TAFAWET TABERKANT

Amacahu...
Win i d-yennan "ahu", ad yaf lhu ! Tamacahut-iw a tt-ṭbeɛ am usaru !

Yella yiwen ugellid ur yesɛi ara dderya, asmi i s-d-ilul uqcic, yuggad fell-as, yuɣal iger-it di ṣṣraya n djaj : ur ikeččem ur iteffeɣ. Mkul ass ad d-tas taklit, ad as-d-tawi imekli-s : taqessult n seksu, tawaduft bla iɣes, tamellalt tuftiyt, teqbec, tabuqalt n waman. Itett, yeggan, ur yesɛi aɣbel, ur yeẓri d acu i d ddunit. Meqqer uqcic-nni, yuɣal d ilemẓi, netta mazal-it di ṣṣraya-nni n djaj. Imezdaɣ n tmurt, nutni, dehcen amek ur d-iteffeɣ ara mmi-s n ugellid-nsen, win ara yeṭṭfen yiwwas amkan n baba-s.
Yiwen wass, iruḥ ugellid ɣer lḥiğ. Qqimen medden steqsayen :
- Amek i iga mmi-s n ugellid ? Tura, meqqer d ilemẓi, acuɣer ur d-iteffeɣ ara ? Bɣan warrac annect-is ad t-ẓren !
Tella yiwet n terbaɛt n yilemẓiyen thedder, mi d-tɛedda Settut. Ssawelen-as-d warrac-nni, nnan-as :

- A Yemma Settut, kemmi tkeččmeḍ ɣer ṣṣraya n mmi-s n ugellid, ini-aɣ-d amek iga !
Tenna-yasen :
- Tura meqqer, yettmatal-iken !
Nnan-as :
- Acḥal i nebɣa ad t-nẓer !
Tanna-yasen :
- Efket-iyi-d akka d wakka, ad wen-t-id-ssufɣeɣ !
Nnan-as :
- Neqbel !
Tenna-yasen :
- Azekka akkamira, nnejmaɛet-d zdat n ṣṣraya !
Assen yakan, truḥ Settut ɣur mmi-s n ugellid. Tufa-t itett imekli : taqessult n seksu, tawaduft bla iɣes, tamellalt tuftiyt teqbec, tabuqalt n waman. Tenna-yas :
- D wagi i d učči-k ?
Yenna-yas :
- D wagi !
Tenna-yas :
- Xah fell-ak, wagi d učči n yimɣaren ur nesɛi tuɣmas ! Kečč d ilemẓi, ilaq-ak ayen iğehden.
Yenna-yas :
- D acu i yi-ilaqen, a Yemma Settut ?
Tenna-yas :
- Tlaq-ak tmellalt s yilemc-is, ad tt-tesqebceḍ s ufus-ik, tlaq-ak twaduft s yiɣes, ad tt-tewwteḍ ad d-tesseɣliḍ adif-is, ad t-teččeḍ !
Azekka-nni, mi d-tusa taklit tewwi-yas-d imekli-s, iwala, tawaduft bla iɣes, tamellalt tuftiyt, teqbec, yenna-yas :
- Err-iten, awi-yi-d tamellalt ur neqbic, tawaduft s yiɣes !
Tuɣ-as awal taktilt, tewwi-yas-d tamellalt ur neqbic, tawaduft s yiɣes. Tekcem-d Settut, yenna-yas :
- Amek ara sqebceɣ tamellalt-agi ?
Tenna-yas :
- Wwet-itt ɣer lḥiḍ !
Yewwet-itt ɣer lḥiḍ n djaj, iceqqeq lḥiḍ-nni. Yečča tamellalt-nni. Yeddem-d tawaduft, yenna i Settut :
- I twaduft-agi, amek ara s-xedmeɣ ?
Tenna-yas :
- Wwet-itt daɣen !

Yewwet-itt kan, yerreẓ lḥiḍ, yeɣli uzgen di ṣṣraya-nni. Medden, nutni, nnejmaɛen di berra, walan mmi-s n ugellid. Bdan tsuɣun :
- Ad yidir mmi-s n ugellid ! Ad yidir mmi-s n ugellid !
Aqcic-nni, netta, yedhec mi iwala ddunit. Yenna i yiman-is :
- I tecbeḥ ddunit ! Ayɣer baba, yeffer-itt fell-i ?
Ilemẓiyen, nutni, ssawalen-as-d :
- Yya ! Yya !
Yeffeɣ, yetbeɛ-iten. Iḥewwes yid-sen, iṣeyyed yid-sen, yezha yid-sen. Deg sebɛa wussan, yenɣa sebɛa iɛudiwen, yečča sebɛa yisendyaq ččuren d ddheb. Ass wis tmanya, usan-d ɣur-s, nnan-as :
- Azekka ad d-yuɣal baba-k !
Yebda imeṭṭawen, yenna :
- Amek ara qableɣ baba ? Nɣiɣ iɛudiwen-is, ččiɣ lexzinat-is !
Yekker fell-as, iruḥ, yenna i yiman-is :
- Ad rreɣ ayen i sruḥeɣ, neɣ ad ffɣeɣ tamurt-iw !
Yedda yedda, armi qrib ad d-yeɣli, yiḍ, yemmuger-d yiwen urgaz, d aɛlayan, d aqwayan. Ur yeẓri ara belli d awaɣzen.
Yenna-yas uwaɣzen :
- Ɣef wacu i tettnadiḍ ay aqcic ?
Yekker-d uqcic-nni, yeḥka-yas taqsiṭ-is. Yenna-yas uwaɣzen :
- Nekk d awaɣzen, zemreɣ ad k-d-rreɣ ayen tenɣiḍ d aɛudiw, ayen teččiḍ d asenduq n ddheb, lameɛna s yiwen n ccerṭ !
Yenna-yas uqcic-nni :
- Qebleɣ ccerṭ-ik !
Yenna-yas uwaɣzen :
- Ccerṭ-iw, mi ɛeddan sebɛa wussan ɣef tuɣalin n baba-k, ad d-tuɣaleḍ ɣer da, ɣer umkan-agi !
Yanna-yas :
- Qebleɣ !
Yebren uwaɣzen taxatemt-is, ffɣen-d sebɛa yiɛudiwen, d sebɛa yisendyaq, ččuren d ddheb. Yefreḥ, yeddem-iten, yuɣal ɣer ṣṣraya n baba-s.
Azekka-nni, yuɣal-d ugellid si lḥiğ. Yedhec mi iwala mmi-s berra, yuɣal, yefreḥ, yenna :
- Mmi, tura meqqer, yezmer ad iwali ddunit, ulac d acu ara yaggadeɣ fell-as !
Yefreḥ, ɣef tuɣalin-nni-ines d mmi-s meqqer d argaz, sebɛa wussan, d tameɣra. Aqcic-nni, netta yeḥzen, lferḥ-is ur

yettdum ara, mi wwḍen sebɛa wussan, ilaq-as ad iruḥ ɣer uwaɣzen, netta yeẓra awaɣzen ad t-yečč !
Mi wwḍen sebɛa wussan, iruḥ ɣer umkan anda i s-yefka ttiɛad. Yufa awaɣzen yettɛassa-t. Mi t-iwala, yeḍsa, yenna-yas :
- Teṭṭfeḍ deg wawal-ik !
Irfed-it, yufeg yis-s, iṣebbeḥ-d deg leɛli-s. Mi t-twala teryel, tameṭṭut n uwaɣzen, tenna-yas :
- Tewwiḍ-aɣ-d aqcic d aleqqaq !
Inna-yas :
- D aqcic d wawal ! Qqareɣ-as ur d-yettas ara, ad yaggad, lameɛna yusa-d ! Ur nezmir ara ad t-nečč akka, ilaq ad s-d-afeɣ ssebba.
Yeɣra-yas i uqcic-nni, yewwi-t ɣer lɣaba, yenna-yas :
- Tiẓgi-yagi, bɣiɣ deg yiwen wass, ad tt-tgezmeḍ, ad tt-tesniḍ d tiqecḍin !
Iruḥ uwaɣzen, yeqqim uqcic meskin, yettru. Yenna :
- Wagi, yebɣa ad iyi-yečč, d ssebba kan i yettqellib !
Imir-nni, teffeɣ-d teqcict, tfaz si ccbaḥa, tezmumeg s taḍsa, tenna-yas :
- Ur ttaggad ara !
Yemmuqel ɣer-s, yenna-yas :
- Anta i d kemmi ?
Tenna-yas :
- Nekk d Lunǧa, yelli-s n uwaɣzen d teryel !
Yenna-yas :
- Ihi, ula d kemm ad iyi-teččeḍ !
Tenna-yas :
- Ala, nekk mxallafeɣ ɣef baba d yemma, nekk ur tetteɣ ara imdanen ! Bɣiɣ ad k-ɛiwneɣ !
Tebren taxatemt-is, ttjur ttwagezment, asɣar yuɣal d tiqecḍin. Mi d-yewweḍ uwaɣzen, yedhec. Yuɣal yettqellib d acu d ssebba ara s-d-yaf i wakken ad t-yečč. Yenna-yas :
- Tabrarazt-agi, bɣiɣ ad teẓẓuḍ deg-s ttjur n lfakya, ad mɣint deg wass, ad d-fkent lfakya deg wass, ad teɣzeḍ lbir deg wass, ad d-tessaliḍ aman, mi d-wwḍeɣ tameddit, ad iyi-d-tefkeḍ ṭṭbeq n lfakya d tbuqalt n waman. Ma yella ur texdimeḍ ara ayen i k-d-nniɣ, ad k-ččeɣ !
Iruḥ, yeǧǧa-t din. Yebda uqcic-nni imeṭṭawen. Yenna :

- Amek ara ẓẓuɣ ttjur deg wass, ad mɣint deg wass, ad d-fkent lfakya deg wass, ad ɣzeɣ lbir deg wass, ad d-ssaliɣ aman ? D awezɣi, wagi yebɣa ad iyi-yečč ! Yečč-iyi kan ad thenniɣ !
Imir imir teffeɣ-d Lunǧa, tenna-yas :
- Ur ttaggad ara, ay afrux n teqbaylit ! Ayen i d-yenna ad yili !
Tebren taxatemt-is n lqedra, ttjur ttwaẓẓant, lfakya teffeɣ-d, lbir yettwaɣez, aman ulin-d. Tameddit-nni, mi d-yewweḍ uwaɣzen, iqeddem-as uqcic ṭṭbeq n lfakya d tbuqalt n waman. Yenna-yas :
- Atan, a Sidi !
Yerna yedhec uwaɣzen. Yenna-yas i uqcic :
- Yeɣli-d yiḍ ! Ruḥ tura ad teṭṭseḍ, azekka ad nwali d acu ara nexdem !
Yuɣ-as awal. Lunǧa, nettat, truḥ tettḥessis d acu iheddren yimawlan-is. Tesla i baba-s awaɣzen, yenna :
- Ur fhimeɣ ara amek i yexdem akken ad yebḍu tiẓgi d tiqecḍin i wakken ad yeẓẓu ttjur deg wass, ad d-fkent lfakya deg wass, ad yeɣz lbir deg wass ad d-yessali aman deg wass !
Tenna-yas teryel :
- Yella ufus n yelli-k !
Yenna-yas uwaɣzen :
- Azekka mi d-nekker, ad t-zluɣ, ad t-nečč !
Tuzzel Lunǧa ɣur uqcic-nni, tenna-yas :
- Teṭṭseḍ ! Baba d yemma ttxemmimen ad k-ččen ! Kker fell-ak, ad nerwel !
Yekker-d. Ffɣen seg uxxam n uwaɣzen, aqcic-nni yeqsed tamurt n baba-s. Teryel, nettat ur thenna ara. Tenna :
- Ugadeɣ yelli-k ad t-tesserwel !
Yenna-yas uwaɣzen :
- Ruḥ ssefqed-it !
Truḥ ad t-tessefqed, tufa-t ulac-it. Tuzzel ɣur yelli-s, tufa-tt ulac-itt daɣ, tuzzel ɣur urgaz-is, tenna-yas :
- Rewlen ! Kker fell-ak ma ad ten-neqḍeɛ !
Tebɛen lǧerra-nsen. Lunǧa nettat tdewwer, twala ɣef lbeɛd asigna aberkan, amzun d tafawet deg yigenni yeṣfa, tenna i uqcic-nni :
- Tafawet-ihin d baba d yemma, azzel mulac ad ɣ-d-qeḍɛen !
Ttazzalen, lameɛna awaɣzen d teryel deffir-sen. Mi qrib ad ten-id-qeḍɛen, teɛya teryel. Tenna i urgaz-is :
- Nekk ad sgunfuɣ, ruḥ kečč wali anda llan !

Mi d-twala baba-s kan, tebren Lunǧa taxatemt-is, aqcic-nni yuɣal d aẓru, nettat tuɣal d tala. Mi d-yewweḍ uwaɣzen ur d-yufi yiwen. Yuɣal ɣur tmeṭṭut-is, yenna-yas :

- Ur walaɣ yiwen, ḥala aẓru d tala !

Tenna-yas :

- Aẓru-nni d mmi-s ugellid, tala-nni d yelli-k ! Azzel ma ad ten-tqeḍɛeḍ !

Ttazzalen. Lunǧa d uqcic-nni, uɣalen ɣer ṣṣifa-nsen, ttazzalen. Mi qrib ad ten-id-qeḍɛen iwaɣzniwen, tebren Lunǧa taxatemt-is, aqcic yuɣal d ameksa, nettat d ajewwaq. Mi qrib ad d-awḍen, teɛya dayen teryel. Tenna i urgaz-is :

- Nekk ad sgunfuɣ, ruḥ keččč wali anda llan !

Iruḥ uwaɣzen. Ur yufi ḥala ameksa yekkat ajewwaq, yuɣal, yenna i teryel :

- Ulac-iten !

Tenna-yas :

- D acu i twalaḍ ?

Yenna-yas :

- Walaɣ ameksa yekkat ajewwaq !

Tenna-yas :

- Ameksa-nni, d mmi-s n ugellid, ajewwaq-nni, d yelli-k ! Kker ma ad ten-tqeḍɛeḍ !

Lunǧa d mmi-s n ugellid uɣalen-d ɣer ṣṣifa-nsen, uɣalen ɣer tazzla. Awaɣzen d teryel qrib ad ten-id-qeḍɛen. Wwḍen ɣer wasif, yebḍa gar tmurt uwaɣzen akk d tmurt n uqcic-nni. Yeḥmel, yekkat s igenni. Ur zmiren ara ad zegren. Yenna-yas mmi-s ugellid :

- Dayen, qeḍɛen-aɣ-d !

Kecmen s aman, ad ten-yečč axir wasif xir ma ččan-ten iwaɣzniwen ! Tendeh Lunǧa tenna i wasif :

- Ay asif n wudi d tamemt, eǧǧ-aɣ abrid ad nɛeddi !

Yerked wasif imir imir, tɛedda Lunǧa d mmi-s ugellid. Wwḍen-d iwaɣzniwen, tebɛen arrac-nni. Asif yuɣal s aḥmal, yekkat s igenni. Tsuɣ teryel :

-Ay asif n yiẓẓan d ibeẓdan, eǧǧ-aɣ abrid ad nɛeddi !

Asif yerna-d lḥemla, yewwi iwaɣzniwen. Qbel ad teɣreq teryel, tnuja tedɛa :

- Ruḥ a Lunǧa, ad yefk Ṛebbi tatut i win ukud teddiḍ, ad kem-yettu !

Imir imir, tğelleb-d tatut, am uɛeqqa n lḥemmeẓ, tekcem deg umeẓẓuɣ n uqcic-nni, yettu Lunğa. Netta yeṭṭef abrid n ṣṣraya n baba-s, nettat, meskint, tehmel, ur teẓri anda ara truḥ. Tedda, tedda armi tewweḍ ɣer uxxam n yiwet temɣart, tekcem. Teḍleb deg-s ad tt-teğğ ad teqqim ɣur-s. Tenna-yas :
- Amek ara teqqimeḍ ɣur-i, nekk ur sɛiɣ d acu ara ččeɣ !
Tenna-yas :
- Ur ttxemmim ara ɣef wučči, ḍemneɣ win-iw rniɣ win-im !
Tenna-yas temɣart-nni :
- Ihi, imi akka, ur kem-ɣulleɣ ara, tzemreḍ ad teqqimeḍ !
Teqqim ihi. Mkul ass, ad tebren taxatemt-is n lqedra, ad d-yers wučči, ad ččent. Mmi-s ugellid, netta, yuɣal ɣur baba-s. Yefreḥ yis-s. Mi ɛeddan kra n wussan, yebɣa ad s-yezweğ. Yenna-yas :
- Xtir taqcic i tebɣiḍ, ad k-tt-id-naɣ.
Yenna-yas :
- Tin i tebɣiḍ awi-tt-id !
Yextar-as ihi baba-s taqcict. Bdan aheggi n tmeɣra. Tesla Lunğa, tenna i temɣart-nni ukud tettidir :
- Ruḥ, ini-yas i ugellid ad am-d-yefk azger n tmeɣra ad t-tesɛelfeḍ !
Tenna-yas :
- S wacu ara t-sɛelfeɣ, ur sɛiɣ d acu ara s-fkeɣ !
Tenna-yas :
- Ur ttaggad ara ! Awi-t-id kan !
Truḥ tewwi-t-id. Tesseɛlef-it, armi yeqqel ur yezmir ara ad iḥerrek. Mi d-tewweḍ tmeɣra, iceggeɛ-d ugellid aklan ad d-awin azger ad t-zlun. Lunğa, nettat, tebren taxatemt-is, tenna i uzger-nni :
- Win yebɣun yas-d, ur tekker ara, ini-yasen : ur tekkreɣ ara alamma yewweḍ-d ugellid d mmi-s !
Mi d-wwḍen waklan, yeqqim uzger, yeggumma ad yekker. Wwten, wwten amek, ur zmiren ara. Mi teddun kan ad uɣalen, yenṭeq-d uzger, yenna :
- Init-as i ugellid d mmi-s, ma bɣan ad kkreɣ, ad d-asen ɣer da !
Wehmen seg wayen umi slan, ssawḍen-as-t i ugellid. Agellid, yenna i mmi-s :
- Yya, ad nruḥ ad nẓer leɛğeb-agi !
Mi wwḍen s axxam n temɣart-nni, iɛedda ugellid ɣer uzger, yenna-yas :

- Kker fell-ak !
Yeggumma ad yekker, iɛedda mmi-s, yeggumma, tɛedda temɣart-nni, yeggumma... jmiɛ win iɛeddan, yeggumma. Teqqim-d Lunğa, teqqim di terkent. Telsa ijerbuben mmi-s ugellid ur tt-yeɣqil ara. Yenna-yas ugellid :
- Σeddi, kemmini a taqcict, ahat ad am-d-isel !
Tenna-yas :
- Ma d kunwi, s lqima-nwen, ur wen-d-yesli ara, amek ara yi-d-isel i nekki ?
Yenna-yas ugellid :
- Σeddi-kan !
Tɛedda. Tenna i uzger :
- Kker, kker, ay anekkar n leḥsan, tettuḍ i k-nexdem d lxir.
Ihuzz iman-is lameɛna ur yekkir ara. Mmi-s ugellid, netta, yettḥessis. Tenna Lunğa :
- Tecfiḍ asmi i teččiḍ lexzinat n baba-k, asmi i tenɣiḍ iɛudiwen-is ? Yerra-yak-ten-id baba, lameɛna tweɛdeḍ-t ad teqqleḍ ɣur-s mi ɛeddan sebɛa wussan ?
Yerfed uzger yiwet tqejjart. Tkemmel Lunğa :
- Tecfiḍ asmi i yebɣa ad k-yečč ? Yeḍleb deg-k ad tgezmeḍ deg wass tiẓgi, ad tt-tesniḍ d tqecḍin ?
Yerna yerfed uzger yiwet tqejjart.
- Tecfiḍ asmi i k-d-yenna, ad teɣzeḍ lbir deg yiwen wass, ad teẓẓuḍ ttjur, ad mɣint assen, ad d-fkent assen lfakya, mi d-yewweḍ ad s-d-tefkeḍ ṭṭbeq n lfakya d waman ? D nekk i k-isellken !
Yerfed taqejjart tis tlata.
Terna Lunğa :
- I wasmi i nerwel ? Baba d yemma tebɛen-aɣ-d ? Nerwel-asen armi i d-newweḍ s asif ? Nekk yid-k nɛedda, baba d yemma ɣerqen ? Tedɛa-yak yemma s tatut, tekcem ɣer umeẓẓuɣ-ik ? Huzz iman-ik tɛeqleḍ-iyi !
Ihuzz iman-is uzger, yekker, ihuzz iman-is uqcic-nni dayen, teɣli-d tatut-nni seg umeẓẓuɣ-is, yeɛqel Lunğa. Yenna :
- D tagi i yi-isellken seg ufus n uwaɣzen d teryel ! D tagi ara yaɣeɣ !
Yeḥka-yas taqsiṭ-is. Assen yakan, wwin Lunğa ɣer ṣṣraya, yuɣ-itt mmi-s ugellid. Mi tɛedda tmeɣra, truḥ Lunğa ɣer uxxam n baba-s d yemma-s, tewwi-d kra i sɛan d cci. Tedder di lehna, nettat d urgaz-is

Tamacahut lwad, lwad, ḥkiɣ-tt-id i lejwad, uccen ad t-yewet Ṛebbi, nekni ad aɣ-yeɛfu Ṛebbi !

TRADUCTION

LA NUEE NOIRE

Amacahu,
que celui qui dit "ahu", y trouve son plaisir. Que mon conte se déroule comme une ceinture de soie !

Autrefois vivait un roi qui n'avait pas d'enfant, lorsqu'il en eut un, il avait si peur de le perdre que pour le protéger, il lui avait fait bâtir un palais de verre d'où il ne pouvait pas sortir. Seule une esclave noire lui rendait visite chaque jour, lui apportant son repas : une assiette de couscous, un œuf cuit à la coque et écaillé, un morceau de viande à moelle mais désossé, une gargoulette d'eau.

L'enfant grandit et devint un jeune homme, malgré cela, il était toujours enfermé dans son palais de verre. Les sujets du roi, eux, étaient étonnés que leur souverain leur cache encore ce fils qui lui succéderait un jour !

Un jour, le roi partit effectuer le pèlerinage. Les gens, eux, s'interrogeaient toujours : comment était le prince ? Pourquoi, maintenant qu'il était grand, ne quittait-il pas son palais de verre ?

Un groupe de jeunes hommes parlait de cela quand passa la vieille Setout. Ils l'appelèrent et lui dirent :

- Mère Setout, toi qui est autorisée à te rendre dans le palais de verre, dis-nous comment est notre prince ?

Elle leur répondit :

- Maintenant il est grand, il a votre âge !

Ils lui dirent :

- Comme nous voulons le voir !

- Rien de plus facile, dit la vieille, si vous me donnez tant et tant, je le ferai sortir e son palais de verre !

- Nous acceptons, répondirent les jeunes gens.

Elle leur dit :

- Demain, à pareille heure, rassemblez-vous devant le palais de verre.
Le jour même, Setout se rendit auprès du prince. Elle le trouva en train de déjeuner. Il avait, comme à l'accoutumée, une assiette de couscous, un morceau de viande à moelle mais sans l'os, un œuf écaillé. Elle s'écria :
- C'est là ta nourriture ?
- Oui, dit-il.
Elle s'écria de nouveau :
- Pauvre de toi ! C'est le manger des personnes âgées qui n'ont plus de dents. Ce qu'il te faut, à toi, c'est du solide !
- Que me faut-il donc, Mère Setout ?
Elle lui dit :
- Il te faut un œuf avec sa coquille, que tu puisses l'écailler toi-même, un morceau de viande avec os pour que tu puisses en extraire la moelle et la manger !
Le lendemain, quand l'esclave lui apporta son repas et qu'il vit la viande sans os et l'œuf écaillé, il lui dit :
- Rends ce que tu apportes et ramène-moi un œuf avec sa coquille et un morceau de viande avec os.
L'esclave obéit et lui apporta ce qu'il demandait. C'est alors que rentra Setout.
Le prince prit l'œuf et demanda :
- Comment casser la coquille ?
Setout lui dit :
- Frappe-la contre la paroi !
Il le frappa et la paroi se fissura.
- Comment retirer la moelle de cet os ?
- Fais comme pour l'œuf, dit Setout.
Il frappa l'œuf contre la paroi et elle acheva de se briser, entraînant la moitié du palais de verre. Les jeunes gens, assemblés dehors purent, pour la première fois, voir leur prince. Ils se mirent à l'ovationner :
- Vive le prince ! Vive le prince !
Le prince, lui, était surpris de découvrir le monde extérieur.
- Comme c'est beau, se dit-il, pourquoi mon père m'a-t-il caché tout cela ?
Les jeunes gens se mirent à crier :
- Viens ! Viens !

Il les rejoignit. Il se promena avec eux, chassa, s'amusa... en sept jours, il fit mourir d'épuisement sept chevaux et dilapida sept coffres pleins de pièces d'or. Le huitième jour on vint lui annoncer :
- Ton père revient demain !
Il se mit à pleurer :
- Comment affronter mon père ? J'ai fait périr ses chevaux et j'ai dilapidé ses biens !
Il décida de partir, se disant :
- Ou je ramène ce que j'ai perdu ou je quitte à jamais mon pays !
Il marcha longuement. La nuit était sur le point de tomber quand il rencontra un homme haut de taille et qui paraissait d'une grande force. Il ne savait pas que l'était un ogre.
Celui-ci lui dit :
- Que cherches-tu, jeune homme ?
Le prince lui raconta son histoire. L'ogre lui dit :
- Je suis un ogre. Je peux te rendre tout ce que tu as perdu, comme chevaux et comme or, mais à une condition.
- J'accepte ta condition, dit le prince.
- Ma condition est que sept jours après le retour de ton père, tu viennes me retrouver à cet endroit !
- J'accepte encore, dit le prince.
L'ogre tourna sa bague magique, sept chevaux vigoureux et sept coffres pleins d'or surgirent. Le prince chargea les coffres sur les chevaux et rentra au palais.
Le lendemain, son père revint de pèlerinage. Il fut d'abord surpris de voir son fils hors de son palais de verre, puis il en tira une grande satisfaction :
- Mon fils est maintenant un homme, il peut affronter le monde, je n'ai plus à avoir peur pour lui !
C'est pour lui une double joie, celle d'être revenu saint et sauf et celle de voir son fils devenu un homme, aussi organisa-t-il une fête qui dura sept jours et sept nuits. Le prince, lui, était triste : il savait que sa joie n'allait pas durer longtemps et qu'à la date fixée, il devait se rendre auprès de l'ogre. Et l'ogre, s'il lui avait fixé ce rendez-vous, c'était pour le dévorer !
Sept jours donc, après le retour de son père, il se rendit à l'endroit où il devait retouver l'ogre. Il le trouva en train de l'attendre. Dès qu'il vit le prince, il éclata de rire :

- On peut dire que tu ne manques pas à ta parole !
Il le souleva et, par la voie des airs, l'emmena dans son château. Dès que Teryel, la femme de l'ogre le vit, elle dit :
- Voilà que tu nous ramènes de la chair fraîche !
Mais l'ogre lui dit :
- Ce garçon est un homme d'honneur, je croyais qu'il ne serait pas au rendez-vous... aussi, je ne peux pas le dévorer comme ça, je dois trouver un prétexte.
Il emmena le prince dans une forêt et lui dit :
- Tu vois ce bois touffu ? Je veux que tu coupes tous les arbres qui s'y trouvent et que tu les débites en branches, dans la journée même ! Si tu ne fais pas ce que je demande, je te dévorerai !
L'ogre parti, le jeune homme se mit à pleurer :
- Celui-là, il veut ma mort, pourquoi donc cherche-t-il des prétextes ? Qu'il me mange et qu'on n'en parle plus !
Aussitôt une jeune fille, merveilleusement belle, surgit. Elle lui dit, en souriant :
- N'aie pas peur !
Il la regarda et demanda :
- Qui es-tu ?
Elle dit :
- Je suis Loundja, la fille de l'ogre et de l'ogresse !
- Alors toi aussi, tu vas me manger !
- Non, dit-elle, je suis différente de mes parents, je ne mange pas la chair humaine... Je veux seulement t'aider !
Elle tourna son anneau magique, en un clin d'œil, les arbres furent coupés, puis débités en bûches. Quand l'ogre revint, il fut étonné par le travail accompli. Il chercha aussitôt un autre prétexte pour manger le jeune homme. Il lui montra une clairière :
- Je veux, lui dit-il, que tu y plantes des arbres fruitiers qui poussent le jour même, et qui donne des fruits, je veux aussi que tu creuses un puits. L'après-midi, quand je serai de retour, je veux que tu me présentes une corbeille de fruits et une gargoulette d'eau, autrement, je te dévorerai !
L'ogre parti, le jeune homme se mit à pleurer.
- Comment, le même jour, planter des arbres, les faire pousser, en ceuillir les fruits, creuser un puits, c'est du domaine de

l'impossible ! S'il veut me dévorer, qu'il me dévore, au moins j'aurai la paix !
Aussitôt surgit Loudja.
- N'aie crainte, petit oiseau kabyle, lui dit-elle, ce que mon père t'a demandé de faire sera fait !
Elle tourna sa bague et les arbres furent plantés, les branches se chargèrent de fruits, le puits fut creusé et l'eau jaillit.
Quand, en fin d'après-midi, l'ogre arriva, le jeune prince lui présenta une corbeille pleine de fruits et une gargoulette d'eau. Il lui dit :
- Voilà ce que tu as demandé, mon seigneur !
L'étonnement de l'ogre fut encore plus grand que la première fois. Il dit :
- La nuit tombe, va dormir, demain nous verrons ce qu'il y a lieu de faire.
Le jeune homme obéit. Loundja, elle, alla écouter discrètement ce que disaient ses parents. Elle entendit l'ogre dire :
- Je ne comprends pas comment il a fait pour couper une forêt entière et la réduire en branches, comment il a pu planter des arbres, creuser un puits, le même jour !
L'ogresse lui dit :
- Il y a là la main de ta fille !
- C'est décidé, dit l'ogre, demain, je l'égorge et on le mange !
Loundja courut aussitôt réveiller le jeune prince.
- Tu dors, alors que mon père et ma mère songent à te dévorer ? Lève-toi et fuyons vite !
Il se leva et, vite, ils quittèrent la maison de l'ogre, prenant la direction du royaume du prince.
Cependant, l'ogresse était inquiète. Elle dit à son époux.
- J'ai peur que ta fille ne le fasse échapper !
- Hé bien, va voir s'il dort !
L'ogresse partit voir mais elle ne trouva pas le prince. Elle courut voir si sa fille était à sa place, elle ne la trouva pas non plus. Elle courut alerter son époux :
- Ils se sont enfuis ! Vite, poursuivons-les !
Ils suivirent leurs traces. Loundja se retourna et aperçut, au loin, une nuée noire, dans un ciel dégagé, comme un rapiècement, tranchant sur une étoffe unie. Elle dit au prince :
- Cette nuée, c'est mon père et ma mère, cours, sinon, ils vont nous rattraper !

Ils coururent désespérement mais quand les ogres furent sur le point de les rejoindre, l'ogresse s'arrêta, fatiguée :
- Moi, je vais me reposer, dit-elle à son époux, toi, vois où ils sont.
En voyant son père arriver, Loundja tourna son anneau magique, le prince se transforma aussitôt en rocher et elle devint une fontaine. Arrivé sur les lieux, l'ogre regarda autour de lui et, n'apercevant personne, retourna auprès de sa femme.
- Il n'y a personne, lui dit-il, je n'ai vu qu'un rocher et une fontaine !
- Le rocher est le prince, dit l'ogresse, et la fontaine, ta fille ! Courons, nous pouvons encore les rattraper !
Ils reprirent la poursuite. Loundja et le prince qui avaient repris leur forme, couraient de nouveau, éperdument. Quand les ogres furent sur le point de les rattraper, Loundja tourna sa bague, le garçon se transforma en berger et elle devint une flûte entre ses mains. Cependant, l'ogresse se fatigua encore et dit à son époux :
- Je vais souffler, toi, va voir où ils sont !
L'ogre arriva sur les lieux et ne vit qu'un berger en train de jouer de la flûte. Il retourna vers son épouse et lui dit :
- Il n'y a qu'un berger en train de jouer de la flûte !
- Le berger, c'est le prince et la flûte, c'est ta fille ! Vite, rattrapons-les !
Loundja et le prince, qui avaient repris leur forme première, après le départ de l'ogre, couraient, droit devant eux. L'ogre et l'ogresse, plus rapides qu'eux, allaient les rattraper. C'est alors qu'ils arrivèrent au bord d'un fleuve, qui faisait séparation entre le pays des ogres et le royaume du prince. Mais le fleuve était en crue, et il était impossible de le traverser !
Le prince, dit à Loundja :
- Ton père et ta mère nous rejoignent !
Les deux jeunes gens se jettèrent à l'eau, tentant la traversée, il était préférable pour eux de périr noyés plutôt que de finir dans les ventres des ogres.
Loundja s'écria :
- Ô fleuve de beurre et de miel, livre-nous passage !
Le fleuve, séduit par ces paroles, se calma et laissa les deux jeunes gens passer. Les ogres arrivèrent, et voyant les fugitifs

passer, se jettèrent à leur tour dans l'eau. Le fleuve se mit de nouveau à gronder.
- Fleuve d'excréments et d'urines, s'écria l'ogresse, livre-nous passage !
Le fleuve s'irrita davantage et emporta les deux ogres. Mais avant de disparaître dans les flots, l'ogresse lança une imprécation à sa fille :
- Va, Loundja, que l'oubli s'empare de ton compagnon, qu'il ne se rappelle plus de toi !
Les ogres disparurent. Les fugitifs parvinrent à l'autre bord, mais à peine avaient-ils posé le pied sur le sol, que l'oubli, sous la forme d'un pois-chiche, s'incrusta dans l'oreille du jeune prince. Il oublia Loundja et rentra au palais de son père. La jeune fille erra longtemps, ne sachant où aller. Elle arriva devant une maison et entra. Une vieille femme y habitait. Elle lui demanda de l'heberger mais la vieille lui dit :
- Comment veux-tu que je t'héberge alors que je n'ai même pas de quoi manger ?
Loundja lui dit :
- Ne pense pas à la nourriture, je procurerai la tienne et la mienne !
La vieille lui répondit :
- Si c'est ainsi, j'accepte !
Elle resta donc chez elle. Chaque jour, elle tournait son anneau et la nourriture nécessaire surgissait. Le prince, lui, était retourné auprès de son père, le roi, qui était heureux de le retrouver. Quelques temps après son retour, il lui dit qu'il voulait le marier :
- Choisis la fille que tu veux et nous demanderons sa main pour toi !
Le prince, qui n'avait aucune préférence, répondit :
- Celle que tu choisras me conviendra !
Son père lui choisit donc une fiancée et on se prépara à célébrer la noce. Loundja apprit que le prince allait se marier.
- Va, dit-elle à la vieille avec qui elle vivait, va au palais et demande au roi de te confier le bœuf de la fête pour que tu l'engraisses !
- Avec quoi veux-tu que je l'engraisse, dit la vieille, je ne possède aucun fourrage !

- Ne t'occupe pas de cela, dit la jeune fille, contente-toi de ramener le bœuf !
Elle va donc chercher le bœuf. Elle l'engraissa au point qu'il ne pouvait plus bouger. A l'approche de la noce, le roi envoya des esclaves chercher l'animal poir l'égorger. Loundja, en les voyant, tourna son anneau et ordonna à la bête :
- Qui veut venir vienne mais ne te lève pas, dis, je ne me redresserai que si le roi et son fils viennent en personne me le demander !
Les esclaves trouvèrent le bœuf accroupi, ils essayèrent de le faire lever mais ils n'y parvinrent pas. Ils s'apprêtaient à retourner quand le bœuf les apostropha :
- Dites au roi et à son fils que s'ils veulent que je me lève, ils doivent venir me le demander en personne !
Les esclaves furent étonnés par de tels propos, ils les rapportèrent au roi et au prince. Le roi s'exclama :
- Allons voir ce prodige !
Ils se rendirent dans la maison de la vieille. Le roi s'approcha la premier du bœuf et lui dit :
- Lève-toi !
Le bœuf refusa. Le prince essaya mais sans succès, ainsi que la vieille et d'autres personnes présentes. Il ne restait plus que Loundja, qui se tenait dans un coin, vêtue de guenilles. Le prince l'avait vue mais ne l'avait pas reconnue. Le roi lui dit :
- Demande-lui, toi, de se lever, peut-être qu'il t'écouterait !
Elle dit :
- Comment m'écouterait-il alors qu'à vous, des seigneurs, il n'a accordé aucune attention ?
- Essaye tout de même, dit le roi.
Elle approcha du bœuf et dit :
- Lève-toi, lève-toi, ô ingrat ! Tu as donc oublié tous les services que je t'ai rendus ?
Le boeuf bougea mais ne se leva pas. Loundja continua :
- Tu te rappelles quand tu as dilapidé les biens de ton père, quand tu as tué d'épuisements ses chevaux ? Mon père te les a restitués mais à condition qu'au bout de sept jours tu te rendes chez lui ?
Le bœuf leva une patte. Elle continua :

- Tu te rappelles quand mon père avait voulu te manger ? Il avait exigé que tu coupes une forêt entière et que tu la débites en bûches ?
Le bœuf leva une autre patte.
- Et quand il t'avait demandé, poursuivit Loundja, de creuser un puits en un seul jour, de planter des arbres et de lui présenter, à son retour, une corbeille pleine de fruits et une gargoulette pleine d'eau ? C'est moi qui ai accompli toutes ces tâches, à ta place !
Le bœuf lève encore une patte. Loundja continua :
- Et quand nous avions pris la fuite, poursuivis par mon père et ma mère ? Nous étions arrivés à un fleuve et nous nous étions jetés dans l'eau. Nous avons réussi à passer et mon père et ma mère s'étaient noyés ! Ma mère avait lancé une malédiction : que l'oubli s'empare de toi et que tu ne te rappelles plus de moi ! Et, une fois, sur l'autre rive, l'oubli s'est incrusté dans ton oreille ? Secoue-toi, peut-être qu'il tombera !
Le bœuf se secoua et se leva. Le prince, emporté par le mouvement, se secoua aussi et l'oubli, introduit dans son oreille, sous la forme d'un pois-chiche, tomba. Et il reconnut, enfin, Loundja. Il s'cria :
- C'est elle qui m'a sauvé !
Et il ajouta :
- C'est elle que je veux épouser !
Il lui raconta toute son histoire. Le jour même, on emmena Loundja au palais où le prince l'épousa.
Après la noce, Loundja se rendit au palais de son père l'ogre et récupéra tout ce qu'il possédait comme biens. Elle vécut heureuse avec son époux.

Mon conte s'en va, emporté par l'oued, je l'ai raconté à des seigneurs, le chacal, que Dieu le frappe, quant à nous, qu'il nous pardonne nos fautes !

BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE

Le proverbe

- *Akken qqaren medden*, éléments de dialectique populaire, proverbes commentés fichier de Documentation berbère N° 48, Fort-National, 1955.
- AÏT AHMED SLIMANI, S., Proverbes berbères de Kabylie, inzan, Paris, L'Harmattan, 1996.
- AÏT FERROUKH, F., Proverbialisation du vers : un fait d'intertextualité berbère (Kabylie), *Littérature orale arabo-berbère*, 22-23, 1995, p. 29-52.
- AMROUCHE, M.T, *Le grain magique, contes, poèmes et proverbes berbères de Kabylie,* Maspéro, 1969.
- AZOUGAGH, M., Proverbes berbères (Maroc central), *Etudes et Documents berbères* N° 5, La boite à documents, Paris, 1989.
- BASSET, H, *La littérature des Berbères*, Aloger, Carbonel, 1920.
- BASSET, *Recueil de textes et documents relatifs à la philosophie berbère*, Alger, Jourdan, 1887.
- BENCHENEB, M, *Proverbes populaires du Maghreb*, Paris, Leroux, 1905, réedition Alif, Paris, 1989.
- BENTOLILA, F., Proverbes berbères (sous la direction de), Paris, L'Harmattan, Awal, 1993.
- CHEMINE, M., *Aḍar iteddu s aẓar*, Alger, 1991.
- DALLET, J.M, *Dictionnaire kabyle-français, parler des Aït Mangellat, Algérie*, Paris, SELAF, 1982.
- DELHEURE, J.M, *Dictionnaire mozabite-français, agraw n yiwalen tumzabt-t- tfransist*, Paris, SELAF, 1985.
- DELHEURE, J.M, *Dictionnaire ouargli-français, agerraw n iwalen teggragrent- tarumit,* Paris, SELAF, 1987.
- FOUCAULD, Ch., MOTYLINSKI, G.A de Calassanti, Textes touaregs en prose : dialecte de l'Ahaggar, Alger, Carbonnel, 1922, réd. 1984.
- GIACOBETTI, A., OULD BRAHAM, O., Proverbes et dictons kabyles (enquête inédite, 1905-1943).
- HADDADOU, M.A, *Guide de la culture berbère*, Alger, ENAL/ ENAP, 1994, Paris, 1999.
- HADDADOU M.A, *Almanach berbère*, Alger, Inas, 2002.
- MAMMERI, M, *Poèmes kabyles anciens*, Paris, Maspero, 1980

- MERAHI, Y, *Ephéméride de Kabylie*, 2005.
- NACIB, Y, *Proverbes et dictons kabyles*, Alger, Editions Andalouses, sans date. (1992).
- OULD BRAHAM, O., Locutions et proverbes kabyles, d'après un recueil manuscrit de 1926-1932 (recueil de M. Raymond), *Etudes et Documents Berbères*, 5, 1989, p. 58-84.
- OULD BRAHAM, O., Proverbes et dictons kabyles d'après une collecte personnelle, *Etudes et Documents Berbères*, 6, 1989.
- OUMERIEM, Y., *Essai d'analyse sémiotique d'un corpus de proverbes berbères*, Paris, Université Paris x (thèse de 3ème cycle).
- PEYRON, M, Proverbes de l'Atlas marocain, de Taza à Azilal, Etudes et Documents Berbères, 9, 1992, p; 73-92.
- ROUX, A, Enigmes et proverbes en berbère tachelhit, *Etudes et Documents Berbères,* 12, 1994, p. 183-197.

L'énigme

- ALLIOUI, Y, *Timsal*, énigmes berbères de Kabylie, commentaire linguistique et ethnolinguistique, Paris, L'Harmatan, 1990.
- AGHALI-ZAKARA, M, Devinettes touarègues (Mali, Niger), in tome 2 de *Devinettes berbères*, sous la direction de F. Bentolila, opus cité.
- AMRANI, F, Devinettes des Aït Seghrouchene d'El Mera (Maroc), in tome 1 de *Devinettes berbères*, sous la direction de F. Bentolila, opus cité.
- ARDOUZ, A, et BENTOLILA, F, Devinettes des Aït Seghrouchen, in tome 1 de *Devinettes berbères*, sous la direction de F. Bentolila, opus cité.
- AZDOUD, D, Devinettes des Aït Hadidou (Maroc), in tome 1 de *Devinettes berbères*, sous la direction de F. Bentolila, opus cité.
- AZDOUD, D, Devinettes, *Encyclopédie berbère*, 15, Edisud, 1995.
- BASSET, H, 1920, Essai sur la littérature des Berbères, Alger, Carbonnel.
- BEN SDIRA, B, Cours de langue kabyle, grammaire et versions, Alger, Jourdan, 1887.

- BENTOLILA, F, sous la direction de, Devinettes berbères, 3 tomes, collection Fleuve et Flamme, Conseil International de la Langue Française, 1987.
- BERNUS, E, Paroles convenues : mots et jeux de mots touaregs, in *Graines de paroles,* mélanges offerts à G. Calame-Griaule, Paris, Editions du CNRS, 1989.
- BOUHOUNALI, H. B, Devinettes du Mzab (Algérie), in tome 2 de *Devinettes berbères*, sous la direction de F. Bentolila, opus cité.
- BOUYLMANI, A, Devinettes du Rif (Maroc), in tome 1 de *Devinettes berbères*, sous la direction de F. Bentolila, opus cité.
- BYNON, J, Riddle telling among the Berber of Central Morocco, Londres, *African Language Studies*, 7, 1966, 1967.
- CHARBONNEL, N, *Les aventures de la métaphore*, Presses universitaires de Starsbourg, 1991.
- CHEMINE, M, *Aḍar iteddu s aẓar* (texte kabyle seul), 1991.
- DEGUY, M, Vers une théorie de la figure généralisée, *Critique* 269, 1967.
- DERKAOUI, Ch, Devinettes du Sous (Maroc), in tome 2 de *Devinettes berbères*, sous la direction de F. Bentolila, opus cité.
- DROUIN, J, evinettes touarègues (Niger), in tome 2 de *Devinettes berbères*, sous la direction de F. Bentolila, opus cité.
- FOUCAULT, C de, Textes touaregs en prose.
- GENEVOIS, H, 250 énigmes kabyles, *Fichier de Documentation Berbère* N° 78, Fort National, 1963.
- GIACOBETTI, A, *Recueil d'énigmes arabes populaires*, Alger, Jourdain, Carbonel, 1916.
- IBOUZIDENE, Y, Devinettes de Kabylie (Algérie), tome 3 de *Devinettes berbères*, sous la direction de F. Bentolila, opus cité.
- LAOUST-CHANTREAUX, G, LACOSTE-DUJARDIN, C, Devinettes en berbère de Kabylie : parler des Aït Hichem, *Littérature Orale Arabo-berbère*, 22-23, 1995.
- PONGE, F, Œuvres, notamment *Le parti pris des choses*, (1942), Gallimard, 1983.
- QUEMENEUR, J, *Enigmes tunisiennes*, Tunis, SAPI, Publications de l'Institut des Belles Lettres Arabes, 2, 1944.
- OUMERIEM, Y, Devinettes des Aït Bouzid de Timoulilt (Maroc), in tome 1 de *Devinettes berbères*, sous la direction de F. Bentolila, opus cité.
- RICOEUR, P, *La métaphore vive*, Seuil, 1977.

- RIFFATERRE, M, La surdétermination dans le poème en prose, F. Ponge, in *La production du texte*, seuil, 1979.
- SEARLE, J.R, *Sens et expression*, Editions de Minuit, 1982.
- SKOUNTI, A, *Tineẓra*, devinettes des Ayt Merghad (tamazight, sud-est marocin), *Etudes et Documents berbères*, 10, 199.

Le conte

I- *Corpus de contes kabyles*

- AÏT MOHAMED, S, *Contes magiques de Haute Kabylie*, Marseille, Autres Temps, 1999, 165 p.
- AMROUCHE, M. T, *Le grain magique*, contes, poèmes et proverbes de Kabylie, Paris, Maspéro, 1982.
- CHEMINI, SH., *Mcisna,* conte kabyle de Shamy, adapté et traduit par Sh. Chemini, Clamart, Sybous Editions, 2001.
- DERMENGHEM, E, *Contes kabyles*, Alger, Charlot, 1945, 214 p. (contes traduits, notes comparatives et commentaires).
- FROBENIUS, L, *Völksmärchen der Kabylen*, *Iẓna*, Diedrichs, en 1921-1922, 3 volumes, réimprimé par Nendeln, Liechtenstein, Kraus print, 1978, 4 volumes, traduction française, *Contes kabyles*, par Mkran Fetta, Aix-en-Provence, Edisud, 1995.
- GRIM, M, *Contes et légendes kabyles du Djurdjura*, recueillis, mis en français et ill. par M. Grim, Troyes, Librairie bleue, 1999, 100 p.

II- *Corpus de contes berbères* (autres que kabyles)

- DJAOUTI, F, *Contes algériens berbérophones*, transcription, traduction et analyse de récits oraux cherchellois, thèse de 3ème cycle en littérature comparée, Toulouse, université de Toulouse II, 1984.
- DELHEURE, J, *faits et dires du Mzab*, Paris, Selaf, 1986.
- DELHEURE, J, *Contes et légendes berbères de Ouargla*, Paris, La Boite à documents, 1989.
- HADJ AHMED, K, AG ACHERF, A, *Grenier de poèsie, légendes, maximes d'autrefois*, texte touareg et traduction, Paris, dorel, 1970.
- LAOUST, E, *Contes berbères du Maroc*, Paris, Larose, 1949.

- LEGUIL, A, *Contes berbère du Grand Atlas*, Paris, µEdicef, CILF, 1985.
- MERCIER, G, *Le chaouia de l'Aures,* dialecte de Lahmer Khaddou, études grammatcale et textes, Paris, Leroux, 1896.
- ROUX, A, *Récits, contes et légendes berbères en tachelhait,* Rabat, 1942.
- STUMME, H, *Märchen der Schluh' von Tazerwalt*, Leipzig, 1895.
- TOPPER, éd., *Märchen der Berbern*, Köln, Diederichs, 1986, 263 p.

III- *Corpus de contes maghrébins* (arabe dialectal)
- ACEVAL, N., *L'Algérie des contes et légendes : Hauts Plateaux de Tiaret*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2003, 215 p.
- BELAMRI, R, *17 contes d'Algérie*, Paris, Flammarion, Castor poche, 1998, 157 p.
- BELAMRI, R, L'âne de Djeha, bilingue arabe-français, Paris, L'Harmattan, 1991.
- BELHALFAOUI, H, (adap. De) *Contes au petit frère, contes et fabliaux d'Algérie*, Paris, L'Harmattan, 1996, 111 p.
- DAHOUN, Z, *Kdar, conte traditionnel algérien*, trilingue, français, arabe, berbère, Pantin, Le Temps des Cerises, 2002, 43 p.
- DAHOUN, Z, *H'didouane, conte traditionnel algérien*, trilingue, français, arabe, berbère, Pantin, Le Temps des Cerises, 2003.
- DAHOUN, Z, *L'artiste et la princesse, conte traditionnel algérien*, trilingue, français, arabe, berbère, Pantin, Le Temps des Cerises, 2003, 44 p.
- DENNOUN, M, *Le jour où il a plu du couscous, conte populaire algérien*, bilingue français-arabe, Paris, L'Harmattan, 1988.
- SCELLES-MILLIE, J, *Contes arabes du Maghreb*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1 970, 336 p.
- SCELLES-MILLIE, J, *Contes mystérieux d'Afrique du nord*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1972, 248 p.
- VOISIN, A, *Contes traditionnels du désert*, Toulouse, Milan, 2002, 140 p.

IV-*Etudes sur le conte berbère*

- ALLOUCHE, A, L'immigration du conte maghrébin, *Institut des Belles Lettres arabes,* Tunis, 167/1, 1991, p. 73-84.
- BASSET, H, *Essai sur la littérature des Berbères*, Alger, J. Carbonnel, 1920, 446 p., réédition, Casablanca, 1984.
- BASSET, R, Les formules dans les contes, 1, formules finales, *Revue de dialectologie et de traditions populaires*, Paris, 17 :5, 1902, p. 235-239.
- BOUNFOUR, A, Le conte, Encyclopédie berbère, Aix-en-Provence, Edisud, 14, 1994, p. 2081-2084.
- BRETEAU, C.H, et ZAGNOLI, N, Le cri ou le silence, *Littérature orale arabo-berbère*, 4, 1970, p. 5-56 (analyse d'un conte ouargli).
- CHADLI, El-M, «Le chat pèlerin», un essai de traitement sémiotique (sur un conte kabyle), *Langues et Littératures*, Rabat, 2, 1982, p. 29-46.
- DECOURT, N, Le conte maghrébin dans tous ses états ou les enjeux de la variation en situation pluriculturelle, Paris, *Littérature orale arabo-berbère*, 19-20, 1988-89, p. 237-258.
- DECOURT, N, *La vache des orphelins*, Lyon, Presses universitaires, 1992, 231 p. (texte remaniée d'une thèse de doctorat, sur un conte kabyle).
- DECOURT, N, LOUALI, N, Les procédés du contage : du conte traditionnel au néocontage, *Littérature orale arabo-berbère*, 21, 1990 (1993), p. 121-152.
- FARES, N, *L'ogresse dans la littérature orale berbère*, Paris, Karthala, 1994, 134 p.
- GALAND-PERNET, P, Conte, communication, linguistique : le point sur une recherche, *Littérature orale arabo-berbère*, 13, 1982, p. 33-52.
- GALAND-PERNET, P, Déterminants aspectuels-temporels et «morphèmes narratifs» en berbère, *GLECS*, 18-23/1, 1973-79 (1981), p. 55-78.
- GALAND-PERNET, P, L'objet-messager dans quelques contes maghrébins : métaphore ? métonymie ? symbole ?, *Littérature orale arabo-berbère*, 11, 1980, p. 41-65.
- GALAND-PERNET, P, Remarques sur la langue de la narration dans le conte berbère : les éléments de démarcation du discours, *GLECS*, 18-23, 1973-79 (1981), p. 591-605.

- GATTO TROCCHI, C, Analyse structurale du conte kabyle, rome, *Rivista di sociologia*, 12/2, 1974, p. 55-68.
- GILET, P, *Analyse structurale du roman français du XIIième siècle et du conte kabyle*, Poitiers, Thèse de doctorat, Université de Poitiers, 1978.
- IOUALITENE, N, *Etude du conte kabyle, jalons d'une approche comparative du roman et du conte de tradition orale au Maghreb*, mémoire de DEA, Université Paris 13, 1992.
- LACOSTE-DUJARDIN, C, *Le conte kabyle, étude ethnologique*, Paris, Maspero, 1970 (seconde édition, 1982), 540 p., réimpression, avec une introduction, Alger, Bouchène, 1991.
- PEYRON, M, An unusual case of bride quest : the maghrebian Lunja tale an dis place in universal folklore, in *Langues et Littératures*, Facultés de lettres et sciences humaines de Rabat, 5, 1988, p. 49-66.
- MASSIGNON, G, Bibliographie des recueils de contes traditionnels du Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie) in *Sonderdruck aus Fabula*, Berlin, 4, 1961, p. 11-129 et 1963, p. 162-176.

IV- *Autres traditions*

- AFANASSIEV, *Contes russes*, trad. E. Bozoky, Maisonneuve et Larose, Paris, 1978.
- ANDERSEN, H.C., *Contes*, trad. P.G. la Chesnais, Mercure de France, Paris, 1939.
- BASSET, R, *Mille et un contes, Récits et légendes arabes*, Maisonneuve, 3 volumes, 1924-1926.
- CHAVANNES, *Cinq cents contes et apologues extraits du Triptaka chinois*, 4 volumes, Leroux, Paris, 1910-1924.
- COYAUD, M, *Cent quatre-vingts contes populaires du Japon*, Maisonneuve et Larose, 1975.
- GRIMM, J et W, *Les contes*, trad. de Guerre, 2 volumes, Flammarion, Paris, 1967.
- PERRAULT, C, *Contes*, Garnier, 1967.
- POURRAT, H, *Le trésor des contes*, 13 volumes, Gallimard, Paris, 1948-1962.

III- *Etudes sur le conte*

- AARNE, A, et THOMPSON, S, *The types of the Folklate, A Classification and Bibliography, second revision,* coll. Folklore Fellows Communication, Suomalainen Tiedeakatemia, Helsinki, édition 1961, 588 p.
- ABLAMOWICZ, A, sous la direction de, Quelques études sur la nouvelle et le conte, Université Slaski, Katowice, 1989.
- ALBERT-LLORCA, M, *L'ordre des choses. Les récits d'origine des animaux et des plantes en Europe*, Editions du C.T.H.S, Paris, col. «Le regard de l'ethnologue», 314 p.
- BELLEMIN-NOEL, J, *Les contes et leurs fantasmes*, P.U.F, Paris, 1983.
- BELMONT, N., *Poétique du conte*, Paris, Gallimard, 1999, 250 p.
- BETTELHEIM, B, *Psychanalyse des contes de fées*, Laffont, Pris, 1976.
- BREMOND, C, *Logique du récit*, Seuil, Paris, 1973.
- CALAME-GRIAULE, G, *Ethnologie et langage. La parole chez les Dogons*, Gallimard, 1965 (réédition, 1987).
- COURTES, J, *Le conte populaire. Poétique et mythologie*, P.U.F, 1986.
- COURTES, J, et GREIMAS, A.J, Cendrillon va au bal, remarques sur les rôles et les figures dans la littérature orale, in *Hommage à G. Dieferlen*, Hermann, 1973.
- DELARUE, P, et TENEZE, M-L, *Le conte populaire français*, 3 volumes, Maisonneuve et Larose, 1957, 1964, 1976.
- DUNDES, A, *The morphology of North American Indian folktales*, col. Folklore Fellows Communication, Suomalainen Tiedeakatemia, Helsinki, édition 1964.
- DUPONT, F, *L'invention de la littérature*, Paris, La Découverte, texte à l'appui, 1994.
- FAIVRE, A, *Les contes de Grimm. Mythe et initiation* in Cahiers de recherches sur l'imaginaire N° 10-11, Circé, Paris, 1978.
- FISCHER, J. L., The Sociopsychological analysis of Folktales in *Current Anthropology*, vol. IV, N°3, 1963, pp. 235-295.
- FLAHAUT, F, *La pensée des contes*, Anthropos, 2001, 267 p.
- GREIMAS, A. J, *Sémantique structurale*, Larousse, Paris, 1966.
- GREIMAS, A. J, *Du sens*, Seuil, Paris, 1970.

- JEAN, G, *Le pouvoir des contes*, Casterman, Paris, 1981.
- LEVI-STRAUSS, *Anthropologie structurale*, Plon, Paris, 1958.
- LEVI-STRAUSS, *Anthropologie structurale II*, voir «la structure et la forme», pp. 139-173, Plon, Paris, 1973.
- MARANDA, P, Cendrillon, théorie des graphes et des ensembles, in *Sémiotique narrative et textuelle*, Larousse, Paris, 1973.
- MARIN, L, Essai d'analyse structurale d'un conte de Perrault : les fées, in *Etudes sémiologiques*, Klincksieck, Paris, 1971.
- MATHIEU-CASTELLANI, G, *la conversation conteuse*, P.U.F, 1992.
- MICHEL, J, *L'imaginaire de l'enfant. Les contes*, Nathan, 1976.
- MORVAN, F, *La douce vie des fées des eaux*, Actes sud, Babel, 1999, 340 p.
- PAULME, D, *La mère dévorante. Essai sur la morphologie des contes africains*, Gallimard, 1976.
- PROPP, V, *Morphologie du conte*, trad. M. Derrida, Seuil, 1970 (version originale, 1928).
- PROPP, V, *Les racines historiques du conte merveilleux*, trad. Franç. L. GRUEL-Apert, Paris, Gallimard, col. «Bibliothèque des Sciences Humaines», 1973 (éd ; originale 1936).
- SIMONSEN, M, *Le conte populaire français*, col. Que sais-je ? P.U.F, 1981.
- SIMONSEN, M, *Les Contes de Perrault*, P.UF, 1992.
- SORIANO, M, *Les contes de Perrault, culture savante et traditions populaires*, Gallimard, 1968.
- TENEZE, M. L, Introduction à l'étude de la littérature orale, le conte, in *Annales*, N° 5, 1969, pp. 1104-1120.
- TENEZE, M. L, Du conte merveilleux comme genre, in *Arts et traditions populaires*, N° 18, 1978, pp. 11-65.
- THOMPSON, S, *Motif-index of Folk-Literature*, 6 volumes, Rosenkilde and Bagger et Indiana University Press, Copenhague-Bloomington, 1955-1958.
- TODOROV, T, *Théorie de la littérature*, textes des formalistes russes, réunis, présentés et traduits par T. Todorov, Seuil, col. Tel Quel, 1965.
- TODOROV, T, Les hommes récits : les Mille et une nuits et La grammaire du récit, Le Décameron, in *Poétique de la prose*, coll. Points, Le Seuil, Paris, 1971.

- TODOROV, T, *Introduction à la littérature fantastique*, Le Seuil, Paris, 1970.
- TODOROV, T, *Les genres du discours*, Paris, le Seuil, 1978.
- TOURNIER, M, Barbe-Bleue ou le secret du conte, in *Le Vol du vampire*, Mercure de France, 1981.
- FRANTZ, M-L von, *L'interprétation des contes de fées*, La Fontaine de Pierre, 1970.

Le récit bref

- ADAM, J.M, Le récit, *Le Grand Atlas des Littératures*, Encyclopédia Universalis, 1990.
- ADAM, J.M, *Le récit*, PUF, Paris, rééd. 1994.
- AÏT ALI, B, *Les cahiers de Bélaïd ou la Kabylie d'antan*, Fort National, Fichier de Documentation berbère, 1963, Volume 1 : contes nouvelles, texte kabyle, Volume 2, trad. Française.
- BAL, M, *Narratologie*, Klincksieck, Paris, 1977.
- BARTHES, R, *Poétique du récit*, Seuil, Paris, 1977.
- BREMOND, C, *Logique du récit*, Seuil, Paris, 1992.
- CHEMINE, M, *Aḍar iteddu s aẓar* (texte kabyle seul), 1991.
- GENETTE, G., *Figures*, Paris, Le Seuil, 1966.
- HAMON, P., Pour un statut sémiologique des personnages, *Littérature* N° 6, 1972.
- RICOEUR, P., 1983-1984, *Temps et récit*, Paris, Le Seuil, tomes I, II et III.
- U MUH, M, *Targit umedyaz* (le rêve du poète), nouvelles et poèmes, texte kabyle seul, Saint-Ouen, Ed. Abrid-a, 1988.

TABLE DES MATIERES

Avant Propos 37

Le proverbe

Introduction 41

Les aspects du proverbe kabyle 43

Les couches diachroniques du proverbe kabyle 46

Les référents du proverbe kabyle 48

Les thèmes du proverbe kabyle 52

La langue du proverbe 65

Exploitation pédagogique du proverbe 70

L'énigme

Introduction 75

Enigme et communication 76

L'énigme kabyle 78

Dénominations 78

Conditions de l'énigme kabyle 80

L'énigme comme référent culture 84

Structure formelle de l'énigme 86

Rhétorique de l'énigme 93

Thématique de l'énigme 97

Exploitation pédagogique 106

Le conte

Introduction 111

Le Conte comme genre littéraire 113

La marque de l'oralité 113

Transcription / adaptation du conte 114

Le merveilleux comme élément définitoire 115

Différence du conte avec d'autres types de récits traditionnels 116

Les finalités du conte 117

Classifications 118

Les analyses du conte 122

l'analyse de Propp 122

Le schéma actantiel de A.J. Greimas 125

Le schéma fonctionnel de Brémond 126

le modèle de P. Larivaille 127

Les analyses psychanalytiques 128

Le conte kabyle 129

Généralités 129

Dénomination(s) 129
Corpus 131
Forme du conte 132
Fonctions sociales du conte 132
Structure du conte kabyle 135
Formules initiales et finales 135
Le temps et l'espace du conte 136
Personnages 136
La morale du conte 138
L'intervention du merveilleux 139
La langue du conte 139
Exploitation pédagogique du conte 140
Jalons pour l'exploitation d'un conte kabyle 141
Le récit bref
Définition d'un genre 147
Caractéristiques du récit bref 147
Structure du récit bref 149
Exploitation pédagogique 154
Corpus de textes inédits 157
Bibliographie sélective 291

Tiẓrigin n Usqamu Unnig n Timmuzɣa
Editions du Haut Commissariat à l'Amazighité
-o-O-o-

Collection “Idlisen-nneɣ”

01- Khalfa MAMRI, *Abane Ramdane, ar taggara d netta i d bab n timmunent*, 2003 (Tasuqelt Abdenour HADJ-SAID d Youcef MERAHI)
02- Slimane ZAMOUCHE, *Uḍan n tegrest*, 2003.
03- Omar DAHMOUNE, *Bu tqulhatin*, 2003.
04- Mohand Akli HADDADOU, *Lexique du corps humain*, 2003.
05- Hocine ARBAOUI, *Idurar ireqmanen* (*Sophonisbe*), 2004.
06- Slimane ZAMOUCHE, *Inigan*, 2004.
07- S. HACID et K. FERHOUH, *Laṣel ittabaɛ laṣel akk d : Tafunast igujilen*, 2004.
08- Y. AHMED ZAYED et R. KAHLOUCHE, *Lexique des sciences de la terre et lexique animal*, 2004.
09- Lhadi BELLA, *Lunǧa*, 2004.
10- Antoine de St EXUPERY, *Le Petit Prince*, 2004 (Tasuqelt Habib Allah MANSOURI, *Ageldun amecṭuḥ*)
11- Djamel HAMRI, *Agerruj n teqbaylit*, 2004.
12- Ramdane OUSLIMANI, *Akli ungif*, 2004.
13- Habib Allah MANSOURI, *Amawal n tmaziɣt tatrart*, *édition revue et augmentée*, 2004.
14- Ali KHALFA, *Angal n webrid*, 2004.
15- Halima AIT ALI TOUDERT, *Ayen i ɣ-d-nnan gar yetran*, 2004.
16- Moussa OULD TALEB, *Mmi-s n igellil*, 2004 (Tazwart : Youcef MERAHI)
17- Mohand Akli HADDADOU, *Recueil des prénoms amazighs*, 2004.
18- Nadia BENMOUHOUB, *Tamacahut n Basɣar*, 2004.
19- Youcef MERAHI, *Taqbaylit ass s wass*, 2004.
20- Abdelhafidh KERROUCHE, *Teɣzi n ɣiles*, 2004.
21- Ahmed HAMADOUCHE, *Tiɣri n umsedrar*, 2004.
22- Slimane BELHARET, *Awal ɣef wawal*, 2005.
23- Madjid SI MOHAMEDI, *Afus seg-m*, 2005.
24- Abdellah HAMANE, *Merwas di lberj n yiṭij - aḥric I*, 2005.
25- Collectif, *Tibḥirt n yimedyazen*, 2005.
26- Mourad ZIMU, *Tikli, tullisin nniḍen*, 2005.
27- Tayeb DJELLAL, *Si tinfusin n umaḍal*, 2005.
28- Yahia AIT YAHIATENE, *Faḍma n Summer*, 2006.
29- Abdellah HAMANE, *Merwas di lberj n yiṭij - aḥric II*, 2006.
30- Lounes BENREJDAL, *Tamacahut n bu yedmim*, 2006.
31- Mezyan OU MOH, *Tamacahut n umeksa*, 2006.
32- Abdellah ARKOUB, *Nnig wurfan*, 2006.
33- Ali MAKOUR, *Ḥmed n ugellid*, 2006.
34- Y. BOULMA & S. ABDENBI, *Am tmeqqunt n tjeǧǧigin*, 2006.
35- Mohand Akli SALHI, *Amawal n tsekla*, 2006.
36- O. KERDJA & A. MEGHNEM, *Amawal amecṭuḥ n ugama*, 2006.
37- Ali EL-HADJEN, *Tudert d usirem*, 2006.
38- Hadjira OUBACHIR, *Uzzu n tayri*, 2007.
39- Djamel BENAOUF, *Di tmurt uɛekki*, 2007.
40- Akli OUTAMAZIRT, *Targit*, 2007.
41- Mohamed Salah OUNISSI, *Tametna n umenzu*, 2007.
42- Ramdane ABDENBI, *Anagi*, 2007.
43- Ramdane LASHEB, *Ccna n tlawin ɣef ṭṭrad 54/62*, 2007.
44- Said CHEMAKH, *Ger zik d tura*, 2007.

45- Said IAMRACHE, *Timenna n Saɛid Iɛemrac*, 2007.
46- Mohamed MEDJDOUB, *Baba Carlu*, 2007.
47- Nadia BENMOUHOUB, *Tafunast igujilen*, 2007.
48- Ali MOKRANI, *Agama s tugniwin*, 2007.
49- Fatma ELKOUCHA, *Tamedyazt n Yasmin*, 2007.
50- Naima HADJOU, *Amennuɣ n tudert-iw*, 2007.
51- Hocine LAOUES, *Gar umqadmu d umnelti*, 2007.
52- Omar KHAYAM, *Rubaɛiyyat*, 2007 (Tasuqelt Abdellah HAMANE)
53- Ferdinand DUCHENE, *Tamilla*, 2007(Tasuqelt Habib Allah MANSOURI)
54- Slimane ZAMOUCHE, *Agellil akk d ineffuten yelhan*, 2007.
55- Djamel HAMRI, *Anadi di tmedyazt*, 2007.
56- Khaled FERHOUH, *Ḥku-yaɣ-d tamacahut*, 2007.
57- Lhadi BELLA, *Awal d usefru*, 2007.
58- Omar DAHMOUNE, *Agu*, 2007.
59- Yahia AIT YAHIATENE, *Untigun,* 2007.
60- Tiddukla Yusef U Qasi - Si Muḥend U Mḥend, *Tafaska n tmedyazt,* 2008.
61- Sadi DOURMANE, *Abrid n tudert-iw,* 2008.
62- Dahbia AMOUR, *Tudert s tmedyazt,* 2009.
63- TANASLIT, *Akli n tayri,* 2009.

Actes de colloques

01- Actes des journées d'étude sur *La connaissance de l'histoire de l'Algérie*, mars 1998.
- Actes des journées d'étude sur *L'enseignement de Tamazight*, mai 1998.
- Actes des journées d'étude sur *Tamazight dans le système de la communication,* juin 1998.

02- Actes des journées d'étude sur *Approche et étude sur l'amazighité*, 2000/2001.
03- Actes du colloque sur *Le mouvement national et la revendication amazighe*, 2002.
04- Actes du colloque international sur *Tamazight face aux défis de la modernité*, 2002.
05- Actes des séminaires sur la formation des enseignants de Tamazight et l'enseignement de la langue et de l'histoire amazighe, 2003.
06- Actes des colloques : *Identité, langue et Etat -/- La permanence de l'architecture amazighe et l'évolution des cités en Algérie*, 2003.
07- Actes des stages de perfectionnement pour les enseignants de tamazight, mars 2004.
08- Actes du stage de perfectionnement des enseignants de la langue amazighe, 30/31 mars 2004.
09- Actes du Colloque : *Le passage à l'écrit des langues et cultures de tradition orale, le cas de Tamazight*, 2004. (Voir Timmuzgha N°13)
10- Actes du Colloque : *La littérature amazighe : de l'oralité à l'écrit,* 2005 (Voir Timmuzgha N°14)
11- Actes du Colloque : *Tamazight dans les médias et à l'école : hypofonctionnalité et usages du* lexique, 2006 (Voir Timmuzgha N°15)
12- Actes du colloque sur *Le patrimoine culturel immatériel amazigh*, 2006.
13- Actes du colloque sur *Le libyco-berbère ou le Tifinagh ; de l'authenticité à l'usage pratique*, 2007.

Revue « Timmuzgha »
Revue d'études amazighes du Haut Commissariat à l'Amazighité :
N° 1, avril 1999, ----- N° 19, août 2008.
- N°10, octobre 2004, Spécial Mohya, Entretien.
- N°12, décembre 2006, Tajmilt i Si Muḥend U Mḥend.
- N° spécial en Tamazight :
. N°16, janvier 2008.
. N°17, avril 2008.
. N°19, août 2008.

Revue « Tamazight tura »
Revue en Tamazight du Haut Commissariat à l'Amazighité :
N° 1, janvier 2009.

Autres publications
01- Chafik MOHAMED, *Aperçu sur trente trois siècles de l'histoire des imazighènes*, 1997.
02- Annuaire des associations culturelles amazighes, 2000.
03- Idir El-Watani, *L'Algérie libre vivra*, 2001.
04- Mohand Oulhadj LACEB, *La phonologie générative du kabyle* : *l'emphase et son harmonie*. Tome1, *Histoire et fondements d'un débat argumentaire*, 2007.
05- Mohand Oulhadj LACEB, *La phonologie générative du kabyle* : *l'emphase et son harmonie*. Tome2, *Analyse et représentation phonologique*, 2007.
06- Collectif, *Mouloud FERAOUN, Evocation*, Actes du Colloque, 2008.
07- Catalogue des publications du HCA, 2008.

Consultings
01- Kamel BOUAMARA, *Nekni d wiyiḍ*, 1998.
02- Mouloud FERAOUN, *Ussan di tmurt*, 1999 (Tasuqelt Kamel BOUAMARA)
03- Nora TIGZIRI - Amar NABTI, Etude sur « *L'enseignement de la langue amazighe: bilan et perspectives* », 2004.
04- Iddir AMARA, *Les inscriptions alphabétiques amazighes d'Algérie*, 2006.
05- Kemal STITI, *Fascicule des inscriptions libyques gravées et peintes de la grande Kabylie*, 2006.
06- Mohand Akli HADDADOU, *Dictionnaire des racines berbères communes*, 2006/2007.
07- Abdellah NOUH, *Glossaire du vocabulaire commun au Kabyle et au Mozabite*, 2006/2007.
08- Sadaq BENDALI, *Awfus amaynut n tutlayt tamaziɣt*, 2007.
09- M'hammed DJELLAOUI, *Tiwsatin timensayin n tesrit taqbaylit*, 2007.
10- Kamel BOUAMARA, *Amawal n tunuɣin n tesnukyest*, 2007.
11- Moussa IMARAZENE, *Manuel de syntaxe berbère*, 2007.
12- M'hammed DJELLAOUI, *Tiwsatin timensayin n tmedyazt taqbaylit*, 2007.
13- Moussa IMARAZENE, *Timɛayin n leqbayel*, 2007.
14- Nora BELGASMIA, *L'expression écrite en tamazight*, 2007.
15- Mouloud LOUNAOUCI, *Projet de création d'un Centre de terminologie amazighe, TERAMA*, 2007.
16- Zahir MEKSEM, *Isuraz n usezdi tenmeẓla taḍrisant n tmaziɣt : Asnekwu d tesleḍt,* 2008.
17- Mohammed Brahim SALHI, *La tariqa Rahmaniya : De l'avènement à l'insurrection de 1871,* 2008.
18- Fakihani TIBERMACINE, *Tanast u kajjuf*, 2009.

Etude réalisée pour le compte du
Haut Commissariat à l'Amazighité

Conception et PAO :



Haut Commissariat à l'Amazighité

Dépôt Légal : 3061-2007
ISBN : 978-9961-789-93-3

Achevé d'imprimer sur les presses de
Les Oliviers
Tizi-Ouzou
Tel : 026-21-07-19
Fax : 026-21-95-40

Si la littérature orale des Berbères est d'une grande richesse, c'est leur littérature écrite qui a fait leur célébrité et a fourni au monde des noms prestigieux : Térence, Apulée, Augustin, pour la période antique, Ibn Rachiq, Ibn Battouta pour la période médiévale, Amrouche, Mammeri, Kateb, Kheir-eddine pour la période moderne.

Ces écrivains ont écrit en latin (certains d'entre eux en punique, la langue de Carthage), d'autres en arabe, d'autres encore en français... Langues d'occupants mais pour la plupart des auteurs, simple instrument de communication dans lequel s'est épanoui le génie berbère.